BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

D. NISARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SOUVENIRS DE VOYAGES

II

BELGIQUE — PRUSSE RHÉNANE
ANGLETERRE

C·L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

SOUVENIRS

DE VOYAGES

BELGIQUE — PRUSSE RHÉNANE
ANGLETERRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.	1 vol.
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. . .	1 —
PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.	1 —
LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS.	1 —
RENAISSANCE ET RÉFORME.	2 —
SOUVENIRS DE VOYAGES	2 —

LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE, *brochure*.

DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, en réponse au discours de réception de F. PONSARD, *brochure*.

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

SOUVENIRS

DE

VOYAGES

PAR

D. NISARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

BELGIQUE — PRUSSE RHÉNANE
ANGLETERRE

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881

BELGIQUE

I

GAND

I. L'hospice des aliénées. — II. La jeune sœur de charité. — III. Le quartier des folles soignées à leurs frais. — La folle heureuse. — L'amante du gouverneur de Gand. — IV. Les folles sages. — V. Les folles furieuses. — VI. Les folles du préau.

I

L'HOSPICE DES ALIÉNÉES.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissements, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières. L'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout à fait à l'honneur de cette grande cité. Le premier est la *maison centrale de détention;* le second est l'*hospice des femmes aliénées.* Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez;

mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissements où les misères sont comprises et soulagées, où les crimes sont punis et non pas vengés ? Je vous mènerai pour cette fois à l'hospice des aliénées : c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la maison centrale; car ici et là ne sont-ce pas des raisons perverties, ici pour un moment, là pour toujours ? Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée et en lunettes vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicaments gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicaments, tant qu'ils ont leur raison ; quand ils l'ont perdue,

et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres ni aliénés. Elles rougissaient, elles chuchotaient à voix basse ; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce qu'elle a d'indiscret. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clefs, et nous franchîmes la première porte intérieure.

II

LA JEUNE SŒUR DE CHARITÉ.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris ; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de

quelque expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur vienne troubler sa vie oubliée, et la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de donner quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de grâces et de beauté dans cette triste demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je, si éteint, miroir d'une âme qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître; sa démarche gracieuse, quoique abandonnée et indifférente; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'âme comme son regard effleurait les objets; ses mains blanches qui sortaient de dessous de vastes manches, de la même étoffe funéraire que la guimpe, et qui maniaient les grosses clefs du trousseau avec

l'insouciance d'un porte-clefs; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité et au ciel par la mort spirituelle du corps, femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clefs à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parents imbéciles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de la colère philosophique du XVIIIe siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice; je la rendais au monde; elle devenait épouse et mère; elle faisait la joie de deux familles; elle nous édifiait par ses vertus; elle nous charmait par ses qualités. Ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette âme détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre temps contre les liens de la con-

venance et du devoir; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise.

J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le dévouement sublime semble avoir à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, voulant à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde; ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives. Elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur le visage de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette âme au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort.

Si j'avais eu la coupable idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-

nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jusqu'au lever du soleil de la vie éternelle.

Le cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse; elle l'avait laissé à ses parents, en prenant l'habit, comme un beau vêtement mondain qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fêtes, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés; beaucoup de pauvres femmes, qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain. Admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel ! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait des vies des enfants qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, quand leur folie est inoffensive; elles ont une nourriture suffisante et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent.

Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les plus extravagantes se recueillent. Étrange parodie ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile : *Heureux les pauvres d'esprit!*

III

LE QUARTIER DES FOLLES SOIGNÉES A LEURS FRAIS. — LA FOLLE HEUREUSE. — L'AMANTE DU GOUVERNEUR DE GAND.

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et quelques petits meubles. C'est le quartier des folles qui ont quelque aisance et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière! il y a la

même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé.

La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentement de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule; nous l'y trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant mille choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque âme tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne le sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, elle en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien! Et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot, avec lequel

elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de la même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, toujours riant, mais sans souvenir de ceux qu'elle venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligents et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal dans une fille de condition médiocre et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison ? N'est-ce pas l'impossibilité d'être la femme d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur, chaque jour renouvelée, de ne pouvoir faire parler son âme sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public ?

Tristes contradictions de la destinée ! Telle femme

a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'âme; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement; mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'âme trouvent à s'épancher ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel, où sa laideur la condamnait à n'être pas aimée; elle vivra dans un monde imaginaire, où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée de l'homme aimé. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité. Bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais, un soir, cette pauvre âme s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagements, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a fini par la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carosses, les livrées, et

elle porte la tête haute, comme si elle était déjà la fiancée de M. Vilain XIIII. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parents, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortège d'honneur, dans la maison de son fiancé. Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident par moitié à faire ce portrait. Elle nous regardait avec un certain dédain; elle attendait sans doute le cortège qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et, nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire : « Ce ne sont pas là ceux que j'attends. »

Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain : « Ces messieurs voudraient vous parler, » lui dit doucement la sœur. Et nous nous approchâmes avec intérêt. « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » Elle fit un petit mouvement d'épaule, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du moins par tout ce que j'avais vu d'elle; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état et si ce

n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur !

IV

LES FOLLES SAGES.

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages*, comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie ; les autres restent oisives, assises ou debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent : c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait pencher ; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Quelques-unes échangent entre elles des paroles, qui s'entre-croisent, mais qui ne se répondent pas ; d'autres murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères ; il y en a qui se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société ;

elles se touchent et sont isolées; elles se parlent et ne s'entendent pas. Ni affection, ni haine, ni notion des différences; elle n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes.

Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'attention; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte, soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve!

La salle des malades est éclairée avec ménagement, d'une douce lumière; car le plus ou le moins de

lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles, arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'âme s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandais pourquoi la mort s'arrrêtait si longtemps devant les lits où elles gisent, déjà froides et inertes comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère.

V

LES FOLLES FURIEUSES.

Dans un dortoir séparé sont les malades qu'on retient au lit de force. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, des traits où l'on voyait une certaine humiliation dévorée, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. « Regardez celle-là, nous dit la sœur, trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » Je passai tout près du lit. C'était une jeune

femme, horriblement abattue, les joues caves et enflammées, respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante. Elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être que la gêne d'une âme trop forte, servie par des organes trop fragiles.

Je demandai son histoire : on ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation ; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour les victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée ; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on l'eût surprise dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas seulement une désorganisation du cerveau ; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon

ange que la religion donne à chacun de nous, regardant mourir son compagnon terrestre avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. Celles-là nous déchireraient de leurs dents si nous les lâchions.

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous et qui, comme nous, ont sucé le lait d'une mère!

En ce moment, il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cage, bien fermées, épaisses, garnies de barreaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule eût été méchante.

Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien de mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, de longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature de sa folie lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices.

Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette malheureuse me dégoûta, comme un jeu monstrueux de la nature, qui avait mis une âme de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchants ont dû être méchants avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'eût mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère, même pour l'art qui traite les maladies de l'âme, — je l'entendais gémir dans l'ombre, où l'on entrevoyait à peine son visage, qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de près et avec trop de sympathie.

Que se passe-t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à

une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puissante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié, que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreuves; elle se détraquerait à voir le peu qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est la plus forte! Je demandai à descendre dans la cour : cette masse gémissante, s'agitant au fond de sa cage, me pesait sur l'âme comme un cauchemar; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

VI

LES FOLLES DU PRÉAU.

Mais, dans cette cour, j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs et regardant le ciel d'un regard où il ne fallait pas chercher l'expression confuse d'une invocation ou d'une espérance. Toutes les attitudes de la salle intérieure, je les retrou-

vais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté : elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec le geste et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter; sa mémoire était aussi chaste que son âme.

Je n'oublierai jamais avec quelle grâce elle apaisa la malheureuse, lui disant de douces paroles et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'imbécillité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre par-dessous le bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécile comme l'enfant suit sa mère. Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison, une lueur de

cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où sont les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à un piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'entendis m'alla au cœur et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était une chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé! Et puis cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît du moins de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remerciements et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes. Oh! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant

sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant, qui n'aurait pu être caressé, même par sa mère! Il était là, plus inutile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le Barathre ; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort : de quel côté est la pitié?

On vante aussi beaucoup, à Gand, l'hospice des hommes aliénés : je parlai d'y faire une visite.

« Vous me permettrez de ne pas vous y suivre, » me dit l'hôte obligeant qui m'avait accompagné à l'hospice des aliénées. Il paraissait si ému, sa voix était si altérée, que j'eus regret de ma demande, comme d'une indiscrétion involontaire.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice d'aliénés, il avait un fils.

1833.

II

LE PAYS DE LIÈGE

I. L'établissement de Seraing. — II. John Cockerill. — III. Les hauts fourneaux. — IV. L'atelier des machines. — V. La machine à polir les cylindres. — VI. Influence des machines sur la condition de l'ouvrier.

I

L'ÉTABLISSEMENT DE SERAING

Vous vous souvenez de ces deux noms : Seraing et John Cockerill. Le nom de l'homme a rendu célèbre le nom du village. Seraing est une longue rue populeuse qui s'étend le long de la rive gauche de la Meuse, à une lieue de Liège ; en face, sur la rive droite, sont les établissements de John Cockerill, un de ces hommes auxquels on ne peut déjà plus donner du « Monsieur ». Chaque jour, toute la population mâle de Seraing s'entasse dans des bateaux de passage et quitte le village du repos pour le village du travail, Seraing pour l'établissement,

mot dont il faut agrandir le sens, depuis que John Cockerill a fait du sien une immense république, où le travail est libre, intelligent, modéré, et donne à l'ouvrier plus que le pain.

Vous vous souvenez aussi de cette illumination de la rive droite de la Meuse, que nous admirâmes du fond de la voiture publique, le soir, avant notre arrivée à Liège ; de ces innombrables cheminées, hautes comme des phares, d'où s'échappaient des flammes furieuses, chassant devant elles d'énormes tourbillons de fumée plus noirs que la nuit ; de ce bel édifice dont la façade regardait le village, et dont nous ne voyions que la masse sombre et indistincte, comme dans un tableau qui ne serait éclairé que par derrière.

En ce moment, la plupart des cheminées sont éteintes; quelques-unes ne jettent qu'une fumée légère et languissante ; deux ou trois seulement ont tout leur feu : vous diriez des lampions qui ont duré jusqu'au jour, et dont la flamme pâle ne paraît pas avoir de chaleur. C'est qu'à l'heure où nous allons visiter l'établissement une bonne partie des ouvriers a quitté le travail et repassé la Meuse. Un beau soleil de septembre a mis en pleine lumière l'édifice que nous avions vu la première fois dans l'ombre. Les élégantes proportions de sa façade cachent l'immense suite d'ateliers, de fourneaux, de forges, que John Cockerill y a successivement ajoutés : c'est un palais qui sert de portique à un éta-

blissement industriel. Du rivage opposé, d'où nous allons monter dans le bateau, nos yeux plongent, par la porte principale, dans la longue rue qui sépare les deux files parallèles de bâtiments dont se compose cette ville de fer. De petits hommes paraissent et disparaissent dans cette rue ; petits, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que l'éloignement les diminue, et parce qu'ils sont comme perdus dans les dimensions de leur propre ouvrage.

Il y a moins d'un demi-siècle, ce palais était la maison de campagne du dernier évêque-souverain de Liége. Des larges fenêtres de la façade, le prélat avait vue sur la Meuse, dont les anguilles lactées étaient un bien de droit divin pour l'évêque; sur le village de Seraing, couché le long du rivage, à portée de la main qui bénissait et qui maniait l'épée. Des fenêtres opposées, il regardait sur un vaste jardin français, où des Lubins en marbre sortaient du milieu des buis taillés pour surprendre des Colettes en plâtre colorié, qui se croyaient bien cachées derrière des buissons faits à la serpe. Il voyait des allées de tilleuls se courbant en berceau, des jets d'eau languissants, et, par delà les murs revêtus d'arbres en treille, les collines à douce pente de la rive droite, alors couvertes de bois, aujourd'hui couronnées de houillères dont les noirs chemins serpentent au milieu de plaines grises dépouillées de leurs moissons.

Plusieurs des chambres et des dépendances du palais n'ont pas perdu leurs noms. Il y a encore les écuries; mais, au lieu de quelques chevaux luisants, polis, qui menaient le prélat de Liège à Seraing et de Seraing à Liège, les écuries servent à loger d'énormes *locomotives*, dont la moindre traînerait, sur un chemin de fer, toute la population de Seraing, avec moins d'efforts et cent fois plus de vitesse que les huit Mecklembourgeois n'en mettaient à transporter Son Altesse ecclésiastique de son palais de campagne à son palais de ville. Les serres ont été également conservées ; mais, au lieu de grêles orangers en caisse, de fades primeurs mûries au feu de houille, de raisins sans suc et dorés par la fumée, on voit les rails en fer sur lesquels courront les locomotives, et où le commerce ira, d'un pays à l'autre, comme le long d'un fil électrique, avec la rapidité de la foudre.

Quant au jardin, il a disparu tout entier. Les gazons coupés dans la forme d'un échiquier, les buis figurant les pièces, les statues à caractère, les allées en berceau, les murs d'enceinte, tout a changé de face. Le sol primitif a été remplacé par un sol de houille, de briques pilées et de fer, détrempé avec de la sueur d'homme, et sillonné en tous sens de petits chemins de fer où roulent sans cesse des brouettes de charbon qui semblent traîner ceux qui les poussent. Il y aurait beaucoup de phrases à faire sur tous les incidents de ce grand contraste, sur les ateliers

qui sortent de terre comme autrefois les arbres, sur les rossignols, jadis nichés dans les tilleuls des jardins, et qui se retirent de jour en jour, comme l'Indien des forêts vierges, devant cette civilisation de fumée, de flammes et de bruit, où l'on entend sans cesse le grondement du tonnerre, et où l'air est l'âme du feu. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bosquets devenus des fourneaux, sur ces parterres changés en aires de fer que couvrent de vastes hangars, sur Vulcain substitué à Flore, comme on aurait dit il y a trente ans. Mais, ces pensées ne m'étant pas venues lors de ma visite, même sous la forme d'ironies, je manquerais de vérité et de goût si j'y arrêtais le lecteur, surtout en lui parlant d'un lieu où une heure fait l'ouvrage d'une année, et où l'on apprend à respecter le temps de tout le monde.

Le dernier évêque, mort il y a quelques années archevêque de Malines, a lui-même cédé sa place de souverain de Liége à John Cockerill, Liégeois né d'un père anglais, ou, pour parler plus juste, vaste intelligence sans patrie, citoyen né de tout pays qui lui offre un terrain pour y transporter une colonie de ses machines. Cet établissement, le plus grand qui soit en Europe, n'est que son quartier général. C'est de là qu'il se répand dans tous les pays qui lui ouvrent leurs portes, et qu'il y va fonder, chaque année, soit une fabrique de machines, soit une houillère, soit un haut fourneau, soit une fabrique de draps : espèce de saint Bernard de l'industrie,

sortant chaque année de son usine métropolitaine pour en aller jeter à la hâte quelques images dans toutes les contrées où l'on croit que la houille est un combustible et que les machines à vapeur n'éclatent pas nécessairement tous les jours; ce qui explique qu'il n'ait pas fait jusqu'ici de descente en France, où cette double croyance n'est encore qu'à l'état théorique[1].

II

JOHN COCKERILL.

John Cockerill est âgé d'un peu plus de quarante ans. Il a toutes les qualités des hommes supérieurs : une parole rare et brève qui désappointe ceux qui veulent à toute force qu'un homme d'action soit aussi un homme de conversation; la connaissance des hommes, et non pas la sotte prétention de les pomper, vanité trop commune et l'effet d'une profonde ignorance des hommes et de nous; un désintéressement admirable, nulle petitesse en fait d'argent; nulle préoccupation d'arrière-boutique; nul génie de gagne-petit; point ou peu d'écritures, mais une vaste mémoire qui ne retient que les choses nécessaires; une manière simple de se pré-

1. Écrit en 1835. La France n'en est plus là.

senter, d'écouter, de parler, qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles et qui fait accoucher les plus paresseuses; un homme et non pas l'apparence d'un homme; assez de figure pour que les yeux pénétrants y entrevoient son beau génie, pas assez pour que les craniologues désirent de la mouler; du goût pour l'ouvrier, et cette sévère estime qui consiste à en tirer tout ce qu'il peut donner et à lui laisser l'honneur et le profit de ce qu'il imagine, mais point cette débonnaireté d'économiste théorique que l'ouvrier méprise après l'avoir adorée; une âme ardente d'ailleurs sous cette froide enveloppe d'Anglo-Liégeois et d'industriel : tel est le prince souverain du pays de Seraing.

Général, il sait choisir ses lieutenants. Il en a de toutes les nations : Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant, et il leur laisse toute liberté pour l'exécution, ne pesant point sur eux, n'outrant pas la surveillance; en sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent, et être présent sans avoir besoin d'être partout. Dans ses excursions industrielles par toute l'Europe, en même temps qu'il fonde les établissements, il trouve les hommes qui y conviennent, et il crée à la fois la matière et l'esprit, l'âme et le corps. On l'a vu, dans la même année, accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir, et, après avoir montré

aux pauvres contrées du Nord des sources inconnues de richesses et de bien-être, venir éveiller le génie industriel sur cette terre du Midi, sur laquelle se couche fièrement l'Espagnol, comme s'il ne voulait ni prendre pour lui ni laisser prendre aux autres ses innombrables trésors.

Pendant que nous disputons sur des chartes et que nous usons nos âmes et nos corps dans ces stériles luttes de la lettre, sous lesquelles marchent sans bruit des faits immenses, John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées, étendant de vastes tentes; puis, quand tout est fait, installant sa machine à vapeur qui l'a suivi par derrière, bien étonnée de venir par le roulage, et qui va mettre la vie dans cet amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme la respiration de quelque monstre énorme, qui commence pour ne pas finir; et John Cockerill remonte dans sa chaise, et les gouvernements signent son passeport, comme s'il s'agissait d'un commis en vins, sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien, est un révolutionnaire bien autrement dangereux pour leur vieux monde qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes.

Depuis que le monde moderne a des annales, j'ai toujours vu que les machines étaient les mères les

plus fécondes des idées, et que le bois, le salpêtre, l'aimant, le plomb, le sable même, avaient fait plus de miracles que les livres. John Cockerill me paraît grand surtout par ce silence, par ce mépris pour les explications, par cette ardeur concentrée et muette, qui le font ressembler à sa machine. John Cockerill est l'homme-machine, et l'homme-machine est cet homme nouveau que nous voulons faire sortir de tous nos vieux scepticismes, de toutes nos vieilles passions, de notre casuisme politique, héritier stérile du casuisme religieux des derniers siècles.

III

LES HAUTS FOURNEAUX.

L'établissement de Seraing appartenait pour moitié au roi Guillaume de Nassau et à John Cockerill. Le roi, qui se connaissait en hommes et en placements, avait pensé que ce serait un bon exemple et une bonne affaire d'encourager l'industriel. La révolution de 1830 ayant chassé du sol belge le premier des copropriétaires, John Cockerill lui a acheté sa part, et se trouve en ce moment seul maître de l'établissement.

C'est à bon droit qu'on appelle l'établissement de Seraing un établissement modèle. Toutes les applications du fer se font dans la même enceinte :

depuis la mine jusqu'à l'atelier des pièces les plus compliquées, tout se trouve, comme on dit, sous la même clef. Le fer y entre à l'état de minerai et en sort sous la forme de machine.

A quelque cent pas des hauts fourneaux, une houillère fournit le combustible. Des femmes brouettent des paniers pleins de minerai jusqu'au pied d'un plan incliné, en charpente, où sont cloués des rails en fer, espèce de montagne russe qui monte jusqu'à la gueule d'une immense cheminée. Un appareil en bois, posé sur quatre roues, reçoit les paniers au bas du plan incliné, et, au moyen de chaînes mues par une machine à vapeur, la voiture arrive au sommet de la montagne de bois, où deux hommes la déchargent et la versent dans la cheminée béante. Après quoi l'appareil redescend et trouve en bas une nouvelle charge, arrivée dans le temps qu'il a mis à monter. Tout cela vient à la minute, hommes et machines; il n'y a pas la moindre déperdition de la force motrice. C'est là le travail qui engendre tous les autres. Les machines en font le plus difficile et le plus pénible; elles épargnent à l'ouvrier la fatigue de monter sur son dos le minerai jusqu'à l'orifice du fourneau, et font avec un seul appareil la besogne de vingt hottiers. Ce sont vingt forces intelligentes qu'on applique ailleurs à des travaux plus doux et plus dignes d'un homme.

Ce qui doit sortir de ces paniers, ce sont de pa-

cifiques machines qui, s'il plaît à Dieu, feront tomber l'industrie des hommes de guerre; ce sont d'épaisses tôles forgées pour les chaudières à vapeur, ou des cylindres coulés dans d'immenses moules pour recevoir le piston, ou des roues d'engrenage, ou d'énormes volants, roues-mères qui en mettent en mouvement mille autres, ou des balanciers auxquels sont suspendues les tiges des pistons, grands bras de quelque dix mille livres pesant, qui semblent brasser la vapeur dans les cylindres, quand c'est en réalité la vapeur qui les soulève comme plume; ce sont mille autres applications du fer qu'il ne m'appartient pas d'énumérer, pour ne pas faire sourire les hommes spéciaux de ce qui manque à mon savoir.

Au reste, je ne parle de ces choses que pour faire passer dans l'esprit de ceux qui me liront l'impression morale de force, de grandeur, d'avenir que j'en ai rapportée. Ou je me trompe grossièrement, ou l'âge de fer sera le véritable âge d'or du monde, si l'âge d'or est celui où l'immense majorité des hommes auront abondamment le pain, le vin, le logement et l'habit, et où ils retrouveront, par l'extrême civilisation, le bien-être dont on fait honneur à l'innocence des époques primitives. Des machines qui économisent les forces et multiplient les produits, qui ménagent l'homme et le nourrissent mieux, qui donnent plus et qui demandent moins, doivent tôt ou tard diminuer le nombre de

ceux qui ont trop et de ceux qui n'ont rien, pour augmenter le nombre de ceux qui auront assez. Si Dieu n'a pas décidé que l'homme s'appauvrirait de plus en plus par ses propres inventions ; si, comme il arrive quelquefois pour la pièce la mieux forgée, il n'y a pas, dans ce monde de fer, quelque *paille* qui le fera craquer au milieu de sa marche triomphante, qui peut dire où s'arrêtera le progrès et tout ce que nos fils auront de moins que nous à pâtir ?

Je visitai toutes les parties de l'établissement avec une curiosité que je ne me savais pas en dehors des choses de pure intelligence, et, faut-il le dire, avec une secrète honte pour la condition d'homme de lettres, si noble, mais si stérile, où, au rebours de ce que je voyais à Seraing, on met des années à faire l'ouvrage d'un jour. J'avais l'honneur d'être conduit par un des agents les plus distingués de John Cockerill, M. Memminger, jeune Allemand d'un grand mérite, grave, laconique, comme son chef, s'exprimant avec une netteté parfaite, dans ce langage de la spécialité si exact, si clair, si pittoresque. Il eut la bonté de ne pas me supposer la science infuse, quoique je fusse de Paris et écrivain, et qu'il sût que j'avais bien pu, comme journaliste, régenter quelquefois les gouvernements et les assemblées; il me ramena aux éléments, il m'expliqua même les choses claires; il me rendit le service de me traiter en homme ne sachant rien,

me marquant par là plus d'estime que s'il m'eût laissé dans mon ignorance pour ne pas paraître douter de mon savoir. Je lui dois une première initiation à bien des choses qui m'étaient inconnues; qu'il me permette de l'en remercier.

IV

L'ATELIER DES MACHINES.

Ce qui attire et captive le plus l'attention dans le magnifique établissement de Seraing, ce sont les ateliers où se confectionnent les machines. Il y en a trois principaux d'une étendue immense : l'atelier des chaudières, celui des locomotives, celui des machines à vapeur proprement dites.

Dans l'atelier des chaudières, il faut renoncer au plaisir et à l'utilité des explications sur le lieu même. C'est un bruit clair et perçant qui déchire l'oreille. Le marteau frappe incessamment sur ces vastes pièces creuses, en fer battu, dont les flancs gémissent et résonnent comme ceux du cheval de Troie. Il y en a de toutes les formes : les unes horizontales, tout en largeur, s'étalent comme d'énormes pianos à queue, sur lesquels les cyclopes de Seraing jouent incessamment du marteau; les autres sont tout en hauteur, avec une base et une sorte de long cou, comme des girafes celles-ci

sont carrées comme des coffres ; celles-là s'arrondissent en demi-cercle. Ce n'est point affaire de caprice ; tout cela est combiné sur des convenances d'emplacement : là où vous n'avez à donner à la chaudière qu'un espace irrégulier, anguleux, plein de recoins, elle se contourne, elle multiplie ses angles, elle s'allonge ou se rétrécit, pour s'emboîter dans la place que vous lui faites ; elle s'y étend, comme le plâtre dans un moule, et en remplit tous les creux.

L'argile n'est pas plus souple sous la main du potier que ces épaisses lames de fer battu sous le marteau intelligent du forgeron de Seraing. Le contre-maître de cet atelier est, dit-on, le plus habile qu'on connaisse dans son état. Je regardais cet homme rare, rare comme tout homme qui est le premier en quelque chose. C'est un Anglais, d'une belle figure intelligente et réjouie, un gros homme qui n'a pas l'air de se négliger aux heures des repas, vigoureux, pansu, et, quoique avec ce poids à remuer, vif, actif, tournant autour de sa pièce presque aussi vite que le regard, arrêtant ou précipitant les quatre ou cinq marteaux attachés à autant de bras, qui battent en cadence sur sa chaudière, et la pétrissent comme un cirier pétrit sa cire. Lui-même prend quelquefois le marteau pour donner le coup décisif, un de ces coups où la tête lance le bras qui décharge le marteau. Le plus souvent il se contente de diriger ses chaudronniers,

les surveillant du regard, et, s'il a quelque ordre verbal un peu long à donner, faisant cesser d'un geste les marteaux, comme un tambour-major le roulement de ses caisses. Les machines font les hommes. Si Watt et Fulton n'avaient pas découvert la force nouvelle qu'on nomme la vapeur, ce contre-maître de Seraing, qui forge des chaudières pour toute l'Europe, aurait peut-être passé sa vie à battre des chaudrons et des ustensiles de cuisine. Au lieu d'être le premier contre-maître de Cockerill, il serait resté le premier ouvrier de quelque gros chaudronnier des faubourgs de Londres. Les grandes intelligences font monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles.

J'ai vu là comment on perce les tôles battues et comment on les joint par ces clous à grosse tête qui bordent toutes les sutures de la chaudière, aussi pressés que les clous dorés des anciens fauteuils. Le percement se fait par un emporte-pièce en forme d'une presse à bras d'imprimerie. Deux ouvriers sont employés à ce travail; pendant que l'un desserre la vis à laquelle est fixée l'espèce de tarière qui perce la tôle, l'autre fait avancer la lame sous la vis, à l'endroit où doit se faire le trou; puis tous deux se suspendent à une courroie en cuir passée autour d'une roue, qui donne l'impulsion à la vis, et, avec une secousse moelleuse, ils enfoncent la tarière, qui chasse immédiatement un petit rond de métal en forme d'une pièce de monnaie. Quand

tous les trous sont percés et qu'il s'agit de coudre deux lames de tôle ainsi forées, on fait rougir au feu de forge les morceaux de fer qui doivent servir de clous; puis on les enfonce tout rouges dans les trous, et, en même temps, de chaque côté, deux ouvriers, armés de marteaux, les rivent en les écrasant. Il n'y a pas de force connue qui puisse faire éclater ces clous.

Dans l'atelier des locomotives, les machines qui traîneront deux mille personnes sur les chemins de fer sont toutes prêtes à partir : vous diriez des vaisseaux qu'on va lancer à la mer. Il n'y a rien de plus beau à voir que ces vastes appareils si forts, si hardis, d'une si mâle élégance, sur huit roues basses qui ont la forme des roues antiques. En avant est le gouvernail avec sa clef mystérieuse, que manie d'une main délicate l'homme muet, blême, huileux, goudronné, ordinairement à visage anglais, qui dirige la machine et qui en est l'âme. Derrière le gouvernail est la chaudière; puis la machine, où se foule et se refoule cette fumée légère qui fait tourner des roues; puis l'espèce de bateau plat en bois armé de fer, qui sert de réservoir pour l'eau. On ne s'approche pas sans un vague mouvement d'inquiétude de cette voiture à laquelle un peu de houille et d'eau donnera bientôt une impulsion irrésistible. Pour un pauvre homme de lettres qui vit dans sa tête, quel spectacle merveilleux que ces machines sorties aussi du cerveau d'autres hommes,

que ces voitures bardées de fer qui vont sans chevaux, où toutes les parties sont si bien jointes que le fer semble y naître du bois et le bois du fer !

On nous disait les destinations des locomotives que nous voyions là : l'une devait rester en Belgique, l'autre partir pour l'Allemagne, une autre pour le Midi, une autre pour le Nord ; il n'y en avait pas pour la France. Cela ne passe pas à la douane ; les commis n'y verraient que du fer de contrebande. Si une telle machine roulait sur nos grands chemins, elle réveillerait désagréablement une poignée de propriétaires d'usines et de bois, phalange sacrée dont le sommeil vaut mieux que la civilisation ; grands lamas de la routine et du privilège pour qui le génie est un article de contrebande soumis à tarif et à saisie, dont il faut empêcher l'introduction en France, pour la tranquillité des vieux procédés et pour la sécurité des gains faciles sur le labeur de l'ouvrier !

Ce qui m'a laissé le plus grand étonnement, c'est l'atelier des machines à vapeur avec ses vastes dépendances, où se font toutes les pièces de détail qui entrent dans la confection des machines. La tête tourne au milieu de ces mille roues, petites, grandes, moyennes, qui vont dans tous les sens et à tous les degrés de vitesse, qui se prennent et s'engrènent par les moyens les plus divers et en apparence les plus contradictoires : innombrables applications d'une force motrice d'où sortent toutes ces forces diverses ; génération de machines nées

d'une machine mère que vous entendez gémir là-bas, dans sa loge solitaire, à l'un des bouts du vaste atelier.

Les machines sont là aussi multiples, aussi variées que les besoins auxquels on les applique. Il y en a une pour chaque pensée, ou plutôt c'est la même pensée qui a mille ministres. L'une scie, l'autre fend, l'autre coupe, l'autre rabote; il y en a pour dégrossir la pièce, pour lui donner la forme exacte, pour l'orner, pour la polir. Le ciseau, le tour, le rabot, l'emporte-pièce, la tenaille, le marteau, tous les instruments du menuisier, du tourneur, du forgeron, s'évertuent sur le fer comme sur le bois le plus tendre, mais sans menuisier, sans tourneur, sans forgeron. La main qui les meut est une machine; cette main toujours sûre, toujours ferme, délicate, légère, qui n'a pas d'inégalité, qui ne dépend pas d'une pensée capricieuse, qui ne se lasse pas, qui ne s'alourdit pas, qui ne vieillit pas!

De ces machines, l'une marche plus vite que l'œil ne peut la suivre; l'autre, qui n'a pas l'air de bouger, marche pourtant d'un pas insensible mais sûr. Revenez demain, elle aura fait sa tâche, ou elle en commencera une nouvelle. Quelques-unes sont simplement fixées sur le plancher, comme un meuble transportable où l'on veut; d'autres habitent dans des fosses, où elles sont plongées à moitié pour qu'elles aient la hauteur nécessaire sans cesser

d'être à portée de la main. De larges allées entre les diverses rangées de machines, et des séparations suffisantes entre chacune, permettent à l'ouvrier de circuler librement, et au besoin de se détendre les membres, sans courir le risque de s'engager dans les laminoirs.

Au-dessus de chaque appareil, dans toute la longueur des ateliers, flottent incessamment des courroies de cuir, conducteurs de la force motrice, qui la prennent au volant de la machine mère et la distribuent à toutes les autres : on dirait que toutes ces forces irrésistibles sont gouvernées par des rubans.

V

LA MACHINE A POLIR LES CYLINDRES.

Là, j'ai vu l'application la plus hardie qui ait été faite jusqu'ici de la machine à polir l'intérieur des cylindres. On lui livre le cylindre brut nouvellement retiré du moule et présentant sur toute sa surface, intérieure et extérieure, ces aspérités, ce grain, qui font ressembler le fer coulé à un granit. Des roues font marcher, en tournant sur elles-mêmes dans l'intérieur du cylindre, une forte broche en fer, espèce de moyeu où sont fixées, comme autant de rayons, quatre ou cinq branches

de fer terminées par des ciseaux du plus fin acier. Ces ciseaux mordent les parois du cylindre et en enlèvent des copeaux circulaires d'une épaisseur déterminée à un cheveu près. Après chaque tour de la roue, la machine fait avancer, sans secousse, les ciseaux, de la largeur qu'on veut, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le cylindre ait été mis à vif dans toute sa longueur, et qu'on le retire des mains de la machine, poli et égal comme l'acier de la plus belle épée.

Celui qu'on polissait au moment de notre visite est le plus grand qu'on cite dans le monde industriel. La machine à vapeur à laquelle il doit appartenir doit avoir la force de cinq cents chevaux. L'énorme récipient, auquel on destinait un piston de vingt pieds de hauteur, gisait immobile sur un double massif de pierre, comme le fameux tonneau d'Heidelberg sur son chantier, pendant que les ciseaux cheminaient intérieurement, lui rongeant les flancs, sans bruit, sans mouvement visible, sans spectateurs et sans surveillant. Cette machine n'a besoin de personne; on lui donne sa tâche, elle la termine à heure fixe, comme un ouvrier à la pièce. Si on arrive après l'heure, on la trouve sortie du cylindre, et tournant à vide, en attendant une nouvelle tâche. Cette machine, c'est un ouvrier consommé qui se contente, pour tout salaire, de sa nourriture.

Les autres machines ont plus ou moins besoin de

surveillance et d'aide. A côté de chacune se tient, debout, un ouvrier qui avance ou retire la pièce, écarte ou remet sous la roue principale la courroie conductrice qui la fait mouvoir. Plusieurs de ces ouvriers fument leur pipe, les bras croisés, tout en suivant des yeux la marche de la machine, précieux compagnon de travail qui prend pour lui le plus dur de la tâche, et leur laisse à eux, comme il convient, la part de la réflexion et de l'intelligence. Ils sont très attentifs et ont l'œil très exercé, la plupart des pièces qui se font ainsi exigeant une grande délicatesse et un grand fini d'exécution ; la différence d'une ligne peut faire qu'elles atteignent ou qu'elles manquent leur but. Sans une extrême attention, la machine aurait bientôt mangé la pièce qu'elle ne doit que polir.

VI

INFLUENCE DES MACHINES SUR LA CONDITION DE L'OUVRIER.

La participation de l'homme au travail est donc à la fois et plus douce et plus digne ; à la machine les grands efforts matériels, la force infatigable, le travail qui épuisait l'homme ; à l'ouvrier la pensée, la responsabilité de l'imprévu, les cas difficiles. En quittant son travail, il a gardé des forces qu'il peut employer utilement chez lui à arranger sa case, à

y faire de sa main les petits travaux qui, s'il rentrait harassé, demanderaient la main d'autrui au prix d'une partie de son salaire. Qu'est-ce qui, d'ailleurs, donne à l'ouvrier le goût du délassement honteux de l'ivrognerie, si ce n'est surtout l'accablement du travail manuel, et, comme ils disent dans leur langage pittoresque, le besoin de se donner des bras en buvant! Celui qui revient de l'atelier encore allègre et dispos échappe plus facilement aux tentations du cabaret. Il aime mieux sa maison, y revenant moins fatigué; il est meilleur père, meilleur mari; l'excès de travail étant impossible, l'excès de distractions l'est également, et, en tout cas, il a moins d'excuses. L'ouvrier vit mieux, à moindre peine : grand bienfait qu'il doit à l'invention des machines.

Cependant l'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Chose étrange! ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en revendiquent avec jalousie toutes les fatigues, toutes les insalubrités, tous les périls, et ils ne croient pas que, s'il a plu à Dieu que le fer fût animé et fait homme par le génie, ç'a été pour les soulager. La transition surtout les irrite : ce fait brutal, impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, une machine qui enlève d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers. Il faut y songer, car voilà que les machines renouvellent toutes les industries et augmentent cette

masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçant. Les grandes inventions, une fois dans le monde, ne reculent plus ; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles viennent remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal; c'est ainsi que la vapeur balayera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions, restrictions, privilèges et monopoles, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblayement sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie, parce que celle-ci viendra en aide à celle-là ; et quel abus pourrait tenir longtemps contre l'union des deux plus grandes forces du monde matériel et du monde moral ?

Il y a dans l'établissement de Seraing des améliorations de détail qui sont dues au génie à la fois inventif, hardi et bienveillant de John Cockerill. Je ne veux point parler de la grandeur des ateliers, de la propreté, du bon air ; mais de quelques adoucissements apportés au sort de l'ouvrier, qui n'étaient pas, comme ces trois grandes conditions, de première nécessité. Ce sont d'abord des vestiaires où ils suspendent leurs habits de ville quand ils viennent, et leurs habits de travail quand ils s'en vont. Chaque ouvrier a son portemanteau, avec un numéro particulier, et une pancarte où est écrit son nom : les habitudes du bureau sont transportées dans

l'atelier. Mais ce que j'ai surtout aimé, c'est une vaste salle, au centre des ateliers, avec un poêle au milieu, propre et orné, comme sont les poêles à houille dans toute la Belgique, où l'on entretient une bouillotte en permanence, remplie d'un café léger et chaud. C'est dans cette salle qu'à certaines heures du jour, quand les travaux sont suspendus, ils se rassemblent et prennent le café, ouvriers et contre-maîtres, ceux-ci chargés d'une certaine présidence morale à laquelle ceux-là défèrent volontiers. On cause sans bruit et sans querelles, le café n'y poussant pas, jusqu'au coup de cloche où chacun va reprendre sa tâche, le cœur et l'estomac réchauffés par une boisson qui n'enivre pas et qui ne coûte presque rien. Il n'est pas défendu, même dans le courant du travail, à l'ouvrier isolé qui en sentirait le besoin ou qui aurait quelques instants, d'aller en prendre une tasse pour se donner du cœur, ou tout bonnement pour se faire plaisir.

Je ne rêve point une Bétique industrielle, tout cela n'est le souverain bien ni pour l'ouvrier ni pour personne. Je n'exagère pas l'influence morale de ces adoucissements; mais il y a là un progrès notable sur l'état ancien de l'ouvrier. Or, tout en faisant la part de John Cockerill, en ce qui regarde ses établissements particuliers, il faut en rapporter l'honneur à l'invention des machines, qui, en faisant descendre au fond des ateliers les hautes pensées et

les combinaisons supérieures, y ont amené aussi un peu de charité et de respect pour l'ouvrier, et qui, peut-être, en augmentant les profits du maître, lui ont rendu la générosité plus facile.

C'est seulement dans le travail des forgerons, des fondeurs et des ouvriers employés au coulage, que les inventions n'ont pu encore économiser les bras, ni les machines venir en aide aux hommes : ceux-ci sont restés chargés de tout le poids de l'ancien travail. Sous ce rapport, la condition des ouvriers de Seraing n'est pas beaucoup plus douce qu'ailleurs; mais à défaut et dans l'attente des inventions, John Cockerill a su entourer les plus chargés d'entre eux de soins et de précautions qui allègent en réalité le travail, quoique les procédés n'en aient pas notablement changé. Ainsi, les ateliers de forge et de coulage sont spacieux, aérés, pavés en fonte; les ouvriers ne s'y foulent pas; ils circulent librement; ils n'ont pas à se sauver devant les masses de fer rouge qu'on traîne du fourneau à l'enclume, ni à craindre les étincelles chassées de trop près par le marteau. Ils ont à faire la même dépense de forces; mais, entourés de plus d'aises, ils ont plus de forces. Quelqu'un, me montrant les forgerons de Seraing, me les donnait comme le type de l'ouvrier liégeois. La plupart sont des hommes de choix, vigoureux, ardents au travail, l'œil intelligent et fier, mettant du cœur à ce qu'on leur laisse faire librement. C'est le type wallon, si semblable au type français :

intelligence et susceptibilité de gens qui ne se louent pas, mais qui se donnent ; race commode et dévouée pour qui les comprend et qui respecte leurs droits ; race remuante et séditieuse pour qui les opprime. C'est une ressemblance de plus entre le pays de Liège et notre France.

S'il y avait un homme qui, en sortant de l'établissement de John Cockerill, après avoir vu ces immenses ateliers et leur population de fer et d'hommes, ce formidable compagnonnage des ouvriers et des machines, le minerai extrait du sol même de l'établissement y prendre toutes les formes, s'allonger en rails ou s'arrondir et s'étendre en vastes chaudières, s'organiser, s'animer, prendre des membres ; s'il y avait un homme qui, après avoir entendu mugir les quatorze machines à vapeur qui donnent l'impulsion motrice à tous les travaux, à ces innombrables mains de fer et d'acier, ardentes à la tâche, fortes comme des mains de géants ou délicates et agiles comme des mains de femmes ; si, dis-je, il y avait un homme qui, après avoir vu resplendir dans le crépuscule toute la vallée de Seraing, s'imaginait qu'il s'agit là de quelque invention éphémère, cet homme-là serait ou quelque entrepreneur de messageries intéressé à décrier les locomotives, ou quelque ministre enchaîné à un système de prohibition par des intérêts routiniers, ou, pour le dire plus court, un homme privé de sens.

Pour moi qui n'étais empêché ni par des intérêts de commerce ou de routine, ni, s'il plaît à Dieu, par le manque de sens, j'ai emporté de Seraing la croyance qu'il s'agit là d'une puissance, nouvellement créée par le génie de l'homme, dont personne encore n'a pu calculer la portée. Au milieu de tous ces essais de restauration de la société par d'antiques éléments, religieux ou sociaux, qui se sont affaiblis ou qui ont péri, je me tourne du côté de l'aurore, et je regarde s'il ne s'élève pas à l'horizon quelque force nouvelle qui viendra rajeunir le monde, et si, dans une société où régneront la démocratie et l'industrie, il ne pourra y avoir, outre plus d'aise et de liberté pour le grand nombre, une poésie, un art, pour les esprits et les âmes d'élite.

J'écrivais il y a deux ans, dans un ouvrage tout littéraire[1], cette phrase qu'un écrivain illustre, M. Villemain, me reprocha avec bienveillance : *A cette heure, toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur ou sur les rails des chemins de fer.* Ce n'était là qu'une parole d'instinct, qui m'était soufflée je ne sais d'où, et que j'avais sans doute entendue dans l'air. Aujourd'hui qu'un peu d'expérience acquise, non sans fatigue, me donne le droit de voir une sorte de prédiction dans ce que j'avais

1. *Études de mœurs et de critique sur les poètes de la décadence latine.*

répété comme un écho des vœux et des tendances confuses de mon époque, — je le dis à regret pour mes deux volumes de critique, — s'il y a une phrase dans ce livre qui ait quelque valeur durable, c'est peut-être celle-là.

1835.

II

DESCENTE DANS UNE HOUILLÈRE

I. L'entrée de la houillère. — La machine motrice. — II. La toilette du houilleur. — La descente. — Arrivée au fond du puits. — III. Le maître-ouvrier Bonaparte. — Explosion dans une houillère. — IV. Intérieur de la houillère. — Les petits chevaux. — V. Le travail d'extraction. — VI. Le retour. — Le directeur de la houillère. — Le toast à la houille.

I

L'ENTRÉE DE LA HOUILLÈRE — LA MACHINE MOTRICE.

La houillère où je devais descendre est à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur où nos judicieux ancêtres auraient placé un château de plaisance, tant le paysage qu'on voit de ces hauteurs est riant et pittoresque. Les approches de la *Nouvelle-Espérance* sont tristes et sombres : ce sont des chemins tout noirs de houille, au milieu de plaines toutes minées. L'établissement est entouré d'une palissade. Dans la cour sont d'énormes quartiers de houille, symétriquement entassés : c'est à la fois la

provision à vendre et la montre. Plusieurs de ces morceaux ont trois pieds de long sur deux de large. Avec sept ou huit, si la douane l'eût permis, nous nous serions chauffés à souhait tout cet hiver.

Je n'eus rien de plus pressé que de me faire conduire à l'entrée du trou. Je voulais me donner une idée du voyage souterrain que j'allais faire et épicer mon plaisir par un peu de peur, tant l'homme craint de ne pas s'amuser assez. Ce trou est un grand carré long, divisé en trois compartiments qui se prolongent jusqu'au fond du puits; deux servent de passage aux paniers de houille : le troisième contient une immense pompe, qui plonge dans un réservoir où se versent toutes les eaux des infiltrations souterraines, et en aspire incessamment la masse, qui se renouvelle sans cesse. Ces eaux, enlevées à une hauteur de quatorze cents pieds, sont rejetées au dehors et reçues dans une sorte de canal qui les rend à la Meuse.

Un pont mouvant ouvre et ferme à volonté l'entrée du puits, qu'on appelle en wallon la *bure.* Quand le panier est sorti de la *bure* avec sa charge de houille, on fait rouler le pont sur le trou ; le panier s'abaisse sur ce pont, qui est en pente légère, glisse sur les lames de fer dont il est revêtu, et vient, à quelques pas de là, s'offrir de lui-même aux déchargeurs, qui le remplacent à l'instant par un panier vide. La chaîne obéissante saisit ce nouveau, panier, et l'enlève au-dessus du trou; le pont se

retire de nouveau, et le panier descend. Ainsi pendant toute l'année, tout le jour et toute la nuit. Je voyais déjà mon chemin et mon véhicule.

Ces paniers, ou plutôt ces caisses, cerclées en fer, apportent, à chaque voyage, une charge de cinq à six mille livres. La chaîne qui les monte et les descend est mue par une machine à vapeur d'une force ordinaire. Je voulus, avant de descendre, voir cette machine et quelle main tenait le fil auquel j'allais être suspendu à quatorze cents pieds en l'air. Le procédé est très simple. Le volant, que fait tourner la vapeur, imprime un mouvement circulaire, doux et moelleux, à deux tambours ou vastes cuves en bois, autour desquels se roule et se déroule la double chaîne qui monte les paniers pleins et qui les redescend vides. Cette chaîne va et vient sans cesse des tambours à une grosse poulie en fer fixée à trente pieds au-dessus de la *bure*, au point milieu, afin que la chaîne et les paniers restent toujours à égale distance des quatre parois du puits.

Rien n'est plus propre à donner une idée de la profondeur de l'abîme où l'on va descendre que ce double tambour aux larges flancs, revêtu et comme doublé par les innombrables anneaux de cette chaîne. Et pour qui cherche cet assaisonnement d'un peu de peur, qui aiguise tant le plaisir, quoi de plus piquant que de mettre sa vie à la merci d'un de ces anneaux! Je sais bien que la chaîne est visitée tous les quinze jours, anneau par anneau;

qu'elle est en fer de première qualité ; qu'elle a fait, comme on dit, son effet ; qu'il y a cent mille chances contre une qu'elle ne se rompra pas ; mais cette chance peut tomber sur vous. Or c'est du plaisir de plus que l'idée de ce cent-millième de danger, que ce rapide calcul de probabilités que vous faites malgré vous en voyant la chaîne où votre vie va être suspendue pendant quelques minutes, entre deux abîmes !

La machine motrice est dans une partie écartée de l'établissement. C'est comme une sorte de sanctuaire, où ne pénètrent que l'homme qui la surveille et l'homme *aux cent yeux*, qui surveille tout, le maître. Il n'y a pas de chambre de petite-maîtresse plus propre, mieux tenue, que la pièce où se meut ce grand être, de qui dépendent tant de fortunes et de vies. On me fit voir avec quelle facilité le mécanicien qui la gouverne l'arrêtait, la dirigeait, la faisait passer du mouvement de descente au mouvement d'ascension. Un enfant pourrait, d'une seule main, frapper d'immobilité cette force irrésistible. En quelques secondes, le machiniste fit monter et descendre la chaîne, marcher et s'arrêter la machine. Au moindre mouvement de main, celle-ci gémit un moment ; elle semble se troubler, chanceler sur elle-même, et tout à coup l'immobilité de la matière inerte succède à la vie de la matière organisée.

Ce mécanicien est l'âme de la machine. Selon les besoins du service, il l'arrête ou la précipite. Un

coup de sonnette donné du fond du gouffre, au moyen d'une chaîne fixée à un levier, l'avertit de ce qu'il doit faire; il transmet l'avis à la machine, qui l'exécute avec une docilité et une précision admirables. Je regardais ce mécanicien avec un intérêt tout particulier. C'est un homme triste, sérieux, que l'habitude de vivre dans cette vapeur a rendu livide. Je lui parlais avec affection et respect, comme si j'avais senti le besoin, avant de tenter mon voyage souterrain, de m'assurer la protection du génie du lieu.

Dans une autre partie de l'établissement, une seconde machine fait mouvoir la grande pompe à épuisement. Cette pompe aspire les eaux du fond des souterrains, et les porte d'abord dans un premier réservoir; de là, par une seconde aspiration, elle les reprend et les enlève à quelques cents pieds plus haut, et ainsi jusqu'au sol. La masse d'eau qu'elle épuise par jour équivaut à neuf mille tonnes.

Ce qu'on craint, ce ne sont pas ces masses d'eaux produites par l'infiltration, ce sont les courants. Si le dernier bloc de houille qu'on détache était la digue de quelque torrent emprisonné, si la voûte venait à se rompre et à donner passage à quelque masse d'eau, suspendue là pendant des siècles, il n'y aurait pas de remède : en quelques secondes, toutes les galeries seraient remplies; hommes et biens, tant de vies utiles à d'autres, tant de mil-

lions dépensés en travaux de superficie ou de forage, en bâtiments, en machines, en cheminées, en puits, tout périrait : il y en a eu des exemples.

Il y a aussi des exemples d'efforts gigantesques tentés pour sauver un établissement inondé. C'était la lutte de l'homme et de tout son génie contre l'eau. J'ai vu une machine à épuisement représentant trois cents chevaux. A un lac tout entier, qui avait crevé dans l'intérieur d'une houillère, on avait opposé cette force, qui ne s'épuise pas. L'eau eut le dessous dans la lutte. Le lac fut tiré, tonne par tonne, des profondeurs de la houillère, et versé tout entier dans la Meuse. J'ai vu la machine, dans l'établissement sauvé, fonctionnant paisiblement, avec un vingt-neuvième seulement de ses forces, dans une sorte d'inaction relative, et comme pour s'entretenir. C'est assez, pour épuiser les infiltrations régulières, d'une aspiration de la pompe toutes les vingt secondes. Les forces restantes sont en réserve pour les cas extrêmes, toujours ruineux, même quand on s'en tire.

II

LA TOILETTE DU HOUILLEUR — LA DESCENTE ARRIVÉE AU FOND DU PUITS.

Après cette première visite extérieure, le moment vint de descendre dans le trou. Nous fîmes notre

toilette de houilleur. Nous ôtâmes nos vêtements, et nous prîmes le costume du lieu : pantalon et veste de sarrau bleu, serrés par une ceinture en cuir, chapeau à larges bords, lourd et dur, pour recevoir impunément la pluie et les débris. Au lieu de la torche d'Énée et d'Ulysse descendant aux enfers, on me donna deux petites chandelles allumées, plantées dans une masse de terre glaise. Tantôt on tient ces chandelles à la main, tantôt, au moyen de la terre glaise, on les fixe sur son chapeau. Ainsi affublés, nous bûmes quelques verres de vin de Bordeaux; c'est le préalable de toute affaire en Belgique, petite ou grande. Je mis dans ma poche du papier et un crayon, pour prendre des notes au besoin, ou, disions-nous en plaisantant, pour bâcler un petit bout de testament, si nous étions surpris par un courant ou par un coup de feu. Un coup de feu, c'est quand le gaz s'allume, éclate comme la foudre et fait tomber la voûte sur les travailleurs; accident assez commun, même depuis la lampe Davy. Ils appellent ce feu le *feu grisou.*

Je ne fus pas peu flatté en me regardant dans le miroir. J'avais l'air d'un homme utile : c'était un progrès sur mon air habituel d'homme de lettres. Une promenade sur le rivage de Baïe, aux cascatelles de Tivoli, à Caprée, ne m'eût pas trouvé plus empressé ni plus ardent que cette descente aux enfers des temps modernes; mes hôtes m'en félicitaient. On ne croyait pas, dans le pays de Liège,

qu'il y eût un *auteur* de Paris qui daignât voir quelque chose par ses yeux, et qui risquât de se mouiller le dos et les pieds pour ne pas écrire des impertinences, sur des ouï-dire. Je sautai dans le panier et me barbouillai les mains de houille détrempée, pour me mettre dans la couleur locale. En allant voir les travailleurs au fond de leurs catacombes, je ne voulais pas, par des mollesses de mauvais goût et par une curiosité qui eût craint de se salir, soit leur donner une pauvre idée de ma personne, soit leur faire faire une comparaison douloureuse entre les rigueurs de leur vie et les aises apparentes de la mienne.

Quand le panier fut plein, un coup de sonnette avertit le mécanicien de lâcher la machine. Nous commençâmes à descendre. Nos chandelles éclairaient de leur pâle lumière ce trou noir, suintant, humide, dont les parois sont tantôt de roc taillé à vif, tantôt de lave mêlée de terre, tantôt de couches de houille. On commence par exploiter la concession à sa plus grande profondeur ; les couches supérieures sont réservées pour la fin de l'exploitation, quand cette fin arrive. Dans le cas d'une inondation ou d'une destruction des travaux par le feu, on évacuerait les galeries inondées et on remonterait dans les galeries supérieures : cela sauverait une partie de l'établissement. J'avais avec moi deux des actionnaires de l'exploitation, lesquels me montraient, avec un plaisir d'actionnaires touchant des

dividendes, toutes ces richesses laissées en chemin qu'on retrouverait quelque jour à volonté, quand les couches inférieures seraient épuisées. Je voyais en effet briller, à travers le suintement des eaux, le noir argenté de la houille.

La descente est douce et d'une rapidité égale. On met à peu près dix minutes à descendre comme à monter. Arrivés à une profondeur d'environ deux cents pieds, on me fit remarquer un travail immense dont la solidité est la garantie de l'établissement. Par son usage, on comprendra son importance et sa grandeur. A cette profondeur, on avait rencontré, en creusant le puits, des eaux courantes qui jaillissaient de chaque éboulement et inondaient les travaux. Il s'agissait de détourner ces eaux et de les faire changer de route. On éleva donc une digue en bois, haute de cent cinquante pieds, revêtue de fortes lames de fer; cette digue, formée de poutres qui se superposent l'une sur l'autre, embrasse les trois trous. Les eaux amoncelées viennent gronder incessamment contre elle; mais, ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni pénétrer le lit de roc, elles montent, arrivent au sommet de l'ouvrage, et là elles trouvent où se dégorger. Elles vont se verser à une demi-lieue de là, dans la Meuse. J'admirais ce travail énorme. Les travaux antiques étonnent moins quand on a vu ceux de l'industrie moderne.

Tout en descendant, nous entendions à côté de nous, dans le trou d'épuisement, dont nous sépa-

rait une grossière cloison en planches, le lugubre murmure d'aspiration que fait la pompe et le fracas de l'eau qui monte dans les canaux et se déverse dans les réservoirs. On croirait que c'est un courant d'eau qui s'est fait jour et qui se rue dans le puits.

Aux trois quarts du chemin, je passai la tête hors du panier, et je regardai en bas : une lumière faible brillait et un murmure de voix montait jusqu'à nous. Peu à peu, la lumière augmenta et le bruit avec elle. Nous approchions du fond. Je regardais avec une curiosité qui redoublait. C'étaient d'abord des chandelles qui cheminaient, puis, à mesure que nous approchions, des hommes tout noirs qui nous regardaient venir. Le panier se posa doucement sur des débris de houille, et nous fûmes reçus en sortant par quatre ou cinq ouvriers, tout noirs, les mains et le visage charbonnés, les guenilles mouillées et détrempées d'eau noirâtre, avec des yeux brillants. Comme ils parlaient dans leur patois wallon, on pouvait les prendre pour les portiers de cet enfer. C'étaient les chargeurs. Trois sortes d'ouvriers sont employés à l'exploitation intérieure : les uns extrayent la houille ; d'autres la charrient du lieu de l'extraction à l'entrée du trou, à travers les longues galeries souterraines ; les troisièmes la chargent dans les paniers et les renvoient au jour.

III

LE MAITRE OUVRIER BONAPARTE — EXPLOSION DANS UNE HOUILLÈRE.

Nous avions pour guide le maître-ouvrier, celui qui conduit les hommes et qui dirige les travaux. Cet homme fait ce métier depuis quarante ans. Il a commencé par extraire la houille; puis, par son intelligence, son activité, son dévouement, il est devenu chef et conducteur des travaux. C'est un homme gros et court, avec une figure épaisse, mais forte, ouverte, intelligente; les traits et le teint bilieux de Napoléon à cinquante ans, grossi et épaissi par l'âge et par l'ennui de Sainte-Hélène. Ce n'est pas un portrait de fantaisie que je fais là. Notre maître-ouvrier ressemble si bien à Napoléon, que le directeur de la houillère lui a donné le sobriquet de Bonaparte. De génie, il a tout celui qu'il faut ici. Vigilant, actif, ami de l'ouvrier, il est doué de ce sens prompt et sûr qui étonne ceux qui, toute leur vie, ont glissé sur toutes choses. Il est un grand homme dans son trou, un Napoléon pour les deux cents soldats de la petite armée souterraine dont il a le commandement, et qu'il doit défendre sans cesse contre toutes les chances de l'imprévu et contre leurs propres imprudences. Les plus grands dangers viennent souvent de là.

Il a fait une grande action, qui lui a valu la croix de fer. Une explosion avait éclaté dans une houillère où il était maître-ouvrier. Plusieurs des travailleurs avaient péri, les uns asphyxiés par la détonation, les autres écrasés sous les ruines de la voûte. Les survivants étaient restés enfermés dans les décombres. Bonaparte — je lui laisse son nom de guerre — était hors du puits quand ce malheur arriva; il ne voulut pas qu'il fût dit qu'un de ses ouvriers avait péri faute d'avoir été secouru. On descendit dans la galerie abîmée. Nul secours n'était possible de ce côté. Dans le temps qu'on eût mis à la déblayer, ceux qu'on supposait n'avoir pas péri asphyxiés ou écrasés seraient morts de faim; que faire?

Il y a dans les houillères un procédé curieux pour se conduire sous terre et savoir où l'on va et où l'on est. Au moyen de la boussole, on trace des plans si exacts des travaux, on en dresse des cartes si précises, qu'on peut fixer, à un mètre près, sur le sol extérieur, à quel endroit précis sont les travailleurs à quelques mille pieds au-dessous. Sans cette précaution, outre que les propriétaires d'un établissement dépasseraient la limite de la concession qui leur est faite, les pionniers des deux exploitations voisines pourraient en venir à se heurter dans les mêmes couches de houille. Ces plans, dressés en manière de cadastre, sont très jolis à l'œil; les galeries y sont

figurées par des lignes pures : cela donne envie d'y descendre.

Justement l'établissement abîmé touchait, par ses travaux les plus avancés, à une houillère voisine. On consulte les deux plans; on voit que l'une des galeries exploitées dans cette houillère n'est éloignée que de quelques mètres de la galerie écroulée. Bonaparte et ses hommes y descendent. On se met à l'ouvrage avec cette activité généreuse qu'ont les ouvriers, d'ordinaire plus ardents et plus intrépides pour sauver leurs compagnons que pour donner du bien-être à leurs femmes et à leurs enfants. Notre homme, de maître-ouvrier, se fait pionnier; il dirige et il exécute. On se fait jour par le pic et la mine, on arrache les débris à la main.

Tout à coup les malheureux de la galerie entendent un bruit sourd. Après un jour d'un travail opiniâtre, ils attendaient la mort, l'effroyable mort dans la nuit, par la faim. Ils se relèvent, ils se traînent du côté du bruit, ils appellent avec des cris. Les travailleurs redoublent d'efforts. Un dernier bloc de rocher se détache; ils voient la lumière : c'est celle d'une chandelle; mais c'est le soleil de ces souterrains. On les tire un à un, on les ranime, on leur donne de la nourriture, on les sauve. Figurez-vous pendant ce temps-là les femmes et les enfants assemblés sur les bords du puits supérieur, toutes ces têtes stupides d'angoisse et de terreur, penchées sur le bord de l'abîme; et

la chaîne qui monte, monte doucement, comme si elle apportait son poids ordinaire dans un panier de houille, et non des vies arrachées à la terre et d'où dépendent d'autres vies. Telle qui s'est pleurée veuve va se retrouver épouse; telle qui n'avait pas perdu l'espérance ne reverra plus celui qu'elle attendait. Qu'on se figure les joies dont il faut défendre les malheureux qui en sont l'objet, les scènes de désespoir, les enfants en bas âge ne sachant pas pourquoi il y en a parmi eux qui sont orphelins et d'autres qui ne le sont pas, et, au milieu de toute cette foule qui rit et qui pleure, le visage serein de celui qui a sauvé les survivants.

Avec quel sentiment de respect et d'admiration j'ai serré la main de cet homme simple, qui souriait pendant qu'on me faisait ce récit! Quel avantage me paraissait avoir alors sur mes deux amis qui l'emploient, sur moi, rêveur, qui passe ma vie à chercher quelque chose d'utile à dire, cet homme héroïque, cet homme qui agit pendant que nous spéculons, cet homme qui rend la vie à ses semblables au péril de la sienne! Quelle supériorité de l'action sur la pensée pure, du dévouement sur la spéculation!

IV

INTÉRIEUR DE LA HOUILLÈRE — LES PETITS CHEVAUX.

C'est avec cet homme si intéressant, pourquoi ne le dirais-je pas? si rassurant, que nous entrâmes

dans les galeries de la houillère, long cloaque où il faut marcher courbé, les pieds dans la boue, où nulle vengeance humaine n'oserait précipiter ses victimes et où des hommes libres sont obligés de gagner leur vie. Des piliers en bois, placés de chaque côté, soutiennent la voûte, le plus souvent de roc vif, de temps en temps de lave, d'où dégoutte une pluie tiède qui entretient une boue éternelle. Deux ornières reçoivent tout ce qui a assez de pente pour couler. Sur les rebords, à droite et à gauche, sont des rails en fer pour les chariots qui reviennent pleins de houille, du fond des galeries, ou qui y retournent à vide. Ces chariots sont traînés par de petits chevaux que conduit un enfant, pauvres êtres qui ne voient le jour que cinq ou six fois par an. Nous entendons derrière nous comme un bruit de tonnerre sous ces voûtes sonores : c'est un chariot qui vient. On se range contre les parois de la galerie; alors passent le petit cheval et son guide, dans le crépuscule des chandelles; l'enfant dit à la bête des mots d'encouragement, sourit aux étrangers en laissant voir ses dents blanches, ou siffle, car cette nuit épouvantable ne va pas jusqu'au cœur de l'enfant. Elle n'y met pas de tristesse précoce, mais elle marque son jeune front d'une pâleur de sépulcre. Le chariot s'éloigne et le bruit cesse.

Je portais de temps en temps ma chandelle à la voûte, pour découvrir quelque curiosité antédiluvienne. Mais les trouvailles de ce genre sont rares.

On voit quelquefois, m'a-t-on dit, des empreintes de feuilles d'arbre ou de coquillage sur la face lisse du rocher. Je n'ai rien trouvé en ce genre. Ce qui est fort commun, c'est une neige blanche et brillante qui revêt certaines parties de la voûte, et dont l'extrême délicatesse charme la vue, au milieu de cette boue et de ce noir sans nuances dont on est enveloppé. Qui donc a dit que la couleur n'existe pas par elle-même, qu'elle est tout entière dans la lumière qui frappe l'objet coloré? Était-ce donc la petite chandelle fumeuse et livide, dont le suif dégouttait sur ma main, qui donnait à ces mystérieux produits de l'humidité leur blancheur si éclatante et si pure? Ailleurs, on trouve de petites araignées qui rampent à la voûte, sur la pierre moite, et qui se nourrissent apparemment de cette moiteur. L'homme ne peut descendre si bas qu'il n'y trouve des êtres vivants, soit qu'il les ait apportés des régions supérieures, soit qu'ils naissent de lui.

L'air intérieur, qui entre ici par le puits principal, en sort par un autre puits creusé à quelque distance, après avoir été respiré par tous les êtres plongés dans cet abîme, bêtes et gens. Cet air arrive sans lumière, sans soleil et sans parfum, et sort empesté, azote impur, mortel pour l'oiseau qui viendrait se poser sur le bord de la cheminée d'où il s'échappe en fumée invisible. On le mesure ici, et on le distribue comme le pain à l'équipage d'un vaisseau perdu sur des mers inconnues. L'ap-

pareil est très simple : ce sont de doubles portes, lourdes et bien fermantes, qui barrent les galeries latérales, embranchements de la principale galerie, où descend, par le puits, toute la masse d'air qui sert à alimenter les travaux. Quand ces portes s'ouvrent, soit pour l'aller, soit pour le retour des chariots, une certaine portion d'air entre à la suite et va ranimer l'ouvrier qui travaille au fond des galeries sans issue. Quelques minutes seulement suffisent pour absorber cet air. L'ouvrier étoufferait, si la porte ne s'ouvrait régulièrement pour remplacer l'air corrompu par de l'air respirable. J'a bien senti cela en entrant dans les galeries : mon pouls battait plus vite; ma tête s'échauffait; nous étions six, en ce moment, pour consommer la part de deux ou trois. On me fit voir comment un homme qui se serait égaré dans ce labyrinthe de galeries retrouverait son chemin : il n'aurait qu'à s'arrêter et à porter sa chandelle en avant; du côté où la flamme s'inclinerait serait le fond sans issue du labyrinthe; du côté opposé serait la sortie.

Arrivés au milieu de la galerie principale, nous fûmes enveloppés tout à coup d'une chaude et forte vapeur d'écurie. Nous approchions, en effet, de l'écurie des chevaux employés à l'exploitation. Ils sont au nombre de six, travaillant le même nombre d'heures que les hommes, six heures, et se reposant six heures. Pendant que trois d'entre eux traînent les chariots, les trois autres viennent se coucher

jusqu'à ce que l'heure arrive où ils doivent rendre leur litière chaude à leurs compagnons de travail. L'écurie est propre et bien tenue; les murs sont en planches, le plafond est soutenu par des poutres. Ces petits chevaux sont gras, luisants, bien nourris, comme des gens dont la condition est parfaite, et qui ne se souviennent ni de mieux ni d'autre chose;

> ....Quorum fortuna peracta est
> Jam sua.....

On en a grand soin. Les ouvriers les aiment; ils leur parlent avec une singulière douceur; ils les caressent, ils les flattent; ils renouvellent soigneusement leur litière. Il semble qu'ils les croient plus privés qu'eux-mêmes de ne pas voir le jour.

J'ai dit qu'on les montait quelquefois hors du puits. Quand ils sont dans le pré, c'est un plaisir de les voir s'agiter de tous leurs membres, hennir, humer l'air et manger l'herbe qui a reçu la rosée de la nuit. On les fête, on les embrasse; on leur parle; on croit qu'ils répondent. La fête dure un jour. Après qu'ils se sont *rués*, comme dit la Fontaine de son âne, dans l'*herbe menue* du verger voisin, on les ramène au trou, et ils se laissent descendre dans le panier, perdant la mémoire du jour en même temps qu'ils retrouvent celle de la nuit. L'homme seul a les deux mémoires à la fois, toujours ensemble, et toutes deux s'acharnant à sa pensée

comme à une proie. Le passé et l'avenir de l'animal ne sont pas plus longs que son ombre.

J'aimais beaucoup ces petits chevaux, et je les caressais moi-même, mais avec une voix moins douce et moins cordiale que celle de ces hommes rudes dont ils partagent les travaux et les ténèbres. Toutefois, les voyant si bien logés, si bien soignés, si bien pansés, je regrettais qu'il n'y eût pas auprès de l'écurie, et sous la douce chaleur de la crèche, quelque cabane en manière d'infirmerie pour l'ouvrier auquel le cœur manquerait, au milieu de son travail, ou qui aurait été blessé par la chute d'une pierre, ou arrêté par un autre accident. Si l'industrie doit devenir la reine du monde moderne, il faut qu'elle songe à pourvoir au bien-être de ses plus humbles agents.

V

LE TRAVAIL D'EXTRACTION.

Il me restait à voir les ouvriers occupés au travail de l'extraction. C'est là la fin d'une excursion de ce genre, et c'en est le moment le plus triste. Nous nous dirigeâmes vers une de ces galeries d'embranchement, où s'introduit, par des portes avares, un peu de cet air que nous avions eu là-haut en si grande abondance. Jusque-là, nous n'avions été éclairés que par nos petites chandelles aux chande-

liers de terre glaise; mais, avant d'entrer dans la galerie des travailleurs, notre maître-ouvrier nous les fit quitter pour des lampes Davy.

— Ce n'est pas qu'il y ait danger, nous dit-il; la houillère n'est pas grasse et renferme peu de gaz; mais trop de précaution ne nuit jamais.

Un ouvrier qui nous suivait, et que je n'avais pas vu, espèce de fantôme qui venait derrière notre ombre, nous prit silencieusement nos chandelles des mains, et nous donna des lampes Davy. On ouvrit la porte, qui se referma lourdement, après avoir laissé entrer ce qu'il nous fallait d'air pour respirer cinq minutes.

Nous nous enfonçâmes dans la nouvelle galerie. Une forte odeur de gaz et une grande chaleur nous prirent à la gorge. Quoique plein de foi dans la lampe Davy, je n'étais pas sans un certain trouble en pensant que ce que nous sentions est ce qui donne la mort, et fait éclater la terre à ces profondeurs immenses sans que sa surface en soit avertie. Là où le gaz abonde, il vient pétiller contre le réseau bleu de la petite lampe, et fait entendre comme un claquement d'étincelles électriques; c'est là tout. Cette force destructive expire contre ce petit treillage; la flamme s'agite dans sa prison, ou, si la masse de gaz est trop forte, elle s'éteint. Si, par quelque accident, la lumière venait à sortir du treillis, tout cet air méphitique s'enflammerait et bouleverserait tout, hommes et travaux.

On a pourtant entendu parler d'explosions dans des houillères où l'on ne travaillait qu'avec des lampes Davy. C'est que l'illustre savant n'a pas pourvu à l'imprudence des hommes, le premier des dangers et le plus difficile à prévenir. Les malheureux avaient soulevé le petit grillage pour allumer leur pipe à la lampe; de là d'épouvantables malheurs. Ils le savent, ils ont vu mourir leurs frères et leurs amis par imprudence; il n'importe, l'ouvrier s'y risque pour le misérable plaisir d'un moment. Dans certaines exploitations, il a fallu cadenasser les lampes. Ils en murmurent comme d'une tyrannie, parce qu'ils sont fatalistes la plupart, et pensent, ceux-ci que le hasard, ceux-là que saint Léonard disposent de leur vie, et ils ont plus de foi à leur étoile ou à leur saint qu'à la lampe de Davy.

Leur travail a l'air d'un supplice. C'est un tourment que Dante a oublié dans son *Enfer*. Ils sont couchés sur le côté, tout de leur long; d'une main ils tiennent la lampe, dont la faible lueur n'éclaire pas à un pied autour d'elle; — on ne voit qu'une tête et un bras, remuant et s'agitant dans l'ombre, comme ferait un être enterré tout vif et sortant de son sépulcre; — de l'autre, ils enfoncent sous la houille, entre les blocs et le lit du rocher, une espèce de lame de fer de quelques lignes d'épaisseur, avec laquelle ils enlèvent une couche de poussière noire, espèce de ciment friable, qui lie la pierre au charbon. Quand, après de longs efforts, ils ont

séparé le bloc de houille de sa base, ils le dégagent par le haut, et, au moyen de coins, ils l'isolent de son appui supérieur, l'ébranlent, et le font tomber; puis ils le tirent à eux, le poussent à quelques pas pour déblayer la place et recommencent l'extraction.

Ainsi pendant six heures. Nul moyen de frauder le maître; ils sont payés, comme on dit, au mètre. On marque l'endroit où ils ont commencé, et on mesure, à la fin des six heures, le trou qu'ils ont fait; le prix est fixé là-dessus; tant de mètres, tant d'argent. Celui qui se serait endormi de fatigue, celui-là aurait mangé; qui dort dîne, mais les enfants qui sont au dehors! mais la femme! Ah! qui peut regarder dans les misères de l'ouvrier sans craindre de blasphémer contre l'inévitable loi qui veut qu'il y ait des ouvriers et des maîtres?

Nous étions arrivés au bout des travaux. Depuis quelques jours, on avait entamé une veine nouvelle et des ouvriers exploitaient les deux veines. Quatre ou cinq hommes rampaient dans les deux crevasses, les uns dégageant les blocs, les autres les roulant, tous ruisselants d'une sueur noire. Où donc est la vérité des paroles du poète : « Il a donné à l'homme un visage levé en haut pour regarder le ciel »?

Les couches de houille ont généralement trois pieds de hauteur. C'est dans cet espace que ces malheureux font leur tâche; tout ce qu'ils peuvent, c'est de se lever sur leur séant, après chaque bloc arraché du sol. Quand cette informe ébauche d'une

galerie a atteint une certaine longueur, à l'aide de hoyaux, de pioches, et souvent de poudre à canon, on arrache le rocher sur lequel posaient les blocs, et on creuse le sol à une profondeur de deux pieds, pour que la galerie ait au moins cinq pieds de haut; c'est la grandeur des chevaux qui servent à voiturer la houille. Tout homme qui a plus de cinq pieds ne peut marcher que courbé. Ce travail de déblayement fait, on étaye la voûte, et on applique les rails pour les chariots.

Je suffoquais, moitié d'émotion, moitié de chaleur. Nous sortîmes de la galerie, et je me mis à plaindre ces pauvres gens, et, comme il arrive, à les trouver plus malheureux qu'ils ne sont. Le maître ouvrier me calma.

— Ils aiment mieux ce travail, me dit-il, que les douze heures de travail du paysan dans son champ. Sitôt leur tâche terminée, leurs six heures remplies, ils en vont boire le prix au cabaret. Beaucoup travaillent trois jours de suite comme des forçats à la chaîne; puis, leur paye reçue, ils ne reparaissent pas le reste de la semaine. S'ils savaient que vous les plaignez, ils riraient de vous. Un de nos ouvriers avait perdu successivement, de mort violente, son grand-père et son père, par des accidents survenus dans la houillère où il travaillait :

— Comment, lui demanda un Anglais, pouvez-vous continuer une profession si meurtrière, là où votre aïeul et votre père ont été tués?

— Où donc est mort monsieur votre grand-père? demanda froidement l'ouvrier.

— Dans son lit.

— Et monsieur votre père?

— Dans son lit.

— Eh! comment osez-vous tous les jours vous mettre au lit?

— Voilà nos ouvriers. Indifférents, insouciants, risquant leur vie pour allumer leur pipe, vivant dans le danger, entre l'inondation et les coups de feu, avec moins de souci de leur vie que vous au milieu de toutes les sécurités humaines, entre un rhume de cerveau et une entorse.

Voir l'ouvrier de trop loin donne des illusions, le voir de trop près donne des désenchantements, deux choses peu propres à inspirer les bons jugements. La vraie philosophie est au milieu; c'est celle qui ne s'exagère ni le bien ni le mal, et qui songe à pourvoir au sort de l'ouvrier bien plus pour ce qu'on lui doit que pour ce qu'il mérite.

VI

LE RETOUR. — LE DIRECTEUR DE LA HOUILL RE. LE TOAST A LA HOUILLE.

Après deux heures passées dans la houillère, rassasié, fatigué, la tête pleine, le cœur ému, je parlai

de remonter. On me proposa les échelles. Des échelles pendant quatorze cents pieds! C'est à savoir, en tenant compte de l'inclinaison, environ deux mille cinq cents pieds à monter. Il y avait de quoi hésiter. « Vous en essayerez, me dit-on; si les jambes vous manquent, nous regagnerons le panier, qui nous prendra en montant. » Nous nous mîmes donc à grimper. Les échelles sont disposées sur un plan doux, dans le trou de la pompe à épuisement, dont nous touchions en montant les larges tuyaux tout ruisselants d'eau. Les ouvriers préfèrent le panier aux échelles; c'est une voie moins sûre, mais plus courte et sans fatigue. Et, d'ailleurs, le temps qu'ils mettraient à se transporter par les échelles ne leur étant pas compté, ils ne veulent passer dans les houillères que des moments qui rapportent.

Ces échelles tout en fer sont solidement fixées sur des poutres ou des saillies de roc. Nous commençâmes l'ascension avec beaucoup de cœur. C'était une curiosité nouvelle qui me donnait de nouvelles forces. Toutefois l'expédition n'avait rien de bien attrayant. Dans le panier, nous étions abrités sous une sorte de parapluie en tôle fixé à la chaîne au-dessus de nos têtes. Aux échelles, nous recevions sur nous de grosses gouttes d'eau, lourdes et froides, dont quelques-unes éteignaient nos chandelles. Le contre-maître sentit qu'il ne fallait pas tant exiger de moi. Il m'épargna environ deux mille pieds d'é-

chelle, et, par une galerie de communication, il nous mena sur le bord du trou au panier, à l'entrée d'une galerie réservée pour une exploitation future. Nous nous y assîmes, attendant que notre véhicule fût monté jusqu'à nous.

Il faudrait le pinceau de Granet pour peindre ce *tableau d'intérieur :* — quatre hommes, assis sur des quartiers de roc, à l'entrée d'une caverne, les mains noires et ensuifées, la tête cachée jusqu'aux yeux sous de lourds chapeaux à fond rond et à larges bords, avec une chandelle plantée dans une masse de terre glaise pour plumet, et, à quelques pas d'eux, une espèce de muet, penché sur le trou immense, épiant l'arrivée du panier, et regardant dans la nuit, ou poussant quelques cris inarticulés à des gens qui lui répondaient d'en bas; devant nous, au milieu de ce vaste puits carré, humide, noir, la chaîne qui monte en silence, réfléchissant sur ses larges anneaux les pâles lueurs de nos chandelles, comme un grand serpent antédiluvien sortant de son ancien monde pour aller épouvanter le nouveau, et déroulant ses écailles luisantes aux lointains reflets d'un feu souterrain; — c'était là le côté de poésie, de poésie dantesque, comme on dit aujourd'hui, mais quelle admirable chose que la réalité! Cette chaîne montée par une immense main de fer, à douze cents pieds au-dessus de nos têtes, aussi douce, aussi molle que la main d'une mère soulevant son enfant, venant à un coup de

sonnette mettre à nos pieds le panier qui devait nous rendre à la lumière, s'arrêtant pour nous donner le temps d'y monter et de nous y mettre à l'aise, comme ferait une barque conduite par le marinier le plus habile; puis, à un second coup de sonnette, nous enlevant de nouveau et nous portant au-dessus de l'abîme, cinq hommes, cinq âmes, sans plus ralentir sa course que si elle eût tiré le panier vide; tout cela n'est que de la prose, mais n'est-ce pas de la prose plus poétique que bien des poésies?

Nous remontions aussi vite que nous étions descendus. J'avais la tête levée en l'air, épiant le moment où je verrais poindre la lumière. Pendant quelques minutes, je ne vis rien que la nuit qu'on ne voit pas. Nous étions également éloignés des hommes d'en bas et des hommes d'en haut, à une distance où nulle voix n'eût été entendue, entre deux abîmes, avec cette pensée étrange que, si la chaîne venait à se casser, nos corps arriveraient en bas longtemps après que nos âmes en seraient sorties, et que nous n'aurions pas du moins à souffrir l'épouvantable crainte de nous sentir écrasés contre la pierre.

Enfin, à force de regarder, je vis, je crus voir percer un point lumineux, et, de ce point, descendre aussi vite que la pensée un doux rayon d'azur, gracieuse image de l'espérance quand elle rentre dans un cœur encore plongé dans la nuit d'un pre-

mier chagrin. Peu à peu ce point s'agrandit et ce rayon devint une petite colonne de brume bleuâtre; nous n'avions plus que quatre cents pieds à parcourir. Il me semblait sentir cette brume caresser mon visage; je montais, je croyais soulever mon corps avec ma pensée; je me perdais dans des rêveries infinies; je me figurais être, dans l'idée chrétienne, une des âmes réservées du purgatoire, voyant poindre du fond de ses ténèbres expiatoires la douce lumière du ciel, où son repentir et les prières des siens vont bientôt l'élever. Si, à ce moment, la chaîne se fût rompue, je serais passé dans la mort sans avoir eu le temps de me souvenir de la terre, sans avoir senti le froid du coup de poignard; l'imagination, cette douce ivresse de la pensée, m'aurait dérobé à moi-même; j'aurais cessé d'être avant d'avoir eu l'idée de ma fin.

Ce fut à quelque cent pieds du bord, quand déjà nous apercevions au-dessus du puits la poulie à laquelle nous étions suspendus, et quand on eut répondu par des cris de bonne amitié à ceux que nous poussions du fond de notre panier, ce fut alors seulement que l'idée du danger me vint. Elle dura peu, mais elle fut poignante. Je sentis dans tout mon corps, épuisé et appauvri par la fatigue, comme une bouffée de chaleur vive, qui me monta au cerveau et me ferma les yeux. Aurais-je souffert plus, aurais-je souffert autre chose entre le craquement de la chute et le moment de l'asphyxie?

Entre le moment où mes yeux se fermèrent et celui où je les rouvris, moment inappréciable par les mesures du temps, je vis au fond de ma pensée ce même bord et cette même brume que je ne voyais plus avec mes yeux; et, sur ce bord, dans cette brume, deux figures aimées et en pleurs, une jeune mère et son enfant dans ses bras, qui m'attendaient et qui me pleuraient... Ce fut là tout. En rouvrant les yeux, je vis, penchés sur le trou, les bons visages noirs des ouvriers que nous avions hélés, et qui nous souriaient comme à des gens auxquels il fallait bien pardonner d'avoir eu un peu peur. En un instant le panier fut au-dessus du trou; alors on poussa le pont mobile qui ferme l'abîme, et nous mîmes pied à terre, ainsi que des passagers, avec un mélange de joie douce et de trouble vague, comme après un danger qu'on est heureux d'avoir impunément couru.

Le directeur de l'établissement est un vieillard d'environ soixante et dix ans. Il en a passé soixante dans les exploitations de houille. Il a vu se développer cette industrie meurtrière, et la vapeur y remplacer le travail des chevaux et des hommes; tout ce qu'il a d'intelligence et d'expérience, tout ce qu'il a eu d'activité et tout ce qui lui en reste, toutes ses pensées, toute sa vie, ont été là. Aussi c'est un de ces hommes types, comme tous ceux qui font toute leur vie la même chose, mais une chose où ce n'est pas trop de toute la vie pour prévoir toutes les dif-

ficultés, pourvoir à tous les dangers, suffire à tout l'imprévu. Il est attaché à sa houillère comme un vieux capitaine de navire à sa frégate; il l'aime, il en parle comme de son enfant; c'est, en effet, l'enfant de son intelligence. Il y a de sa vie, dans ce vaste établissement qui ne dort ni jour ni nuit; il y a de son âme dans ces puissantes machines qui ne s'arrêtent jamais.

Il m'avait vu venir à sa chère *Nouvelle-Espérance* avec un commencement de bonne opinion, et peut-être la profession d'homme de lettres m'est-elle redevable d'avoir inspiré quelque estime à un homme dont l'estime est d'or. Sitôt que je fus sous les hangars de la houillère, il s'empara de moi, il me prit par la main, il me mena devant ses machines, il me donna le spectacle d'une petite détonation de vapeur; il ne voulait pas que d'autres m'expliquassent l'organisation de sa houillère, ni que je visse par d'autres yeux que les siens. C'est lui qui voulut bien présider à ma toilette de houilleur, comme un vieux prêtre initiateur qui va recevoir un novice; il m'accablait de recommandations, m'indiquait tout ce que j'allais voir, comment et dans quel ordre je devais voir chaque chose. Enfin il me mena sur le bord du trou et surveilla notre embarquement. — « Si j'étais plus jeune, me dit-il, je vous accompagnerais, mais c'est trop loin pour moi. » — Comme on dirait d'un voyage aux antipodes.

Quand nous sortîmes du trou, je le vis venir au-devant de nous, le visage heureux et triomphant; il avait donc fait voir sa houillère à un Parisien, à un *auteur!* Il me prit la main avec affection, « Allons, me dit-il, vous voilà un vrai houilleur ! » Et il me félicitait comme si j'eusse gagné un grade. Il avait raison; un voyage sous terre est un chevron pour la pensée.

Nous nous débarbouillâmes et nous reprîmes nos habits de ville. Un petit dîner modeste et servi avec amitié nous attendait dans la maison du vieux houilleur, jolie habitation qui reluit derrière des arbres, à un quart de mille de l'établissement. C'est de là que l'excellent vieillard part chaque matin pour la Nouvelle-Espérance, en été à pied, en hiver sur un cheval que nous vîmes délasser ses vieilles jambes dans le verger attenant à la petite maison. C'est de là qu'il couve sa chère houillère de ses paternels regards, aussi heureux de voir monter vers le ciel la noire fumée de ses fourneaux qu'Ulysse le fut en voyant les légères fumées des maisons d'Ithaque. Homme admirable dans sa longue vie, qui a payé sa dette à sa patrie, à l'humanité, à Dieu, en donnant à une immense famille le pain et le vêtement, en se montrant l'ami de l'ouvrier, en épargnant aux fils quelques-uns des dangers des pères; homme unique qui, dans le prosaïsme d'une vie chargée d'enfants et d'affaires, a gardé ce charme de poésie que Walter Scott a répandu sur quelques-uns de

ses personnages, copies naïves d'hommes qu'il avait pu rencontrer dans ses longues promenades à travers nos caractères, nos passions et nos folies.

Le dîner fut charmant. Le maître ouvrier *Bonaparte* était des nôtres; il est le convive quotidien du vieux directeur. C'est à table qu'ils s'entretiennent à loisir de la petite république dont ils sont les chefs. On boit la bière dans de grands verres les jours de la semaine, et le vin dans de petits; les jours de fête, la bière dans les petits et le vin dans les grands. Nous parlâmes des conditions. Je sentais toujours le besoin de plaindre les pauvres houilleurs, non point, à Dieu ne plaise, par un misérable retour d'égoïsme sur moi-même, ni pour m'attirer de l'envie en échange d'un peu de sympathie facile. — « Pour moi, disait Bonaparte, je ne changerais pas mon sort contre celui de l'homme auquel on trouve que je ressemble. » — Et il dit cela entre deux petits verres d'excellent vin du Rhin, avec l'arrière-goût du premier et l'avant-goût du second. — « Et pour mes hommes, ajouta-t-il, ce sont des rois au cabaret, plus heureux que vous qui ne buvez pas. »

Et il n'est que trop vrai que je ne buvais pas. Je suis de cette génération maladive, fébrile, qui a perdu le goût et la faculté de quelques jouissances solides pour gagner en retour quelques fumées de cerveau, que je n'ai pas du moins la sottise de

prendre pour du génie. En Belgique, auprès de bon nombre de gens, ne pas boire, c'est déchoir. N'ai-je pas un peu déchu dans l'esprit de mon vieux houilleur et de son contre-maître? — « Allons, allons, me disait le premier, je vous ai trop flatté tout à l'heure; vous n'êtes qu'à moitié houilleur. » — Dieu m'est témoin que j'eusse bien voulu l'être tout à fait, du moins à table! Car quoi de plus réjouissant qu'un verre de vin du Rhin, bu dans un de ces jolis cristaux jaunes de Bohême où la divine queur cache sa force réchauffante sous la couleur dorée d'une grappe qui pend à la treille? Je voulus me relever dans l'opinion de mes convives; laissant donc remplir mon verre, je le levai avec enthousiasme, et m'écriai : « A la propagation de la houille! » Ils prirent mon toast pour une plaisanterie; je disais pourtant une chose plus sérieuse que bien des dîneurs politiques qui, après un gros repas de province, boivent à des chimères; je buvais au principe de la civilisation des temps modernes.

Car la houille, c'est le feu; le feu, c'est l'âme de l'industrie; l'industrie, c'est l'âme des temps modernes.

La houille appliquée à l'industrie, c'est un des fruits de cet arbre de la science d'où sont déjà tombés, à leur jour de maturité, d'autres fruits dont l'homme ne peut pas plus se passer que de pain : l'imprimerie, la boussole, la presse; fruits

doux-amers d'où sont sortis beaucoup de biens, beaucoup de maux, mais peut-être plus des premiers que des seconds.

1835.

IV

LIÈGE

I La cathédrale de Liège. — II. L'église Saint-Jacques. — La religion à Liège. Les fêtes de la Vierge. — III. La condition des femmes. — Aspect de la ville. — Vœu pour l'abaissement des tarifs de douane. — Un village belge et un village français à la frontière. — IV. Verviers. — La pluie. — *Othello*. — V. Le mariage dans les romans de George Sand. — Départ pour Aix-la-Chapelle.

I

LA CATHÉDRALE DE LIÈGE.

La cathédrale de Liège n'était, avant 93, qu'une église particulière. Sur la belle place Saint-Lambert, s'élevait, il y a un peu plus de quarante ans, la vraie cathédrale consacrée à ce saint. L'extrémité de sa flèche formait, avec le sommet des tours du château fort, une ligne horizontale. Des statues d'or et d'argent décoraient ses nombreuses chapelles; tout autour du chœur, formé d'une magnifique balustrade dorée, étaient les tombeaux des princes

ecclésiastiques de Liège, histoire sculptée de cette grande ville. Tout cela fut détruit par nos soldats, aidés de ce peuple qui aujourd'hui baise les dalles de ses églises relevées, et qui démolissait alors l'œuvre de ses sueurs et de ses croyances. Nos généraux républicains abattaient des cathédrales comme ils auraient abattu des forts; ils ne comprenaient rien à cet art. La passion pour l'architecture gothique, qui est un goût d'hier, derrière lequel se cache l'indifférence religieuse, ne protégeait pas alors les grands monuments ; et les pierres de l'église, au lieu d'être, comme aujourd'hui, des joyaux de sculpture et des pensées d'art inoffensives, paraissaient alors, comme les pierres des bastilles, coupables de la tyrannie des princes ecclésiastiques et cimentées avec le sang des peuples. L'homme quelquefois perd le sens de ses propres œuvres, méconnaît son génie et détruit les monuments de sa grandeur. Est-ce donc pour échapper à la science qu'il en fait disparaître les témoignages visibles? Serait-ce trop pour sa frêle sagesse d'un monde où le génie de toutes les générations humaines serait représenté par des monuments encore debout?

La cathédrale actuelle est une belle église, sans entrée principale, avec des voûtes peintes et des oiseaux dorés, posés sur un feuillage vert qui court en treillis, dans toute l'étendue des voûtes. La date de l'achèvement de cette église se lit sur un médaillon, au milieu de la voûte; on y travaillait encore vers le

milieu du XVI[e] siècle. Il y a quelques bons tableaux de peintres liégeois; un entre autres, justement remarqué, qui représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. La disposition en est d'une belle simplicité. Jésus-Christ est debout, les mains croisées sur la poitrine, au bord du Jourdain, dont l'eau vient mourir à ses pieds. Saint Jean, vêtu d'une peau de bête, un genou sur le rocher, verse l'eau sur la tête du Christ. A droite, quatre personnages, assis ou debout, dans des attitudes naturelles, admirablement ajustés, regardent le Christ et saint Jean. L'exécution est large et la couleur harmonieuse.

On admire encore, dans une chapelle particulière, un marbre représentant le Christ au tombeau, gardé par deux anges en bois peint. Le corps est d'un beau modelé et d'une exécution très fine. Une balustrade en bois ferme la chapelle. Pendant que je regardais ce bel ouvrage de la sculpture liégeoise, une pauvre femme de houilleur, tenant par la main un petit enfant, s'arrêta devant la balustrade, s'agenouilla, et fit une courte prière; puis elle regarda dans l'église, pour s'assurer si le gardien n'y était pas, et, faisant passer son enfant par-dessus la balustrade, elle le poussa vers le tombeau, lui disant du geste et de la voix d'aller toucher le corps. L'enfant s'approcha en tremblant du tombeau, étendit sa petite main sur le marbre sacré, et revint en courant à sa mère, qui, touchant elle-

même la main de son fils, comme ferait une personne prenant l'eau bénite aux doigts mouillés de son voisin, fit un signe de croix, en fit faire un à l'enfant, et s'éloigna.

La cathédrale de Liège est très ornée. La porte du chœur, en cuivre poli, est un magnifique travail de serrurerie. Il n'y a plus de vitraux peints. Le plomb qui en liait les délicats compartiments servit à faire des balles. L'église elle-même fut pendant quelque temps une boucherie publique.

II

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES. — LA RELIGION A LIÈGE. LES FÊTES DE LA VIERGE.

La merveille de Liège, c'est l'église Saint-Jacques. Les voyageurs en citent de plus belles ; je doute qu'il y en ait de plus gracieuses. C'est l'architecture gothique, avec toute la richesse de l'art arabe, dont elle est née. Les âmes religieuses préféreraient même une nef plus grave, plus sombre, moins ornée ; mais, pour l'étranger qui visite l'église en curieux, nul édifice ne peut donner mieux l'idée de la délicatesse dans la grandeur. La fondation de l'église Saint-Jacques remonte à l'an 1014, sous l'empereur d'Allemagne Henri II. Ce fut d'abord un couvent de cénobites, au milieu des vastes forêts de Liège. Au

couvent succéda une abbaye, dont l'église abbatiale est Saint-Jacques. Le portrait du fondateur, sculpté en bas-relief sur une feuille de marbre noir, est adossé à la paroi d'une des chapelles, dans la galerie à droite. C'est une belle tête d'abbé, avec le rochet et le grand costume.

Je suis puni d'avoir vanté ailleurs le bonheur d'ignorer la langue technique, en présence des grands monuments de l'art, par l'impossibilité où je me vois de communiquer mes impressions, soit aux ignorants, soit aux artistes. Les mots vagues, comme les mots techniques, me manquent pour peindre cette nef si vaste, si majestueuse, si légère, qui élève l'âme sans peser sur elle, et où les chants de la prière ont quelque chose de perçant et de joyeux. La voûte, terminée à peu près vers le même temps que celle de la cathédrale, semble comme dérobée sous un réseau de fines arêtes qui s'entre-croisent avec symétrie, et courent autour de médaillons où sont peintes des têtes, les unes nues, les autres portant le casque du XVI[e] siècle, mystérieux assistants placés entre le ciel et la terre. On dirait un immense berceau dont le treillis de pierre offre à chacun de ses points d'intersection un camée antique, et dont les ouvertures laissent voir l'azur du ciel figuré par les fresques bleues qui remplissent les parties vides de la voûte.

Ce berceau pose, en s'arrondissant, sur de légères murailles coupées d'immenses fenêtres et

portées par deux galeries en arcades ogivales, que surmonte un balcon à jour, dont la pierre semble avoir été tressée comme du jonc. Les profils des ogives sont des broderies. Un élégant feston monte du bas des deux arcs jusqu'à leur sommet, et de là encore s'élance et grimpe le long du mur, en manière de bas-relief. Dans l'espace plein qui s'étend entre les sommets des arcades sont représentés en médaillons les portraits des rois, princesses, prophètes et prophétesses de l'Écriture; leurs noms et les versets du livre sacré où il est parlé d'eux forment, de chaque côté de la nef, comme une inscription continue écrite en caractères gothiques. La même disposition d'arcades et d'ogives brodées est répétée sur les parois extérieures, et semble figurer un nouveau rang de galeries, comme des grisailles en forme de fenêtres, sur un mur, figurent les fenêtres qui y manquent.

L'orgue, d'une richesse extraordinaire, déploie, à ses deux côtés, d'immenses panneaux dorés, dont l'intérieur est couvert de peintures. Ces panneaux se fermaient dans les jours ordinaires et servaient à protéger l'orgue contre la poussière; on ne les ouvrait qu'aux jours de fête, pour laisser passer les saintes harmonies et donner au peuple, avec le plaisir d'entendre la musique céleste, celui de voir le magnifique instrument d'où elle sortait. Depuis que la destruction des abbayes a fait de cette église la propriété longtemps abandonnée de la ville, les

panneaux sont demeurés ouverts; on craindrait de les ébranler sur leurs gonds rouillés; et l'orgue reste muet, ouvrant inutilement ses deux grandes ailes chargées de saints et d'anges, que les vibrations de l'instrument feraient peut-être tomber en poussière.

Le buffet, dont le sommet se détache sur un fond de lumière et de peintures, formé par les vitraux de la rosace et par les fresques de la muraille, descend en pointe, presque à portée de la main, et se termine en forme de cul-de-lampe, par un faisceau de cinq niches où sont cinq statues. Au milieu est celle de la Vierge; à ses côtés, deux saints portant l'encensoir; aux deux coins, deux prophètes. Cette pointe coupe en deux parties égales un balcon en bois doré, où s'appuyaient les chanteurs qui accompagnaient l'orgue. Au-dessous sont, de chaque côtés, six niches avec leurs saints, rois ou prophètes, vêtus d'habits dorés et assis sur des trônes peints en rouge, que couvre un petit dais sculpté à jour. Les inscriptions placées au bas du cul-de-lampe donnent la date de l'achèvement de l'église, 1538. L'abbé régnant s'y félicite d'avoir mis la dernière main à ce bel ouvrage et en rend gloire à Dieu. On lui eût permis même un peu de vanité mondaine.

Les stalles du chœur offrent encore, à leurs dossiers et à leurs accoudoirs, des figures d'animaux sculptés, des lions, des singes, des oiseaux, des chats surtout, en toute sorte d'attitudes. Les chats

sont les plus nombreux et les mieux exécutés, soit que ce fût l'animal favori des moines sécularisés, soit que ce fût leur ironique emblème. Dans ce cas, il fallait que ces saints personnages fussent bien absorbés par la contemplation pour ne pas voir et sentir sous leurs mains leurs propres caricatures. Un escalier double, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, conduit à une petite tribune, d'où l'on a vue sur tout le chœur. Le bedeau vante cet escalier comme déconcertant les plus habiles maçons. C'est un escalier qui vous suit comme on le monte ; ce sont deux vis en sens opposés, mais par quel moyen sont-elles jointes ? Le moyen-âge faisait des énigmes en pierre, comme les Chinois en font en ivoire. J'imagine pourtant que les maçons dont parle le bedeau de Saint-Jacques ne sont pas les maîtres de la confrérie.

Une inscription en vers, placée au bas d'un tableau médiocre qui représente la vie de saint Benoît, peut donner une idée du talent poétique des Liégeois au commencement du XVIIe siècle, date présumée de ce tableau. Voici ces vers :

> Benoist vient d'expirer; son âme vole aux cieux,
> Ornée des rayons ardents et glorieux.
> A deux religieux une voix fait s'entendre :
> C'est ici le chemin que Benoist a su prendre.

Quelques-unes des hardiesses de césure ou d'ellipse de ce quatrain ne seraient-elles pas encore de mise aujourd'hui?

Le bedeau de Saint-Jacques, qui a vu l'église dans tout son éclat, parlait de son délabrement actuel avec un dépit visible, quoique discret, à la manière des bedeaux que les révolutions ont laissés en place. Les bedeaux boudent les révolutions, parce qu'elles diminuent le casuel et qu'elles augmentent les droits sur le vin.

Liège a d'autres églises encore, les unes très anciennes, les autres bâties au XVIII[e] siècle, quelques-unes enlevées au culte et changées en magasins. Ce grand nombre d'églises convenait à un État théocratique. Le prince souverain de Liège était un évêque; et, quoique la constitution de la ville eût tout près de lui, pour l'observer et le contenir, un tribunal de vingt-deux citoyens, devant lequel son chancelier pouvait être appelé à rendre compte de ses actions, les gens d'Église gouvernaient par le fait, sans refuser l'aide de la superstition et des pratiques dévotes. De là une religion matérielle appropriée aux grossières imaginations de la foule; des crucifiés, la lance au flanc, des vierges en habit de soie brochée d'argent et d'or, chargées de cœurs d'argent offerts en *ex voto*. De là plus de vénération pour toute chose d'église que pour Dieu.

Dans le pays de Liège et dans toute la Belgique, c'est trop souvent sous la figure de la superstition que la religion se fait adorer; on cache Dieu derrière le saint de la localité, on le met dans les plis

de la robe de la Vierge ; et, loin que ce soit le fils qui illumine sa mère de sa lumière divine, c'est la mère dont la couronne jette un rayon sur la tête de son fils. Les houilleurs travailleront le dimanche, qui est le jour du Seigneur, mais jamais le jour de la Saint-Léonard, qui est leur saint.

Les fêtes de la Vierge sont les fêtes populaires dans le pays de Liège et à Liège même. De longues processions de femmes, précédées de bannières et de saints portés à bras, se promènent par toute la ville, chantant les litanies et s'agenouillant à tous les coins de rue devant les effigies de la Vierge ; cela dure neuf jours. Les gens de la campagne renchérissent sur ceux de la ville. A deux lieues de Liège, sur la route de Spa, non loin du charmant village de Chaudfontaine, est la *montagne sainte* de Chevremont, ainsi nommée des pieuses ascensions qu'y font les gens du pays, le lundi et le dimanche, pour aller adorer la Vierge, dont la chapelle est au haut du mont, cachée derrière un bouquet de grands arbres. Ils gravissent les flancs arides et rocailleux de la montagne sainte, les uns pieds nus, les autres avec des pois dans leurs souliers, quelques-uns à genoux ; ce sont les plus zélés. Cette montagne sainte me rappelle un paysan avec qui je fis la route de Liège à Verviers, un de ces hommes judicieux que le bon sens préserve de l'incrédulité comme du fétichisme. Nous parlions de la montagne sainte, et, le discours y menant, de la religion elle-même. Il me fit, dans

son français mêlé de wallon, le fameux dilemme de Pascal : « On ne compromet rien en y croyant, mais que ne compromet-on pas en n'y croyant point? » L'homme de génie n'est que celui qui exprime dans un langage durable les pensées d'un paysan.

III

CONDITION DES FEMMES A LIÈGE. — ASPECT DE LA VILLE. — VŒU POUR L'ABAISSEMENT DES TARIFS DE DOUANE.— UN VILLAGE BELGE ET UN VILLAGE FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE.

On a dit de Liége que c'était l'enfer des femmes, le purgatoire des hommes et le paradis des prêtres. Ce dernier mot doit être amendé depuis 1793; mais le reste du proverbe n'a pas cessé d'être vrai, dans le peuple du moins et dans le petit commerce, d'où sortent tous les proverbes de localité, et où se perpétuent, avec toutes les originalités, toutes les misères de chaque pays. On rencontre des femmes, sur les grandes routes et dans les rues, attelées à de lourdes brouettes chargées de houille; l'une pousse par derrière, l'autre tire. J'en ai vu le long de la Meuse, sur le chemin de halage, la courroie au cou, remontant des bateaux dans lesquels les hommes fumaient, les bras croisés et debout sur le pont. Dans le peuple, les femmes font les plus gros ouvrages de main; dans le petit commerce, elles

font les affaires ; elles négocient, elles transigent, elles discutent les intérêts. Souvent l'établissement est sous leur nom et porte leur enseigne particulière : *L'épouse* N. *marchande* ou *fabricante.* Elles exigent, en retour, la plus grande part dans le commandement ; elles ordonnent, elles se font obéir, elles tiennent les cordons de la bourse ; et c'est là, sans doute, le purgatoire des hommes, qui y sont rois, mais n'y sont pas maîtres, même de nom.

Liège a l'aspect de toutes les villes d'industrie : un air noir, qui dépose sur le visage et les vêtements, flotte sur la rive. La houille revêt de sa teinte lugubre les hommes, les animaux, les monuments. Dans la pluie, les rues ressemblent à des chemins de houillères. Des nombreuses fabriques situées à toutes les extrémités de Liège s'élèvent d'épais nuages de fumée, qui se rejoignent, se mêlent au-dessus de la ville et la couvrent comme d'une gaze grisâtre que le soleil dore, mais ne dissipe pas.

Les rues de la vieille ville sont étroites, sales et sombres. Quelques quartiers nouveaux sont plus riants ; de belles maisons bâties à la manière anglaise, des rues larges, de vastes places récemment plantées, annoncent une ville d'un ordre élevé dans la civilisation. Le travail, dans le pays de Liège, n'est jamais suspendu ; quand on dort à la surface du sol, dans les profondeurs de la terre on veille ;

toujours l'homme est debout. Sous les maisons de la ville endormie, de hardis mineurs percent le sol en tout sens de leur tarière infatigable, et posent insensiblement Liège sur des pilotis. Le matin, ceux qui ont dormi et ceux qui ont veillé, ceux qui sortent de leur lit et ceux qui sortent de leur souterrain, se répandent dans les rues, se coudoient, maîtres et ouvriers, les uns déteignant sur les autres; de là l'air uniformément blafard de cette population. Il n'y faut pas chercher des types de la beauté physique; mais le travail libre et rémunéré, un caractère d'intelligence propre au pays et à la race, l'activité, l'abondance des choses nécessaires, donnent à tous un air de contentement.

Ce n'est pas du bonheur, car où le bonheur est-il? Mais c'est la condition la plus tolérable pour l'homme; du pain abondamment pour celui qui travaille; de l'aisance, à la longue, pour celui qui est sobre; peu ou point d'exemples d'un bras robuste tendant la main faute de travail; un fond de religion pour tous les maux irréparables; Dieu et saint Léonard pour celui à qui la société fait défaut. Certes, si l'espèce humaine doit arriver, à force de sueurs et de souffrances, à réaliser la famille dans l'État, à n'être plus qu'une immense famille de frères, ayant tous part égale dans le bien commun, Liège est loin de cet âge d'or; mais si l'inégalité est la loi finale des sociétés, comme elle est la loi de la nature, et si le mieux n'est qu'un dépla-

cement du mal qui soulage les imaginations sans changer rien au fond, Liège a le droit de se glorifier. Il y a peu de villes où l'inégalité paraisse moins pesante, et où les imaginations soient plus souvent soulagées par plus d'efforts vers le mieux et par ces changements rapides qui renouvellent les espérances avant même qu'elles soient épuisées.

Toutefois, Liège n'a pas encore atteint cet équilibre auquel aspirent toutes les villes d'industrie et où tendent toutes les combinaisons des économistes de nos jours; je veux parler de l'équilibre entre la production et la consommation. Liège souffre de la maladie générale de la Belgique, qui est d'être étranglée entre les douanes de la France, de Bade, de la Prusse et de la Hollande. Il y a là un fait qui révolte tout homme qui n'est ni propriétaire de forges françaises, ni douanier, ni ministre d'une politique immobile; c'est la production forcée de se modérer et de s'arrêter, faute de débouchés; ce sont des capitaux qui alimentent, sou à sou, une industrie contenue, et qui pourraient impunément se verser par millions dans une industrie émancipée. Tel établissement houiller qui n'aurait pas assez de cinq cents bras, n'en occupe que cent. Le propriétaire n'ose pas prendre les trésors que la terre lui offre; il craint de recueillir; sa propre richesse lui fait peur.

Si l'équilibre existait, que de milliers d'hommes y trouveraient leur compte! Telle ville qui a trop

d'ouvriers en prêterait à celle qui n'en a pas assez; il se ferait, des pays où les bras surabondent dans ceux où ils ne suffisent pas au travail, des migrations favorables au bien-être des individus et à la civilisation générale; une fraternité de travail entre les classes ouvrières de tous les pays mêlerait les langues et diminuerait les chances de guerre. Et, pour quitter le ton de l'utopie, ôtez les douanes, et voilà une partie de nos ouvriers s'acheminant vers le pays de Liège et descendant dans les houillères pour en tirer le charbon dont se chaufferaient, pendant tout l'hiver, au prix que leur coûte le peu de feu auquel ils se dégourdissent les doigts, leurs familles restées en France. Je ne parle que de ce point, parce qu'il suffit, pour en raisonner pertinemment, de sentir la différence du froid et du chaud. Que serait-ce, si je pouvais parler des applications de la houille à l'industrie et des innombrables emplois du fer, qui, pour tant de familles pauvres, est encore de l'or!

Je ne me souviens pas sans chagrin du contraste que je remarquai, en entrant en Belgique, entre le dernier village français et le premier village belge. C'était un dimanche, et par une fraîche soirée de septembre. A Marchipont, dernier village français, les gens étaient assis devant la maison, sur le banc de pierre, croisant les bras pour se chauffer les mains, et grelottants; quelques-uns se tenaient aux fenêtres des maisons ou

dans l'intérieur, sans feu. A Quiévrain, premier village belge, tout le monde était rentré. On voyait trembloter à travers les vitres la lueur d'un bon feu de houille, se réflétant sur la batterie de cuisine et sur quelques visages heureux, épanouis par la douce chaleur, éclairés et chauffés par le même combustible. Or à quoi tient ce contraste? A une chose qu'on appelle la douane. Ce sont, du côté de la France et de la Belgique, deux hangars, où des hommes en uniforme vert, différents seulement par les boutons, empêchent les produits des deux pays de passer de l'un dans l'autre. Voilà pourquoi, de deux villages que sépare un fossé, l'un fait du feu dès la mi-septembre, et l'autre n'a encore en novembre que son haleine pour se chauffer!

Ce malaise de l'industrie houillère entretient dans le pays de Liège, dans celui de Namur et dans le Hainaut, dont les houilles sont la principale richesse, l'idée de la réunion à la France. Il serait plus flatteur pour nous que cette idée leur vînt de quelque beau désir de faire partie de la plus glorieuse nation du continent, mais sans nier qu'il y ait, surtout dans le peuple, attraction secrète vers nous, le grand motif, c'est que ce beau pays gagnerait grandement à devenir la houillère d'une moitié de la France. Cela explique que, lors de la fondation du royaume belge, sur soixante-quinze membres du congrès représentant le Hainaut, les pays de Liège et de Namur, et le Luxembourg,

cinquante-six votèrent pour le duc de Nemours, c'est-à-dire pour un choix qui devait ouvrir la France à la houille belge.

Il en est de la sympathie du pays wallon pour la France, comme de l'orangisme des négociants d'Anvers. Anvers, avant 1830, était le premier port des Pays-Bas. Anvers, aujourd'hui languissant, avec ses coffres pleins de capitaux qui dorment, et ses vastes bassins à peu près vides; Anvers n'osant lancer sur les eaux de son beau fleuve que quelques vaisseaux caboteurs qui passent en frissonnant à portée des batteries de Flessingue et des chaloupes canonnières hollandaises amarrées au milieu de l'Escaut; Anvers tombé de son ancienne fortune dans l'activité obscure de quelque port du quatrième ordre, Anvers est orangiste parce que le roi Guillaume lui donnait tout l'Escaut. Les Anversois regrettent le drapeau de Flessingue, non point parce qu'il était pour eux le drapeau sans tache, l'oriflamme d'Orange, mais parce que ce drapeau couvrait leurs vaisseaux regorgeant des marchandises du monde, et que le drapeau de la Belgique ne fait que flotter oisivement sur leurs vaisseaux vides[1]. Si le lion belge avait les griffes assez fortes pour déblayer le cours de l'Escaut des chaloupes canonnières et des batteries de Flessingue, et pour im-

1. J'écrivais cela en 1835. Ceux qui voient la ville d'Anvers d'aujourd'hui peuvent apprécier combien cette peinture de son passé fait ressortir la prospérité de son état présent.

poser un bon traité de commerce à la Hollande, le négociant anversois passerait au roi Léopold. On aime ici les rois comme des signataires de traités de commerce, non comme des personnages d'une nature supérieure. La royauté est respectée parce que la raison commerciale du pays est sous son nom.

Cette manière simple et très peu chevaleresque de considérer la royauté ne fait pas tort au bon sens des Belges. Le dévouement féodal et le langage des courtisans leur sont inconnus. La royauté est descendue ou plutôt a été élevée chez eux au rang d'institution. On la discute à ce titre, et comme chapitre premier du code constitutionnel, dans les cours de droit public. Tout cela sans doute est fort prosaïque, mais du moins personne n'est dupe, et c'est un grand point. Mieux vaut encore la vérité prosaïque que le mensonge.

Septembre 1835.

IV

VERVIERS. — LA PLUIE. — *Othello.*

Je suis parti hier soir pour Verviers, l'Elbeuf de la Belgique, l'épouvantail des prohibitionnistes français en matière de draps étrangers, petite ville peuplée et florissante, à deux lieues de la

frontière prussienne, à quatre d'Aix-la-Chapelle.

A peine hors de Liège, une pluie fine et épaisse commence à tomber. J'étais monté dans le cabriolet de la diligence, selon la coutume des voyageurs anglais et des hommes de lettres au début, pour mieux voir le paysage et à moins de frais. Nous nous traînons sur une route qui pourrait être jolie si le soleil éclairait la vallée, et si le chemin n'était pas une mare de boue. A travers l'humide et mobile gaze d'une pluie serrée, j'entrevois quelque chose d'assez semblable aux premiers mamelons des Pyrénées; de petites montagnes basses couvertes de bois, çà et là cultivées; le vallon courant entre deux chaînes sinueuses; une rivière serpentant au pied de l'une d'elles; des fabriques sur les bords, perçant la pluie de leurs fumées plus grises encore et plus épaisses; des maisons de campagne avec leurs Colins en plâtre colorié dans des buissons de roses; de temps en temps, une roche nue; ils appellent *fameux* un rocher de soixante pieds.

Je veux faire causer deux jeunes gens, mes compagnons de banquette, que je sais être d'habiles ouvriers armuriers, sur leur profession, sur ce qu'ils gagnent, sur les procédés de la fabrique d'armes; manière de Français *pompant son homme.* Ces jeunes gens me répondent par oui et par non; ils ont mieux à faire qu'à commencer mon apprentissage industriel; ils fument du tabac qui sent bon

et qui ne leur coûte presque rien, et ils ont une conversation intarissable dans leur patois wallon, espèce de vieux français bâtard, lent, sans grâce, empêtré, avec d'énormes mots du français moderne, *industriel*, *propriétaire*, *exploitation*, jetés à travers; ni accentué comme l'anglais, ni guttural comme l'allemand, ni égal et univoque comme le français. Ils descendent à moitié route, dans un demi-cercle que forme la vallée à gauche, et s'enfoncent dans un chemin de traverse, ombragé d'arbres, qui les mène à un village renommé pour ses ouvriers armuriers. J'achève seul la route que la nuit tombante me dérobe tout à fait.

Nous voyons Verviers à la lueur de ses réverbères au gaz. Ce paraît être une jolie ville, bien propre, bien bâtie, du moins la grande rue. Cet éclairage au gaz donne aux villes un aspect de fête. On dirait que Verviers illumine ce soir, ou que toutes les maisons où sont fixés les réverbères sont des hôtels ou des cafés.

Verviers gagne à être vu au gaz. De jour, c'est une longue rue large, avec des maisons qui représentent assez exactement la proportion des fortunes dans la société; vingt maisons pauvres contre une riche. Les poules y becquètent impunément entre les pavés. Au bout de cette longue rue est un petit théâtre, de la grandeur et de l'apparence de celui de madame Saqui, avec une promenade sablée et plantée d'arbres devant. Je parcours la

ville entre deux averses, car la pluie n'a pas cessé ; je vais à la cathédrale, église de village, que l'heure de la grand'messe a remplie de fidèles tout dégouttants d'eau, et dont les habits fument. Je demande à un horloger debout sur sa porte la poste aux lettres : « Au *finissement* de la rue, » me dit-il. La différence entre tout ce pays et la France, c'est celle du mot *finissement* au mot *fin.* C'est la France légèrement altérée dans sa physionomie, mais c'est toujours la France.

Je lis avec admiration, sur le fronton de l'hôtel de ville, en bon et noble français, le français de 89, cette inscription :

PUBLICITÉ, SAUVEGARDE DU PEUPLE.

A deux lieues de Verviers, où commence la Prusse, le premier et dernier mot, *publicité* et *peuple*, ne font même pas partie de la langue politique. En Angleterre et en Amérique, personne ne songerait à l'écrire sur un édifice; autant vaudrait y mettre : Il fait jour en plein midi. En Belgique, n'est-ce pas une arme disproportionnée au peuple qui la manie?

La pluie furieuse me force de regagner l'hôtel. Quel supplice que cette pluie ! Les choses ne sont belles que par la douce lumière du soleil. C'est le soleil qui donne un sens au paysage; un voyage sans soleil, c'est l'acheminement vers l'exil. Que

faire dans une auberge, entre ces gros repas où l'on mange horriblement pour se désennuyer? Que reste-t-il, quand on a bien ri en soi-même de ces bonnes figures d'Anglais, qui font le fond de toute table d'hôte en tout pays; de ce noyau des habitués indigènes, devant lesquels on groupe tous les plats de choix, au détriment des extrémités de la table; des arrivants, devant qui l'on entasse les accessoires et les mets d'attente; de ces petites femmes de marchands, si économes chez elles, qui, à table d'hôte, mangent comme des hommes, parce que cela est payé, et qu'on ne sauve rien de l'écot en se privant? Rêver, penser aux siens avec regret, se dire qu'on n'emporte pas sa vie tout entière avec ses bagages, et que ce qu'on a emporté pleure ce qu'on a laissé derrière soi; sentir qu'on n'est nulle part, que la vie est suspendue, que l'ennui arrive; regarder par la fenêtre la direction des nuages, et, s'ils sont incertains, se figurer qu'ils marchent dans le sens qu'on désire; entendre avec envie dans la chambre voisine la voix d'un mari et de sa jeune femme qui se soutiennent l'un l'autre contre l'ennui des contre-temps, qui se font la lecture, qui s'aiment; tantôt écrire aux siens et les attrister du récit de ses ennuis, eux à qui l'on ne trouvera pas le temps de raconter ses plaisirs; tantôt, entre deux averses, courir comme un commis voyageur, qui n'a qu'une heure à rester dans la ville, aux principales *curiosités*, et les voir sous un para-

pluie de louage, les pieds dans l'eau, comme si on y était condamné par arrêt : voilà la vie du voyageur pendant la pluie!

Il n'y a qu'un remède, c'est la lecture : on ne s'y résigne qu'avec peine. On n'était pas venu pour lire, mais pour voir. Les yeux glissent d'abord sur la page, puis, peu à peu, se fixent, et l'esprit calmé accepte enfin ce doux dédommagement des plaisirs qu'on ne peut pas avoir. J'avais pris avec moi un Salluste et un volume de Shakspeare; ils m'ont tenu compagnie toute cette longue journée. J'ai vu toute la politique de César dans les deux lettres trop peu lues que lui écrit Salluste, grand esprit qui s'amuse à pénétrer un grand caractère. J'ouvre ensuite Shakspeare à l'endroit d'*Othello*, cette pièce qu'on a tant admirée, surtout pour rabaisser Racine. Tous les deux ont dû en sourire, si les grands hommes s'occupent, dans l'autre monde, de ce que disent d'eux les petits hommes de celui-ci.

Ce que j'admire également dans Racine et dans Shakspeare, c'est que les héros de leur théâtre représentent bien plus des caractères que des situations. Ce sont des hommes complets, avec un commencement, un milieu, une fin, plutôt que des abstractions avec des visages d'hommes. Othello, Iago, Hamlet, Lear, lady Macbeth, dans le poète anglais; Bajazet, Mithridate, Agrippine, Joad, Athalie, Néron, Acomat, dans le poète français, sont des personnages qui ont eu une longue histoire

avant la situation où les a jetés le génie de l'auteur. Sortez les héros de Voltaire et quelques-uns des héros de Corneille de leur situation violente, de cette crise où ils sont d'ailleurs si dramatiques, vous ne savez guère ce qu'ils ont été auparavant, ni ce qu'ils deviendront après, —ceux du moins qui ne meurent pas : — on ne devine rien ou presque rien de leur vie passée ; et, s'ils n'avaient un nom historique qui nous l'apprît, ils nous apparaîtraient plutôt comme des situations dramatiques personnifiées que comme des hommes.

Dans Shakspeare et dans Racine, en laissant de côté toutes les différences, on voit surtout des vies complètes, entières, dont on ferait l'histoire avant l'événement. Tandis que la plupart des personnages de notre théâtre semblent avoir été créés pour représenter une idée générale, traverser une passion et mourir, on sent que ceux de Shakspeare et de Racine ont déjà beaucoup vécu avant la grande épreuve. Ils ont été préparés par tout leur passé soit à y survivre glorieusement, soit à y succomber.

Ils ne sont pas, comme dans Voltaire, comme dans tout le théâtre français ultérieur, tantôt des images ingénieuses du parterre, tantôt des Sosies du poète lui-même, qui se montre sous tous ses acteurs, et fait déclamer ses préjugés par tous ses héros. Ce sont des créations désintéressées, ou plutôt des restaurations de personnages historiques, si

le même mot peut convenir aux hommes et aux monuments en débris; les toiles peintes, les lustres, les poignards, les allusions n'aident point à leur effet; les nerfs n'en sont pas les juges compétents.

Chacun de ces personnages accomplit librement sa destinée, chacun porte la peine ou reçoit la récompense de son caractère. Pour ne parler que d'*Othello*, à quels personnages peut-on plus justement appliquer ces remarques qu'aux trois principaux rôles, Othello, Desdemona, Iago?

Othello n'est plus jeune : il est Maure; mais, quoique Maure et sur l'âge, il se laisse prendre à l'amour d'une jeune Vénitienne qui l'a vu à travers sa gloire; il l'enlève et l'épouse. Voilà, au point de vue de la vie pratique, une grande faute qui ne peut manquer de mener à mal. Généreux, confiant, ouvert, avec une âme de feu, et dans cette âme un germe de jalousie ardente et féroce, sitôt que la perfidie d'Iago l'aura conduit à faire un retour sur lui-même, et à se dire qu'en effet il n'est plus jeune, qu'il est noir, qu'il s'est marié à une jeune fille fugitive de la maison paternelle, il éclatera en rugissements, comme les lions de son Afrique, et il tuera Desdemona; car il n'est pas homme à se faire *une vie de la jalousie*, et, du moment qu'il doute, il est décidé. Mais, le meurtre commis, si ce qu'il croyait une justice n'est qu'un crime irréparable, si sa Desdemona est restée pure, oh! ne l'empêchez

pas de se tuer, ne lui ôtez pas son épée, car sa journée est finie ; celui qui laisse la vie au misérable Iago parce qu'il ne le trouve pas digne du *bonheur de mourir*, celui-là est trop maître de la sienne. Laissez-le donc libre de lui, et regardez, les bras croisés, son inévitable suicide ; car, son heure étant venue, il s'irait briser la tête contre la pierre, si vous l'empêchiez de finir plus noblement par le poignard.

Desdemona aime Othello : voilà toute sa vie. Avant de voir et d'entendre Othello, elle n'avait pas senti son cœur, elle ne s'était pas connue ; elle avait grandi, douce mais insensible, sous les graves tendresses de son père, noble de Venise. Elle est née le jour où elle a aimé ; et, le jour où elle a aimé, elle n'a plus vécu que pour servir et contempler son glorieux Othello. Cette fille si douce et si timide, l'entendez-vous devant le sénat de Venise, avec quel respect cruel elle répond aux plaintes énergiques du vieillard ! Une jeune épouse, qui va passer du toit paternel dans la maison de son époux, dit adieu à son père, à sa mère qui pleure, aux serviteurs qui lui sourient, et elle s'en va le cœur plein de regrets pour ceux qu'elle quitte et d'amour pour celui qu'elle suit. Mais elle, Desdemona, ne l'avez-vous pas vue partir l'œil sec, sans emporter la bénédiction paternelle, sans se retourner une dernière fois vers ce palais où elle ne laisse pas de souvenirs, car qu'est-ce pour elle que le temps où elle n'a pas aimé ?

Si la pensée de la désobéissance lui pouvait venir une fois à l'esprit, ce ne serait plus la belle Vénitienne qui a commencé de vivre le jour où elle a aimé; ce ne serait plus la femme qui, toute tremblante encore des violences d'Othello, y trouve de la grâce et du charme; ce ne serait plus cette douce victime qui murmure, en expirant, ces déchirantes paroles : « Je meurs innocente.. Personne ne m'a donné la mort... c'est moi-même... Recommande-moi à mon doux maître... Oh! adieu! » — non, ce ne serait pas la Desdemona de Shakspeare, mais une fille repentante de mélodrame. Desdemona ne se souvient qu'une fois de Venise et de la maison paternelle, et c'est encore un souvenir d'amour; elle pense à cette esclave noire de sa mère, qui était morte aussi pour avoir trop aimé.

Telle est Desdemona : caractère charmant, naïf, original, surtout par son inaltérable unité. Cependant, la jeune fille qui a aimé à l'insu de son père, qui s'est mariée hors de la maison paternelle, qui n'a pas pleuré quand son père a parlé de sa vieillesse abandonnée, qui, dans tout le drame, n'a pas eu une larme pour lui, vivant ou mort, la jeune fille, si excusable au point de vue romanesque, devait, au point de vue de la morale et de la vie pratique, expier ses fautes par une fin tragique; sa mort sera le châtiment de sa dureté envers son père. Si, pour Desdemona comme pour Othello, la peine paraît disproportionnée à la faute, c'est que l'homme,

qui est maître de ses fautes, ne l'est point de leurs conséquences, et que, dans la vie humaine, le châtiment se mesure aux fautes plutôt qu'à leurs causes.

Iago est un lâche adroit, avide d'argent et d'avancement. Pour avoir de l'argent, il dupe Roderigo, espèce d'étourdi comme nous en connaissons, dont il tire force sequins de Venise, en le leurrant de l'espoir de posséder Desdemona. Pour avoir de l'avancement, il fait jouer la calomnie contre Cassio, le lieutenant du Maure, qui lui a enlevé le grade qu'il croyait lui être dû. Il mène de front ces deux intrigues; mais, comme les événements vont plus vite que lui, il est à chaque instant sur le point de devenir le jouet de ses propres menées.

D'abord Roderigo le presse, voyant sa bourse se vider et sa conquête reculer toujours; il menace d'éclater, et demande Desdemona ou son argent. Iago, pour faire patienter Roderigo et pour suivre ses vues sur la lieutenance de Cassio, imagine un moyen terrible : il allume la jalousie au cœur d'Othello, mais il ne sait pas qu'en se rendant maître de l'Africain, c'est un maître qu'il s'est donné à lui-même; et ce maître veut l'étrangler tout d'abord, non parce qu'il a hésité, mais pour peu qu'il hésite dans les preuves de sa calomnie. Iago, toujours dépassé par ses intrigues, est amené à réparer des lâchetés par des meurtres. Roderigo et Cassio, qu'il a jetés en avant pour couvrir ses embûches, peu-

vent le perdre par leurs indiscrétions. Il suscite un duel entre eux, et, pendant qu'ils se battent, il assassine Roderigo et blesse Cassio, pensant les tuer tous deux; mais le coup n'a pas porté, car Iago est un lâche, et les lâches n'assassinent que d'une main tremblante. Le meurtre ne lui ayant pas réussi, comme il n'y a rien au delà, c'en est fait de ce misérable.

Cet Iago n'est point un être idéal, un démon, comme l'ont pensé quelques critiques, une sombre fantaisie du génie de Shakspeare, placée là pour faire contraste avec la noble figure d'Othello. C'est tout bonnement un homme lâche, avide et méchant, très conséquent dans toutes ses actions, et d'une perversité qui, par malheur, n'est point hors de la nature. Il y a même dans notre société, telle que l'égoïsme l'a faite, des hommes de cette bassesse rusée, qui se poussent à la fortune sur le corps des honnêtes gens, et qui finissent par se prendre à leurs propres pièges. Si ces hommes ne vont pas jusqu'au meurtre, c'est qu'ils y perdraient plus qu'ils ne veulent risquer; et, d'ailleurs, le même mal peut se faire par des moyens plus doux, plus clandestins, plus impunis.

Iago commence par la donnée commune; il a des vices coûteux et de l'ambition sans mérite. Il veut de l'argent pour ses vices et des places pour son ambition; il fait ce que font les gens de cette farine : il s'attaque au bien d'autrui, et mine sourdement

les positions qu'il envie. Chemin faisant, ses lâchetés font échouer ses ruses ; il essaye de réparer une faute par une autre faute, il comble un abîme par un abîme ; et, comme il n'est pas gêné par la civilisation de l'époque où il vit, il va jusqu'à l'assassinat ; mais, peu à peu, il s'enlace dans ses propres filets, il se brûle au feu qu'il a allumé ; même ceux qu'il croyait morts reviennent pour le confondre, car il est si lâche, qu'il s'est enfui sans les achever. Il périt enfin pour avoir été moins habile que lâche, et parce que tout est réglé dans ce monde pour que force reste à la morale et à la justice.

Othello, Desdemona, Iago, meurent tous les trois : Othello, pour s'être marié tard, étant Maure et jaloux, à une jeune fille de Venise ; Desdemona, pour n'avoir pas aimé son père, et pour l'avoir trompé ; Iago, pour avoir suscité autour de lui des événements plus forts et plus soudains que toutes ses ruses. Othello et Desdemona sont pleurés, parce que leurs fautes n'ont pas souillé leur âme, et qu'ils meurent pour avoir trop aimé. Iago est maudit, parce que ses crimes ont surpassé son châtiment. La toile tombe alors, et Shakspeare apparaît dans la moralité de sa pièce, calme et souriant, comme s'il n'était pour rien dans la catastrophe. A chacun la peine de ses fautes ou de ses crimes ; à lui, philosophe, poëte, contemplateur des caractères et de la vie, l'ineffable plaisir d'en avoir démêlé le jeu si compliqué et si divers, et de nous

l'avoir montré dans des vers et sous des visages immortels !

Cicéron, dans son énumération trop souvent citée des bienfaits des livres, a oublié de dire : Ils nous tiennent lieu de foyer, de lares, de pénates, dans les hôtelleries; ils font de la pluie le beau temps, en nous enlevant dans ce monde des idées où le ciel est toujours pur, et où le soleil ne se couche jamais; ils nous dérobent un moment au souci de la famille absente; ils nous délivrent de toutes les tyrannies du corps; ils nous assistent aux plus mauvais moments du voyage, à ces heures où l'on n'est ni arrivé, ni parti, ni en mouvement, ni en repos, ni assis, ni debout ; heures qui ne ressemblent guère à celles de sa riante mythologie, avec leurs ailes du plus fin duvet ; les heures dont je parle ont des ailes de plomb.

15 septembre, au soir.

V

LE MARIAGE DANS LES ROMANS DE GEORGE SAND. DÉPART POUR AIX-LA-CHAPELLE.

Un rayon de soleil interrompt ces belles réflexions et me chasse de ma chambre. Les gens sortent des vêpres, bien séchés et le cœur gai, comme après un devoir rempli. Je les suis machinalement, j'entends

leurs projets de promenade; mais voilà qu'au *finissement* de cette rue, le soleil se cache, et la pluie tombe de plus belle sur les gens et sur leurs projets. Je me sauve à l'auberge, après m'être pourvu de quelques volumes de George Sand, dont je relis avec délices les belles pages. La nuit me surprend courbé sur ces petits formats de la contrefaçon belge, si bien appropriés à la taille de quantité d'auteurs.

George Sand a pris en haine, ou, si vous aimez mieux un mot plus doux, en grippe, l'institution du mariage; car je lui crois volontiers, comme à toute femme douée de tant d'esprit et de grâce, plus de caprice que de haine. Caprice ou haine, il n'en est pas moins vrai que le mariage n'a pas eu d'adversaire plus passionné que George Sand. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia* et, en dernier lieu, *Jacques*, sont des développements très divers de la même pensée, ou plutôt de la même aversion. Quand les personnages ont tort, ce n'est jamais le mariage qui a raison; quand les personnages ont raison, c'est invariablement le mariage qui a tort. S'il y a quelque querelle, c'est toujours le mariage qui paye, comme on dit, les pots cassés. Aucun écrivain n'a pénétré plus profondémen dans les malaises infinis d'un mauvais ménage; aucun n'a mieux analysé les causes des antipathies conjugales et n'a suivi plus finement leurs effets lents et inévitables; aucun non plus n'a moins

caché son triomphe au moment où le mariage finit par une catastrophe.

Par une conséquence naturelle, il en est peu, et je parle ici des plus grands, qui aient glorifié avec plus d'éloquence l'ennemi-né du mariage, l'amour illégitime; qui aient donné de plus nobles couleurs à ce larron de l'honneur des familles, ni prêté de plus séduisantes excuses à l'adultère. Dans *Jacques*, George Sand loue le mari de prévoir son déshonneur et de lui ouvrir les portes de sa maison, comme une réparation trop juste d'un mariage inégal. L'amant, c'est le redresseur de torts; l'adultère, c'est la peine d'un crime commis contre les saintes lois de la nature; à ce titre, il a l'espèce d'innocence d'une peine justement infligée. Quant aux devoirs, il en est un pour le mari qui se sent de trop dans son ménage : c'est de vider la place, et, au besoin, de se jeter au fond d'un lac, en laissant croire qu'il a été victime d'une curiosité intempérante pour les beautés alpestres. C'est ainsi que finit le mari dans *Jacques*, le dernier et le plus éloquent plaidoyer de George Sand contre le mariage.

La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a donc été le but des ouvrages de George Sand. Elle y a mis plus d'esprit de suite, plus de persistance, que n'en met d'ordinaire une femme, même dans ses desseins les plus chers, et plus de talent, hélas ! que n'en ont bien des théoriciens

beaucoup plus moraux. Quelques critiques, s'il m'en souvient, ont voulu l'en défendre. A quoi bon ? Ce serait louer médiocrement George Sand que lui ôter le mérite d'un ferme propos et d'une constance virile dans une antipathie féminine. Resterait donc un instrument à toutes idées, une plume à toute phraséologie, aujourd'hui contre le mariage, demain pour, aujourd'hui casuiste de l'adultère, demain prête à faire des pastorales sur l'hymen ?

D'ailleurs, la thèse a son côté vrai. Le mariage ne réussit pas à tout le monde ; et, quoiqu'il ne soit ni dans mon droit ni dans mon goût de rien conjecturer sur la vie privée de George Sand, je croirais volontiers que la loterie du mariage donne rarement à une femme supérieure un époux digne d'elle. Dans ce cas, le mariage est un état odieux, odieux en proportion de ce que le mariage bien assorti est doux. Il serait peut-être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot de ne point scandaliser le monde de son malheur, ou, s'il sent le besoin de quelque dédommagement public, de dire le bien qu'il a rêvé plutôt que le mal qu'il a souffert, et de montrer par quels trésors de patience, d'abnégation, de silence, une femme mal mariée parvient à éluder les crises violentes et à trouver la paix de la conscience, qui rend légères toutes les peines de la vie. Mais ce que la morale générale y aurait gagné, l'écrivain ne l'aurait-il pas perdu ? Et ne vaut-il pas

mieux pour tout le monde qu'un auteur, quelques confidences qu'il ait à nous faire, soit vrai avec lui et avec le public, même à ses dépens?

A la place et sur les ruines du mariage tombé, George Sand édifie et couronne l'amour. Ah ! il n'y a pas d'homme assez beau, il n'y a pas de jeune fille assez pure, assez belle, assez gracieuse pour être visitée par ce dieu ; il n'y a pas de fleur assez noble pour être caressée par ce papillon. George Sand y a mis toute l'adresse et tout l'esprit des réformateurs habiles. Son mariage (j'entends le mariage qu'elle attaque), c'est toujours le vieux mariage, grondeur, triste, avec des habitudes au lieu de plaisirs, et l'acoquinement au lieu de tendresse. Son amour, au contraire, c'est un enfant du XIXe siècle, sans mélange de galanterie ni de fadeur, raisonneur éloquent, dont la logique merveilleuse rend toute résistance impossible. Il faut y céder, sous peine de manquer d'*esprit* et d'*élévation;* il remplace les pièges grossiers de l'ancien amour, les promesses de mariage, les serments d'éternité, par une métaphysique éblouissante, à la hauteur de laquelle une femme ne peut s'élever qu'en recevant le réformateur dans le lit conjugal. C'est un dialecticien comme le grand Arnauld, moins l'ennui de la matière; vif, plein de ressources, possédant toutes les sciences, au courant de toutes choses, jamais surpris, jamais à court, improvisateur admirable, poète, artiste, philosophe,

naïf et subtil, positif et rêveur, ayant toujours d'immenses vertus qui couvrent ses actions douteuses et projettent leur moralité sur ses fautes ; un amour, en effet, qui chasserait le mariage de ce monde, si nous étions tous beaux et nos sœurs toutes belles, et si la vie d'un homme n'était que de vingt à trente ans, celle des femmes que de dix-huit à vingt-cinq.

Y a-t-il un danger réel à ce que des idées de ce genre soient défendues et popularisées par le talent? Il y en a peut-être, mais bien moins qu'on ne le pense. Si la critique épluchait les livres de George Sand comme les gens du parquet épluchent un article de journal, pour y trouver des cas de prison, à toute force trouverait-elle le sujet d'un réquisitoire; mais, à voir les choses sainement, sans complaisance comme sans peur, on reconnaît qu'il n'y a guère de poison, dans les livres de George Sand, que pour les gens déjà empoisonnés, ou pour ces natures à demi gâtées que le premier roman de quelque plat anonyme de la librairie foraine suffirait à pervertir tout à fait.

L'art infini que George Sand a déployé dans sa guerre contre le mariage tourne presque toujours contre l'effet qu'il veut produire. C'est ce qui doit arriver de toute guerre contre une institution vieille comme le monde, éprouvée par les siècles, respectée, même aux époques où la femme n'était pas l'égale de l'homme, et pratiquée volontairement

là où elle n'était pas commandée par la loi. Est-ce la faute de l'institution si les personnes n'y sont pas propres? C'est ce qu'on peut dire de tous les personnages de George Sand. Les uns ont d'horribles caractères, sont jureurs, emportés, colères, comme le mari d'Indiana; c'est un mauvais ménage, c'est un mariage malheureux : voilà tout. Les autres rêvent une fleur de sentiment, un renouvellement incessant de jouissances, de l'imprévu, dans une union où le bonheur le plus vif est la douceur d'une vie assise et prévue. Ils prennent le repos pour le calme plat; ils veulent s'agiter et se battre les flancs pour se tenir toujours en jeunesse; ce sont encore des mariages mal assortis, rien de plus.

Jacques épouse une femme plus jeune que lui de vingt ans; il a derrière lui un passé qui lui donne des rougeurs subites, et qui le fait pleurer à certaines romances que sa femme joue sur le piano. Il fait venir chez lui une jeune femme, belle, spirituelle, qu'il tutoie. Est-ce sa sœur? est-ce une ancienne maîtresse? Il n'en dit rien à sa femme; il couvre toutes ces irrégularités de son honneur, qui est incontestable; mais, en ménage, la meilleure sorte d'honneur, c'est la confiance. Cette jeune femme est en tiers dans le ménage, et très souvent en tête-à-tête avec le mari. Elle a un amant qui la poursuit jusque dans la maison de Jacques, et qui, las de ses rigueurs, finit par s'éprendre de la femme

de Jacques. Celui-ci laisse tout faire; il donne à l'amant le logement, la table, l'occasion. Dix fois il peut, par une explication, sauver sa femme d'une infidélité imminente, mais il ne veut pas s'expliquer; il rougirait de redemander un amour qu'il a tout fait pour perdre. Finalement, il se met à voyager pour laisser le champ libre aux deux amants, et, quand sa femme va devenir mère par l'adultère, il se jette au fond d'un lac, afin que les deux amants se marient et légitiment l'enfant né du concubinage.

Voilà, certes, un mariage mal fait à plaisir, sans compter que celui qui en est la suite n'a guère de chance d'être meilleur. Qu'est-ce que tout cela prouve contre l'institution? Par le soin même que prend George Sand de composer ses mauvais ménages d'époux admirables, elle va contre son effet, en le voulant mieux assurer; car, en des gens aussi parfaits, on ne trouve pas place pour les fautes qu'elle leur fait commettre; et qu'en peut-on conclure, sinon que, sans ces fautes invraisemblables, le mariage eût été parfait comme les gens; d'où une réhabilitation implicite du mariage.

Quant à cet amour auquel George Sand sacrifie le mariage, à qui fera-t-on croire que toute la destinée d'une femme soit d'avoir un amant, et qu'une jeune fille, qui n'aime pas encore, qu'une femme qui n'aime que son mari, n'ont pas leur raison d'être? Qui donc, faisant sauter sa petite

fille sur ses genoux et voyant sourire la mère aux cris joyeux de l'enfant, pensera, sur la foi de George Sand, que son enfant est un bien qu'il nourrit pour l'*amant*, ce roi de ses livres, et sa femme un bien qu'il lui dérobe? Et si la petite fille ne doit pas être jolie, où classerez-vous cet être, qui n'aura pas même, passez-moi le mot, sa saison des amours? Rendez-nous donc le barathre de Sparte, afin d'y jeter toute femme qui ne serait pas assez belle pour enflammer un amant. Ces idées-là ont leur remède dans leurs conséquences.

Mais le plus sûr contre-poison (si poison il y a) des romans de George Sand, c'est le style, c'est la langue même qui a servi à développer et à mettre en action ces étranges paradoxes.

A l'époque où nous vivons, je suis bien plus frappé de la corruption intellectuelle que de la corruption morale. Les excès monstrueux du XVIIe siècle, ceux du XVIe, en Italie particulièrement, ces grands désordres qui embarrassent la pudeur des historiens, ne sont pas de notre temps. Soit progrès moral, soit l'effet d'une concurrence qui force chacun à poursuivre sans distraction la tâche de pourvoir à ses besoins, les mœurs de notre temps sont comparativement bonnes, et l'on pèche beaucoup plus d'intention que d'effet. Au contraire, à aucun temps de notre histoire, la corruption intellectuelle n'a été plus grande, et les exemples écla-

tants de corruption morale sont venus de travers d'esprit bien plus que de mauvais penchants. De là ces suicides fastueux, qui, pour vouloir être admirés, ne sont pas plaints ; de là, parmi nous, plus de fous que de débauchés. Il en résulte qu'on nuit plus au public par des livres mal écrits dont la morale est indifférente, que par des livres dont la morale est douteuse et dont la langue est admirable.

Au premier rang de ces livres, il faut mettre ceux de George Sand. Supposez qu'ils aient une vertu corruptrice, au moins n'attaquent-ils pas l'intelligence, et s'ils peuvent, non pas gâter, mais tenter le cœur, ils laissent l'esprit et le jugement sains. Dans ce style si transparent, tout se voit, tout se sent, tout se distingue, tout saute aux yeux; les sophismes s'y livrent d'eux-mêmes au lecteur ; l'instrument et la main trahissent l'intention qui les mène; la logique fait ressortir les paradoxes, l'art épure les conceptions. C'est là l'effet certain des romans de George Sand sur quiconque n'est ni fou ni corrompu ; et la gloire de ce brillant écrivain, c'est que, après l'avoir lu, les partisans du mariage le sont un peu plus qu'auparavant, et n'en aiment pas moins un adversaire qui a déployé tant de talent pour faire éclater la faiblesse de sa cause.

Et, d'ailleurs, dans le détail, que de choses vraies, sensées, profondes! George Sand défend des opinions fausses avec des idées justes. Combien de

morceaux admirables, où, soit caprice de femme, soit empire de la vérité sur une intelligence naturellement juste, soit retour de pitié généreuse pour ce pauvre mariage tant maltraité ailleurs, George Sand nous donne, à nous autres maris, des leçons d'équité et de délicatesse, nous montre par quelles misères d'amour-propre et quelles tyrannies maritales nous tentons, comme on dit, le diable, et amenons nos femmes au goût du désordre par le besoin innocent de consolations! Ainsi, à chaque pas, auprès du mal est le remède; à côté de la blessure, les simples qui la guérissent. Si la phrase de la lance d'Achille n'était pas si usée, je l'appliquerais aux romans de George Sand. Le danger de ces romans est donc moindre qu'on ne le dit; et c'est parce que j'en ai le sentiment que, malgré mes scrupules sur le but de l'art, je serais disposé, métaphoriquement parlant, à mettre mon puritanisme aux pieds de l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana*.

Enfin, dois-je le dire, comment ne serais-je pas un peu partial pour un écrivain qui donne si hautement raison aux idées que je défends? Je crois avec ferveur, et peut-être devrais-je moins le dire, qu'on peut tout exprimer dans la langue de nos deux grands siècles. Or voilà le défenseur d'idées inouïes, voilà la Corinne de l'amour libre, voilà George Sand qui dit les choses les plus étrangement nouvelles dans un français admirable.

Voyez si ce talent-là a besoin de *reconstituer* la langue ! Qui a lu J.-J. Rousseau a la clef de George Sand. Il y a plus de véritable nouveauté dans ce style que dans aucun des écrivains, ciseleurs en bronze, et fondeurs en métaux, comme ils se qualifient, tant les *géants* que les nains de leur suite. C'est que ce style est pris au fonds commun; il a tout à la fois une originalité propre et une parenté directe avec la langue des devanciers. L'école des ciseleurs veut recommencer cette langue; George Sand la rajeunit en lui restituant quelques beautés qui étaient en elle, et dont l'heure n'était pas arrivée. Tout n'est pas à admirer pourtant dans ce style; outre les négligences de la fécondité, quelque peu du langage éphémère de la mode gâte parfois ces pages si fraîches et si éblouissantes, et, presque toujours, c'est aux endroits où la pensée est par trop folle que l'expression est défectueuse. Admirable langue que celle qu'il faut violer pour lui faire dire des billevesées !

On voudrait conquérir aux idées chastes, conservatrices, à la morale de la famille, un talent qui leur a fait innocemment une guerre meurtrière. On voudrait lui donner la tentation d'une gloire vertueuse où la voix des mères serait comptée, et qui se ferait au foyer de la famille. On souhaiterait qu'une si belle plume ne se mît pas au service des oisivetés maladives ou de ces imaginations affamées de nouveautés qui ne disputent pas sur la

qualité des écrits, pourvu qu'elles en changent souvent ! Mais quel homme peut dire aux autres ce qu'il faut faire, et quel homme sait même ce qu'il fait[1] ?

16 septembre.

Une espèce de fiacre, à quatre places, conduit par un cocher prussien, m'offre de me conduire à Aix-la-Chapelle. J'entre, moi quatrième, dans ce fiacre, avec un commis voyageur anglais, qui n'est ni impertinent, ni gai sans raison, ni familier avec la servante de l'hôtel, ni haut parleur, ni incommode par tous ses membres et par toutes ses allures, comme un commis voyageur français ; avec un jeune Allemand qui ne sent point la pipe, et qui ne met point ses pieds sur les pieds de ses voisins ; enfin, avec un simple ouvrier en teinture de Verviers, honnête, intelligent, poli, qui a mis, pour aller à Aix-la-Chapelle, sa redingote neuve de drap de Verviers, et qui me fait l'histoire de cette redingote, qui est toute celle du commerce verviétois ; vrai choix de voyageurs, comme j'aurais pu les commander, quatre hommes de quatre nations, au fond d'un fiacre de Verviers, liés entre eux par la politesse et la langue française.

Septembre 1833.

1. George Sand a fait à ma critique une réponse éloquente dans ses *Lettres d'un voyageur*.

[illegible] quelles en [illegible]
avait [illegible] quel homme peut dire aux [illegible]
quand il [illegible] et [illegible] fait [illegible]
[illegible]
[illegible]

Une espèce de [illegible], à quatre places, [illegible]
par un cocher prussien, m'offre de me conduire à
Aix-la-Chapelle. J'entre, moi quatrième, dans la voi-
ture, avec un commis voyageur anglais, qui [illegible]
et impertinent, ni [illegible] sans raison, ni [illegible]
la servante de l'hôtel, à haut [illegible]
sous [illegible] ses membres et [illegible] toutes [illegible]
[illegible] comme un commis voyageur français, [illegible]
un jeune Allemand qui ne sait point la [illegible]
qui ne met point ses pieds sur les pieds de ses [illegible]
[illegible] avec un simple [illegible]
de Verviers, homme intelligent, poli [illegible]
pour aller à Aix-la-Chapelle [illegible]
de draps de Verviers, et qui [illegible]
cette [illegible] qui est toute celle du commerce [illegible]
[illegible] choix de voyageurs [illegible]
[illegible] quatre hommes de quatre
nations, au fond d'un fiacre de [illegible]
[illegible] la politesse et la langue française.

[illegible] 1840.

[illegible]
[illegible]

PRUSSE RHÉNANE

AIX-LA-CHAPELLE

I

ARRIVÉE A AIX-LA-CHAPELLE. — L'HÔTEL DU « GRAND MONARQUE. » — LE BUVEUR HONTEUX.

De Verviers à Aix-la-Chapelle, la route est charmante. On longe d'abord le cours de la Vesdre, petite rivière bordée de manufactures de draps, dont les eaux poissonneuses font aller les machines. C'est un préjugé dans le peuple de Verviers que les Prussiens, par jalousie pour leurs draps, détournent une partie des eaux de la petite rivière, qui sort d'une forêt limitrophe. Ce détournement n'a lieu d'ailleurs qu'en été, de concert avec le soleil, qui est de moitié dans la conspiration. L'hiver, la Vesdre déborde et entre quelquefois jusque dans les fabriques. Au sortir du vallon, on monte insensiblement à travers des pâturages enclos de haies, des

forêts de bouleaux, des bruyères, et déjà des bouquets de sapins. Nous approchons de la frontière prussienne.

A la douane, on vise nos passe-ports et on examine nos bagages avec discrétion. A quelque distance de là, nous entrons dans le premier village prussien. Un factionnaire, la casquette haute, monte la garde devant une guérite zébrée de noir et de blanc, droit, raide, tout d'une pièce, comme sa guérite. Le bruit de notre fiacre attire aux fenêtres et sur le seuil des maisons quelques jeunes filles endimanchées, blondes, les cheveux en bandeaux, des Marguerites de Faust, car qui peut mettre le pied en Allemagne sans penser à Marguerite? Ces jolis visages, embellis par le souvenir poétique de *Faust*, nous apparaissent dans un moment où le soleil, dégagé de nuages, donne aux maisons blanches l'air de fête et l'habit paré que le saint jour du dimanche donne aux gens. Si c'est une illusion, en est-il de plus gracieuse et qui réjouisse plus l'imagination que la vue de jeunes filles, au moment où le ciel rit, dans un village prospère de l'Allemagne, regardant passer le voyageur, pour se consoler de quelque promenade manquée?

A une heure de là, nous contemplons du haut d'une montagne, au fond d'une large vallée, sous une voûte de nuages noirs, amoncelés sur la ville, Aix-la-Chapelle, la vieille cité de Charlemagne, centre d'un monde qui s'est soutenu un moment par

un homme, la Rome du VIII[e] siècle, parce qu'il y eut en ce temps-là un César. Sa cathédrale, pareille à un vaisseau dont la proue porterait une coupole, ressemble, dans ce déluge de pluie, à l'arche qui déjà s'élève au-dessus des maisons noyées, portant dans son sein le germe des races futures.

Le fiacre nous descend à l'hôtel du *Grand Monarque.* Ce serait un palais, même à Paris. Une espèce de chasseur, sans sabre, nous reçoit casquette bas et met à nos ordres des domestiques en pantalons collants et rayés, veste ronde, lesquels nous donnent le bras à la sortie de voiture et font prendre nos effets par des laquais en livrée. Je me laisse faire.

Le bon ton veut que, loin de paraître surpris ni contrarié d'être traité en ambassadeur qui descend de sa voiture, ou en commis voyageur de première classe, on ait l'air d'un homme accoutumé aux premiers hôtels et qui même s'attendait à mieux. Voici pour l'apparence. En soi-même on est plus modeste. « Tout ce train me coûtera cher! se dit-on avec terreur; je payerai les grâces du chasseur, ses talents de polyglotte; je payerai les pantalons collants des domestiques; je payerai cet escalier, large comme celui du musée; je payerai ces arbustes qui ornent la cour d'entrée; je payerai tout cet empressement et toute cette politesse. Ne dois-je pas déjà quelques thalers pour l'honneur d'être venu faire de la dépense ici? »

Notre compagnon de route, le teinturier de Verviers, plus modeste et plus digne que nous, était descendu de la voiture sans vouloir s'appuyer sur le bras des domestiques rayés, avait pris son sac et était allé chercher une auberge plus conforme à l'état de sa bourse. On me conduit dans ma chambre; je vois un ameublement des plus simples. Je me calme. « Je regagnerai sur ma nuit, me dis-je, les thalers que m'aura coûtés la réception de la porte cochère. » Le souper est bien servi, mais médiocre; il me fait souvenir des tables belges, si bien fournies et d'un si raisonnable écot. Je me rassure encore. « On connaît les gens ici, me dis-je; on sait qu'ils aiment mieux mal dîner dans l'hôtel qui a la vogue que de bien dîner dans une auberge. » Je me flatte que le bon marché d'un mauvais repas et d'un coucher médiocre compenseront la cherté des politesses de l'entrée; la carte du lendemain me désabuse. Je paye comme pour un bon dîner et pour un bon coucher; je paye en sus pour les politesses. C'est trop juste : il faut faire payer trois fois la vanité.

La pluie avait cessé le soir. Les rues, séchées par le vent, s'étaient remplies de promeneurs. Des cabarets longs et étroits, en forme de réfectoires, retentissaient des chants des buveurs, attablés sur deux rangs parallèles et servis par de joyeuses filles de comptoir, leur versant la bière ou le vin. Comme je rôdais le long des maisons, regardant à travers

les vitres pour chercher des *mœurs*, et trouvant la plus rare espèce de toutes, un air de bonheur répandu sur tous les visages, j'entends près de moi quelques mots français balbutiés par deux jeunes gens qui sortaient d'un cabaret, légèrement pris de vin. Je m'arrête naturellement à ces mots de la langue natale, si harmonieux dans un pays étranger. Ils me remarquent et s'arrêtent aussi.

— Qu'avez-vous à nous regarder? me dit l'un d'eux; nous sommes d'honnêtes gens.

— Vous me le dites en français; comment ne vous croirais-je pas?

— Vous êtes Français?

— Dieu merci!

— Nous ne sommes pas Français, nous, mais nous connaissons la France et nous l'aimons.

Une conversation s'engage entre le plus jeune des deux amis et moi. Le plus âgé, plus maître de lui et plus solide sur ses pieds, soutenait son compagnon, qui chancelait en parlant, et qui mettait toute la rue dans la confidence de notre rencontre.

— J'ai des parents riches, me dit-il. Connaissez-vous M. N...?

Il me cite un nom très connu à Paris.

— Oui.

— Eh bien, c'est mon parent.

Je lui en parle avec détails, mais je vois bientôt que c'est un nom qu'il m'a donné en l'air, pour l'avoir lu dans les gazettes; qu'il veut passer pour plus

qu'il n'est, et que sa vanité résiste à l'ivresse qui a troublé sa raison. Je le tire d'embarras en changeant de sujet. Il me prend par la main et me dit :

— Vous viendrez avec nous.

— Je ne le puis; mes affaires m'appellent ailleurs.

— Il n'y a pas d'affaires le dimanche; vous viendrez avec nous.

Et il fait mine de m'emmener. Je me dégage et je commence à prendre un ton sévère. Il me regarde d'un air attendri.

— Votre refus me blesse, me dit-il.

Il semblait vouloir m'entraîner chez lui pour m'y retenir jusqu'à ce que sa raison lui revînt, et qu'il pût me montrer quel homme il était à jeun.

La conversation devenait embarrassante ; les passants s'attroupaient déjà autour de nous. Je fais quelques pas pour m'en aller. Il court après moi :

— Vous viendrez avec moi, répète-t-il.

Je le repousse doucement. A la lueur d'une boutique, je voyais des larmes de honte rouler dans ses yeux. Il tâchait de remplacer, par cette sorte de dignité qu'imitent les ivrognes, sa raison qu'il sentait atteinte. Son ami nous avait rejoints et l'avait pris par le bras.

— Si vous me refusez cette grâce, me dit-il avec force, je me tiendrai pour offensé dans mon honneur.

— Et moi, repris-je, il y a déjà longtemps que je

le serais, si l'on pouvait être offensé par un homme qui n'a pas sa raison.

Et, m'adressant à son compagnon :

— Monsieur, lui dis-je, ne pouvez-vous pas me protéger contre les avances de votre ami?

Il me fit de brèves excuses, et, le prenant à bras-le-corps, il l'entraîna à quelques pas, criant à tue-tête comme Cassio dans *Othello* : « Mon honneur! mon honneur ! » Je hâtai le pas et me dérobai à cette offre d'hospitalité tout à la fois si burlesque et si touchante. Ce jeune homme avait une figure ouverte et douce; il était bien mis, quoique avec la négligence allemande, parlait agréablement le français, avec un son de voix charmant. Il s'était oublié à boire du vin du Rhin. Il me représentait les étudiants d'Hoffmann : un mélange d'honneur délicat et de grossièreté, de hauteur de cœur et de mauvaises habitudes.

II

LA FONTAINE D'EAU THERMALE.

J'avais été tout d'une course de la ville haute dans la ville basse, où sont le théâtre et l'établissement de la fontaine à boire, deux monuments de construction récente. Le second surtout, représentant un temple en forme de rotonde, est d'un bel effet.

Les eaux de cette fontaine, prises à la source de l'Empereur, la principale et la plus sulfureuse d'Aix-la-Chapelle, sont conduites sous terre par des tuyaux qui traversent, dit-on, d'antiques maçonneries romaines, et viennent sortir en jets fumants au fond d'une cave, où des rhumatisants de tous pays vont, par un double escalier, les boire à plein verre. Devant cette rotonde est une place nouvellement plantée d'arbres. C'est là que, pensant encore à mon étrange rencontre dans les rues de la ville haute, je suivis quelque temps, sans propos délibéré, un jeune couple prussien de fiancés, à ce que je pus voir, ou d'époux dans la lune de miel, qui se parlaient à demi-voix avec beaucoup de tendresse. Les faibles lumières des maisons voisines, qui venaient mourir sur eux, me laissaient à peine voir l'allure gracieuse et fuyante de la jeune femme, emblème de la vie dans ces courtes heures d'amour et de possession chaste, où l'on touche à peine la terre et où l'on glisse comme des ombres à travers les hommes. Ils étaient si absorbés dans leur douce causerie, interrompue par de longs regards, qu'ils n'entendaient pas mon pas lourd retentir derrière eux. J'écoutais avec d'autant moins de scrupule, que, ne sachant pas l'allemand, je ne comprenais rien à leurs paroles et ne pouvais pas les trahir ; mais je devinais tout leur entretien à ces seuls mots qu'ils répétaient à chaque instant, qu'ils échangeaient ou employaient ensemble tour

à tour : *du*, *ich; toi*, *moi*, deux mots qui, à ces heures privilégiées, n'en forment qu'un. Le malheur voulut que je misse le pied dans une flaque d'eau; ils m'entendirent, et, sans même se retourner pour voir qui les suivait, ils s'avertirent par un serrement de bras, et, hâtant le pas, ils disparurent entre les arbres. Je m'arrêtai pensif et leur souhaitai intérieurement l'innocence qui sanctifie l'amour et l'ordre qui le conserve, ces deux coffrets de cèdre où le meilleur de l'homme est préservé des vers.

Il reste une suave odeur sur le passage d'une femme aimée : c'est ce parfum que Milton fait sortir du calice des fleurs qui tapissent le berceau du genre humain.

III

SOUVENIRS DE CHARLEMAGNE. — LA LANTERNE DE CHORIS.

L'entrée d'Aix-la-Chapelle, du côté de la Belgique, offre l'aspect d'une ville fortifiée dont les glacis sont des jardins anglais. La plupart des fossés de la vieille ville de Charlemagne ont été comblés. Des bosquets de lilas, sortant du milieu des plates-bandes, des arbres ombrageant des bancs peints en vert et dont les dossiers représentent des serpents enlacés, des allées larges et sinueuses, bordées d'arbris-

seaux nains, couvrent l'emplacement des antiques remparts contre lesquels se sont rués les Normands du IXe siècle et les armées du moyen âge. La porte de Marschier ou de Borcette, par laquelle on entre dans la ville, est un reste de la cité de Charlemagne. Du côté de la campagne, cette entrée s'arrondit en plein cintre romain; du côté de la ville, elle a la forme ogivale; ce sont deux portes, de deux époques différentes, adossées l'une à l'autre, et couvertes d'un toit d'ardoise, part des temps modernes dans ce monument de plusieurs âges.

Une archéologie sévère ne trouverait peut-être pas, dans ce qui est censé appartenir à Charlemagne, le dessin exact de l'architecture carlovingienne; mais on ne peut douter que, parmi toutes ces pierres, il n'y en ait qui ont été équarries par les maçons de l'empereur, et qui regardent depuis mille ans les arrivants du pays de Liège, soldats, pèlerins, marchands, juifs, gens d'Église, voyageant en tout équipage, et pour les mêmes besoins qu'aujourd'hui.

Au reste, sauf l'intérieur de la cathédrale, le peu qui reste de Charlemagne, dans cette ville qui fut, pendant trente ans, sa demeure favorite, a été, comme cette porte, altéré, refait, recousu à des constructions ultérieures. La tour de Granus, à l'extrémité orientale de l'hôtel de ville, offre dans sa maçonnerie des ressemblances avec la maçonnerie de la cathédrale, et paraît avoir été fondée

par la même main. Elle aurait servi, dit-on, de tour du guet et de prison. La base est un carré de trente-trois pieds, et les escaliers taillés dans l'intérieur des murs tournent autour d'étages voûtés et superposés les uns sur les autres avec une hardiesse qui étonne. Au sommet de la tour, quatre balcons ronds et saillants, en forme de tourelles, débordent aux quatre angles. La trace d'une arcade qui se dessine sur le mur témoignerait à la fois de l'origine carlovingienne et des altérations du monument.

On rattache cette tour à l'ensemble des constructions qui formaient le palais de Charlemagne. On a tâché de restaurer en idée ce palais avec quelques pans de murs, quelques débris de galeries et d'arcades, quelques restes de voûtes, dont la trace présenterait un carré irrégulier embrassant la place actuelle du marché et tout l'espace qui est entre l'hôtel de ville, la cathédrale et les bains. Autour du palais, enfermées dans une enceinte commune, auraient été les habitations des gens d'Église, des doctes, des clercs, qui composaient la cour de l'empereur. L'Aix-la-Chapelle de Charlemagne n'était qu'un palais avec ses dépendances; tout ce qui se trouvait en dehors était faubourg.

La plus belle trace de ce grand homme, c'est la cathédrale bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il décora d'or et d'argent, qu'il ferma de portes et de grilles d'airain, et dont il fit venir les marbres de Rome et de Ravenne. Éginhard avait été

chargé de l'inspection des travaux. La plupart des pierres venaient de Verdun, dont Charlemagne avait abattu les murailles. L'église fut consacrée par le pape Léon III, en 804. Il devait assister à cette consécration autant d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. Trois cent soixante-trois seulement purent être présents ; mais le nombre sacré, dit la légende, fut complété par deux évêques morts qui sortirent de leurs tombeaux, et qui, après avoir assisté à la cérémonie, disparurent.

Ce qui reste de toute cette magnificence, c'est la partie de l'église qui conserve le nom de *Chapelle de Charlemagne*, et qui est comme le noyau de tout l'édifice. La forme de cette chapelle est un octogone de huit piliers énormes, taillés à cinq pans, qui supportent deux étages à plein cintre, formés de huit arcades se découpant sur le mur, avec huit plafonds correspondants aux huit arcades, et peints à fresque. La coupole est éclairée par huit arcades, et fermée par une voûte que des arêtes coupent en huit pans. Il y a moins de soixante ans, on voyait encore, à l'ouverture de chacune des grandes arcades du second étage, deux colonnes qui la partageaient en trois, et qui, au moyen d'une corniche, encore visible, aux piliers principaux, supportaient trois petites arcades au-dessus desquelles courait horizontalement une élégante corniche. Cette première décoration montait à peu près jusqu'aux deux tiers de l'ouverture. A partir de là, s'éle-

vaient deux autres colonnes posées sur la corniche horizontale et ayant les mêmes axes que les premières. Rien n'était plus gracieux que ces trois petits pleins cintres découpés dans le grand, et ces quatre colonnes dont les deux supérieures semblaient émerger des inférieures. L'édifice portait l'empreinte de deux grands arts : à sa base, l'art simple et massif de la Rome consulaire ; à sa partie supérieure, l'art délicat de la Rome des Antonins.

Les guerres de la Révolution amenèrent nos soldats dans le parvis de la cathédrale de Charlemagne. Les colonnes furent arrachées et transportées à Paris. Les chances de la guerre les ont depuis rendues en grande partie à la ville d'Aix-la-Chapelle, qui les laisse couchées le long d'un mur, faute d'argent pour les remettre à leur ancienne place. En fait de morceaux d'architecture, les restitutions de la paix sont presque aussi fâcheuses que les pillages de la guerre; mais, s'il est vrai que ces colonnes soient celles que l'impératrice Hélène avait fait venir d'Italie pour décorer une église de Cologne, et que Charlemagne acheta au clergé de cette église, quelle ville possède de plus précieux restes que ces marbres de quinze siècles, tirés pour la première fois des carrières de Ravenne par la mère de Constantin, et, à mille ans de distance, remués par Charlemagne et par la révolution française?

Au milieu de la chapelle de Charlemagne est une grande pierre, sur laquelle est gravé son nom.

Cette pierre marque, dit-on, la place où ce grand homme fut enterré. Le premier qui voulut voir ses illustres restes fut Otton III, empereur d'Allemagne. Personne ne pouvait dire où était le tombeau, depuis que les Normands avaient dévasté l'église et brisé le monument élevé à son fondateur. Otton fit faire des fouilles, et on trouva dans un caveau le cadavre parfaitement intact, assis, comme le lendemain des funérailles, dans une chaise formée de quatre tables de marbre blanc non polies, que recouvraient des plaques d'or. Charlemagne portait le sceptre et le manteau impérial. Un livre d'évangiles en or était ouvert sur ses genoux; un morceau de la vraie croix était incrusté dans sa couronne; une panetière d'or de pèlerin pendait de sa ceinture. Otton enleva les insignes de l'empire, la couronne, le sceptre, le globe impérial, la tunique, pour les faire servir au couronnement des empereurs. Il donna le livre d'évangiles, le glaive et le collier à l'église d'Aix-la-Chapelle; il garda pour lui la couronne, le globe d'or et la panetière, et il les porta depuis dans toutes ses expéditions. Surpris par la mort en Italie, il en fit don à l'archevêque de Cologne, Héribert, lequel ne put pas les défendre contre Henri, duc de Bavière, qui s'en empara de force, et les déposa dans sa ville de Nuremberg.

Frédéric Ier, dit Barberousse, de la maison des Hohenstaufen, fut pris de la même curiosité que son prédécesseur Otton III. Lui aussi voulut voir

les restes de Charlemagne. Il convoqua, en 1165, à Aix-la-Chapelle, une diète où il vint tant de ducs, de princes, d'évêques et d'autres seigneurs, que la ville se trouva trop petite pour loger tous ces hôtes. C'était la fête de Noël. Frédéric célébra cette fête avec de grandes cérémonies dans l'église de Charlemagne. Puis il fit ouvrir le tombeau; l'archevêque de Cologne et l'évêque de Liége reçurent le corps, qui fut placé dans une châsse et exposé à la vénération publique. La chaise de marbre fut déposée dans une galerie supérieure, pour servir aux couronnements. On coucha le corps dans un sarcophage antique de marbre blanc, orné de bas-reliefs. La chaise et le sarcophage subsistent encore, mais le corps a disparu dans ces pieux pillages; il en reste des os ou fragments d'os, dont on peut suspecter l'authenticité, même sans être de ceux qui poussent la peur d'être trompés jusqu'à ne croire à rien.

Le sarcophage est enfermé dans une armoire particulière. Les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine. Le mouvement des chevaux du roi des enfers est d'une grande beauté. On varie sur la destination primitive de ce précieux reste, et sur l'emploi qu'il reçut, en passant de l'Italie dans le monde barbare. Plusieurs disent que le prétendu sarcophage n'a été qu'une baignoire; ceux-ci le font venir de la Grèce, ceux-là de l'Italie. On veut qu'il ait servi de socle au fauteuil de Charlemagne

dans le caveau funèbre, avant de servir de cercueil à l'illustre mort. Dans le doute, il reste à ce marbre son antiquité; et c'est par là que toutes les reliques intéressent et qu'elles ont raison contre les incrédules.

On est d'accord sur la chaise, la plus curieuse de toutes les reliques profanes d'Aix-la-Chapelle. C'est dans cette chaise que fut assis, pendant trois cent cinquante ans, le corps de Charlemagne; c'est là que furent couronnés plus de trente empereurs ou princes, lesquels y sont venus chercher des inspirations de grandeur, et n'y ont trouvé, le plus souvent, que des fumées d'ambition stérile. Cette chaise est dans une sorte de niche, en planches mal jointes, fermée par une porte à deux battants et élevée sur un massif de pierre haut de cinq marches. Le roi de Prusse, auquel le doyen de la cathédrale avait demandé, dans ces derniers temps, une enveloppe plus digne du monument, a répondu, me disait-on, que ce n'est pas le dehors qui doit attirer les regards, mais le dedans.

La chaise est d'une grande simplicité. Ce sont quatre feuilles d'un beau marbre de Carrare, l'une servant de dossier, deux autres d'accoudoirs, la quatrième formant le siège. Elle pose sur des traverses en pierre, que supportent, à chaque bout, deux massifs de maçonnerie grossière, lesquels offrent un espace vide d'environ trois pieds de haut et deux et demi de large. C'est dans

cet espace vide, où l'on ne peut entrer qu'en se courbant à moitié, que viennent s'accroupir dévotement les gens de la campagne qui souffrent de rhumatismes aigus. Cette posture redoublant leurs souffrances, quand ils se relèvent, ils se croient soulagés, et, la foi aidant, guéris. Où est le Saint-aux-reins? demandent-ils naïvement, prenant cette chaise avec son enveloppe pour une niche de saint. On les entretient dans cette erreur; c'est le profit particulier du sacristain, qui nous faisait des railleries sur ces pauvres gens dont il prend l'argent.

Le droit du couronnement était le privilège d'Aix-la-Chapelle. Les empereurs carlovingiens et saxons, ceux de la branche de Franconie, ceux des maisons de Souabe et de Habsbourg, s'y firent couronner successivement, et plusieurs portèrent, dans leurs guerres, les insignes impériaux, qui ne les empêchaient pas toujours d'être battus. Vers le milieu du XVIe siècle, Aix-la-Chapelle perdit son droit. Charles-Quint et Ferdinand Ier sont les deux derniers empereurs qui y aient été couronnés. L'éloignement de la ville, la jalousie des autres cités de l'Allemagne, qui réclamaient cet honneur pour en avoir les profits, les dangers de la guerre, le manque d'argent, l'affaiblissement des traditions religieuses, enlevèrent à Aix-la-Chapelle un privilège que l'empereur Charles IV, dans la bulle d'or, lui avait maintenu et attribué à tout jamais par une loi expresse. Ses successeurs voulaient bien

confirmer, mais se faisaient couronner ailleurs. On finit par stipuler des dédommagements réguliers, que la ville accepta. On lui donnait, à chaque couronnement, trois mille cinq cents florins d'or pour le cheval qui amenait l'empereur jusqu'à la porte de la ville et qui revenait au porte-clefs; pour celui qu'il devait monter depuis la porte d'entrée jusqu'à Notre-Dame, et sur lequel le prévôt avait des prétentions; pour les draps, velours et brocarts dont on couvrait les sièges et le pavé de la cathédrale; pour la première poignée de jetons du couronnement, que l'essayeur des monnaies avait droit de prélever sur toutes celles qu'on devait jeter au peuple; pour les habits que portait l'empereur avant de revêtir les ornements impériaux, et qui revenaient au chapitre; enfin, pour trois voitures du meilleur vin, dont deux étaient dues au même chapitre, et l'autre à Saint-Adalbert. Avec l'empire d'Allemagne a disparu, outre l'antique privilège, le tribut de trois mille cinq cents florins, qui dédommageait la ville de l'avoir perdu.

Avant de quitter la chapelle de Charlemagne, il faut donner un coup d'œil à ce singulier lustre en forme de couronne, qui descend du milieu de la coupole au-dessus de la pierre du tombeau. C'est un présent de Frédéric Barberousse et un chef-d'œuvre de l'art du lampiste au XIIe siècle. La forme, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce, ni surtout de convenance. On y compte

seize tourelles et quarante-huit porte-lumières en cuivre doré. La chaîne à laquelle il est suspendu serait un chef-d'œuvre de serrurerie dans tous les temps; elle a été calculée pour la perspective, et paraît de grosseur égale dans toute sa longueur. Des vers latins témoignent que ce lustre fut offert, par l'empereur, en l'honneur de la Vierge.

Si le nom de Charlemagne ne remplissait pas cette partie de la cathédrale, et si les siècles n'étaient pas la plus grande beauté des monuments, on préférerait à l'église le chœur, moins vieux de cinq cent cinquante ans, mais d'un art bien supérieur. Il faut faire honneur de cette construction à Chorus ou Choris, bourgmestre d'Aix-la-Chapelle, en 1353. Quant au nom de l'architecte, il est resté inconnu. On sait quelquefois qui commandait ces grands travaux; on ne sait jamais qui les exécutait : l'architecte ne mettait pas son nom au bas de son ouvrage; il ne pensait pas à se perpétuer parmi les hommes; il lui suffisait que Dieu le connût.

Ce chœur est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Le nom de *lanterne*, qu'on lui donne dans le pays, le décrit parfaitement. C'est, en effet, une lanterne oblongue, de plus de cent cinquante pieds de haut, percée de onze fenêtres qui partent du dôme et descendent jusqu'à hauteur d'homme. Les piliers qui les séparent et qui forment les côtés du dôme semblent placés là pour attacher les fenêtres, comme sont, dans une lanterne à jour, les quatre

filets de métal qui joignent, à chaque coin, les quatre verres.

Ne pouvant plus porter le sanctuaire dans le ciel, Choris et l'homme divin qui exécutait sa pensée voulurent faire entrer le ciel dans le sanctuaire par ses vastes fenêtres. La lampe de la lanterne mystérieuse est une sorte de soleil en bois doré, suspendu à la voûte, et dont chaque face représente une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, sculptés au milieu des nuages; le tout en bois doré, et, dit-on, d'un seul morceau.

Les révolutions et la guerre avaient respecté ce chœur, dont la noble et majestueuse nudité n'avait rien qui tentât les pillards et les iconoclastes; c'est une sorte de simonie, trop commune autrefois, qui l'a profané. Dans l'ouvrage primitif de Choris, les fenêtres descendaient jusqu'aux boiseries des stalles, et la base extérieure de la lanterne ne devait recevoir aucune construction parasite qui bouchât le passage de la lumière. Les chanoines, pour le misérable revenu de quelques échoppes qui y sont adossées, ont permis qu'on rognât les fenêtres et qu'on y mît des moellons jusqu'à la hauteur de douze pieds. Or douze pieds de moins à ces embrasures, qui devaient descendre jusqu'à hauteur d'appui et permettre aux passants de voir du dehors les cérémonies du sanctuaire, c'est une mutilation qui a gâté ce bel ouvrage. L'édifice a perdu sa principale beauté, cette apparence de fragilité d'où

lui venait sa ressemblance avec une lanterne.

Je ne me connais pas en droit canon; mais, s'il y a une simonie caractérisée, ce doit être l'acte de ces chanoines vendant, comme un terrain vague, les murs de l'église, et prenant sur le jour du sanctuaire pour loger des marchands qui font arriver jusqu'au tabernacle les plus misérables bruits de la vie vulgaire. Ces hommes ont fait de Dieu un principal locataire, qui sous-loue une partie de sa maison pour en donner les obscurs profits à ses serviteurs indignes. Je ne sais qui pourrait se contenir en voyant, dans l'intérieur, les traces récentes de ces ignobles maçonneries, et le peu de soin qu'on a mis à les déguiser, apparemment pour ne pas dépenser pour l'église ce qu'on tient de l'église. Serait-ce donc pour avoir, à dîner, quelques verres de plus de vin du Rhin? Au reste, qu'importe aux chanoines qu'on se plaigne de leurs mutilations? Ne faut-il pas leur payer un droit d'entrée pour s'en indigner[1]?

L'autel, d'une belle forme et peu orné, est surmonté d'une statue de la Vierge, à laquelle on donne

1. Je suis heureux d'avoir à faire réparation, pour cette belle colère, aux chanoines d'Aix-la-Chapelle. La profanation qui m'indignait si fort, et peut-être si justement, en 1835, a disparu. La magnifique lanterne est dégagée de toute construction parasite, et les fenêtres descendent jusqu'à la portée de la main. Peut-être ma petite déclamation n'y a-t-elle pas nui.

Juillet, 1835.

mille ans. La légende raconte que cette statue fut retirée intacte des débris d'un incendie qui consuma la ville. Deux couronnes d'or, richement travaillées et ornées de pierreries, brillent sur la tête de la mère et de l'enfant Jésus. Les robes, brochées d'or, sont l'ouvrage des archiduchesses, filles de l'empereur Joseph Ier. Le tombeau d'Otton III, dévalisé par nos soldats en 1794, et rétabli depuis, est au pied de l'autel. Cet Otton fit beaucoup pour la cathédrale; il affectait d'aimer Aix-la-Chapelle, comme avait fait Charlemagne, et il rêva, lui aussi, d'en faire une seconde Rome. Le poison qu'il but dans les bras de la veuve de Crescentius, décapité par ses ordres, mit fin à cette brillante imitation de Charlemagne.

A l'entrée du chœur, à droite, au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie et au dépôt des reliques, est une chaire revêtue de lames d'argent doré, avec des incrustations d'ivoire et de pierres précieuses, d'un travail exquis. La forme en est circulaire et d'une proportion charmante. Un énorme onyx, fixé au centre, attire les yeux par sa grosseur. L'ivoire, divisé en petits compartiments, représente des bas-reliefs enchâssés dans des chatons de cristal; on dit ces bas-reliefs grecs ou romains; ils le sont certainement par les sujets, et dignes de l'être par l'exécution. Cette chaire est le don d'un empereur. Les jours ordinaires, on la revêt d'une chemise en bois, qu'on ne découvre que pour les

étrangers; dans les solennités, on la laisse voir au peuple, et on y chante l'Évangile.

IV

LES RELIQUES.

Le dépôt des reliques est au-dessous de cette chaire, dans une chambre qui conduit à la sacristie. On est reçu par deux personnages spécialement chargés de les montrer aux étrangers. L'un appartient à l'ordre laïque et l'autre à l'église. Le premier est sans doute là pour surveiller l'état matériel des reliques, tempérer la curiosité des étrangers qui voudraient y toucher et donner des renseignements tout profanes sur la valeur des ornements et des matières d'or et d'argent qui les décorent; l'autre, à ce que je suppose, a pour emploi de comprimer les propos trop libres des sceptiques et d'aider la foi des personnes disposées à croire. Le laïque nous nommait les objets sacrés, sans accompagnement de paroles liturgiques; il disait : « Voici un morceau de la vraie croix; voici le suaire de Jésus-Christ. » Le clerc tonsuré disait : » Ceci est un morceau de la sainte croix; cela est le suaire qui enveloppa le corps de notre Sauveur. »

La chambre des reliques est entourée d'armoires qui sont ouvertes successivement et par ordre. Une

table est au milieu; on y apporte tous les objets qui peuvent être déplacés. On nous fit asseoir sur des chaises autour de cette table, en face de l'armoire principale qui contient les grandes reliques et les plus précieuses d'entre les petites. L'ouverture seule de cette armoire, qui couvre tout un mur de la chambre, est déjà un spectacle éblouissant. Les portes, à l'intérieur, sont ornées de peintures d'Albert Durer, représentant des apôtres et des saints, petites figures exécutées avec finesse et sentiment, où le dessin n'est pas sacrifié à la couleur. Elles sont sans doute de l'époque où Albert Durer disait à Mélanchthon : « J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse la peinture fleurie et à effet, et je me suis grandement admiré dans celles de mes œuvres les plus chargées de couleur; mais, depuis que je vieillis, je me suis mis à étudier la nature, et j'ai compris que la simplicité est le plus haut degré de l'art. »

Dans l'intérieur de l'armoire, c'est l'or et l'argent sous mille formes : des châsses, des soleils, des calices, des reliquaires en forme de tombeaux, de coupoles, d'aiguilles, de cathédrales, dont chaque pointe est une pierre précieuse; ce sont des couronnes d'or, présents de personnes royales, des statuettes en argent doré, les plus rares merveilles de l'orfèvrerie du moyen âge et des temps intermédiaires.

Une châsse d'argent doré, longue de cinq pieds environ et haute de trois, en forme de toit ou vais-

seau de cathédrale, occupe tout un rayon de l'armoire sacrée. Tout autour sont les figures des douze apôtres, en relief, agenouillés dans douze niches, occupant les deux grands côtés de la châsse ; on n'en voit que six, le monument ne pouvant être regardé que de face. Au milieu, dans une niche plus élevée et qui règne dans toute la hauteur, la Vierge est assise, ayant l'enfant Jésus dans les bras; aux deux petits côtés, des bas-reliefs représentant les principaux mystères de la vie du Christ. L'angle que forme le vaisseau à son sommet est surmonté d'une galerie découpée en trèfle et à jour, où brillent cinq chatons de forme ronde, enchâssant des pierreries.

C'est dans cette châsse que sont renfermées les grandes reliques, qui ne sont montrées au public que tous les sept ans. La fête dure depuis le 10 juillet jusqu'au 24. Pendant ces quatorze jours, la chapelle de Charlemagne se remplit d'une foule de curieux, venus là de tous les points de l'Europe pour contempler ces précieux monuments de la foi catholique. L'ostension se fait par le clergé de la cathédrale, du haut d'un balcon recouvert de riches tapisseries. Pendant qu'un des prêtres étale l'objet sacré, deux autres, placés à ses côtés, les montrent avec une baguette et en donnent l'histoire et l'explication à la foule entassée dans l'église. Il n'est pas rare que, parmi les spectateurs, quelques-uns versent des larmes. A plusieurs le cœur manque,

par la force de la religion rendue perceptible aux sens; ceux qui doutent sont émus par cette antiquité des témoignages, qui est, à elle seule, une authenticité; personne n'est indifférent.

Toutefois, Aix-la-Chapelle ne voit plus cette affluence du XV[e] siècle, qui forçait le bourgmestre de faire fermer les portes jusqu'à ce que les premiers arrivés eussent fait place aux nouveaux venus, et qui laissait dans le trésor particulier de l'église quatre-vingt mille florins d'or offerts à la Vierge, qui les abandonnait à ses collecteurs. Les pèlerins ne sont plus obligés de camper hors des murs, en attendant leur tour; les auberges de la ville suffisent à l'empressement des curieux : aussi le clergé d'Aix-la-Chapelle fait-il des circulaires où il regrette les pèlerinages du temps passé, et où il rappelle les miracles opérés par la vertu des grandes reliques.

Ces reliques sont : — La robe blanche qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'enfant Jésus; cette robe est de coton et longue de cinq pieds et demi, ce qui fait penser que la sainte Vierge a dû être de haute taille. On la montre toute dépliée, et sa ressemblance avec une chemise lui en a fait donner le nom dans le peuple. — Les langes dont saint Luc a dit au chapitre II : « Vous trouverez cet enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche. » On les dit d'un drap jaune, grossier comme du feutre. On les montre

pliés. — Le drap dans lequel a été reçu le corps de saint Jean-Baptiste après sa décollation. Ce drap, d'un lin assez fin, est tout couvert de sang. — Le linge dont Jésus-Christ fut ceint sur la croix; il est pareillement taché de sang et très grossier, quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse de toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

On renouvelle tous les sept ans les enveloppes de soie où sont conservées ces quatre reliques; les étoffes remplacées sont coupées en petits morceaux et distribuées en présents qui en appellent d'autres.

Les petites reliques sont ainsi appelées, non parce qu'elles sont de moindre valeur, dit le livret de la cathédrale, mais parce que, étant moins volumineuses que les quatre premières, elles ne peuvent pas être l'objet d'une ostension solennelle, du haut de la galerie. Ce sont ces reliques qu'on montre aux étrangers et que j'ai pu voir à loisir; elles sont nombreuses. Ma mémoire n'a retenu que les principales. Deux reliquaires d'argent doré, d'un travail admirable, représentant une église gothique, haute de trois à quatre pieds et longue de deux à trois, contiennent : le premier et le plus grand, la pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la croix; le morceau de la croix auquel ce clou était attaché; une dent de sainte Catherine; le grand os d'un bras de Charlemagne, depuis le coude jusqu'à l'épaule; le second : un morceau du roseau

que les Juifs mirent dans la main de Jésus-Christ, quand ils le saluèrent ironiquement roi des Juifs, et un lambeau du suaire dont son visage fut couvert dans le tombeau; des cheveux de saint Jean-Baptiste; une côte de saint Étienne, premier martyr.

Je ne puis pas affirmer que j'aie bien vu tous ces objets sacrés, que mon œil ait tourné tout autour, et que la foi aux choses antiques ait toujours réussi à dissiper l'incertitude du témoignage de mes sens. L'éclat de ces châsses, l'élégance de ces tours gothiques d'où s'élancent mille aiguilles d'or, la splendeur des enchâssements, l'altération des couleurs et des formes propres à chaque objet, tout cela ne me permettait pas d'en avoir une perception nette, et les accessoires me dérobaient souvent le principal. Je regardais alors le clerc tonsuré, dont l'œil souriant me disait : « Il n'y a que la foi qui sauve, » et dont la bouche officielle était prête à anathématiser mon doute.

Je ne dirai pas non plus que j'aie bien et parfaitement vu, dans la jolie cassette d'or qui figure la présentation au temple, le morceau du bras de saint Siméon, ni l'huile miraculeusement découlée des os de sainte Catherine, qu'on y conserve dans une fiole d'agate; mais j'ai admiré le bouquet à tige d'or et aux fleurs de pierreries qui sort de la fiole comme un bouquet immortel nourri par l'huile miraculeuse. Deux petites statues, où la matière surpasse le travail, représentent Siméon élevant dans

ses bras l'enfant Jésus, et Marie offrant deux colombes qui s'échappent de ses mains.

J'ai pareillement des doutes sur la grandeur de ces parcelles du corps de Charlemagne conservées dans trois châsses. La seconde châsse, qui contient l'os du bras, depuis la main jusqu'au coude, est un don de Louis XI, lequel fit enchâsser ce précieux reste en 1481, dans un reliquaire de trois pieds de hauteur, figurant un bras avec la main, entouré d'une manche collante. Au milieu de ce bras est un trou carré de quelques pouces par où l'on voit, à travers un morceau de vitre, une portion de l'os. Allongez par la foi cet os de toute la longueur du reliquaire, terminez-le par cette main de géant, et joignez-y l'autre partie qui est renfermée dans la châsse en forme d'église gothique, et qui va du coude à l'épaule, vous aurez un bras d'un peu plus de cinq pieds.

Si vous en témoignez quelque étonnement. le laïque et le clerc veulent bien retrancher un pied, mais ne vous tiennent pas quitte à moins de quatre. Je n'ignore pas qu'Éginhard donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-il, qui n'excède pas de justes proportions[1] ». Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds; quel géant

1. Corpore fuit amplo atque robusto, statura eminenti, quæ tamen justum non excederet... Eginh. in Karl. M., c. XXII.

faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé debout sur sa main. Si le docteur Antomarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou un homme plus grand que le plus grand des grenadiers de Frédéric II.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort pour en faire sortir les sons qui retentissaient, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Raschid fit présent à Charlemagne. Il est suspendu à un ceinturon de velours cramoisi sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré : on est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans; toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir

perdu le grand homme qui lui donnait l'âme.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clef d'or et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garrotté dans les prisons de Rome; — un soleil soutenu par deux anges et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux et de petits compartiments vitrés, où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix; une épine de la couronne; des os de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste; les dents de saint Thomas et de saint Barthélemy; — une croix d'or dans laquelle est enchâssée une parcelle considérable de la vraie croix; — deux reliquaires en forme de saint sacrement, dont l'un contient la ceinture de cuir de Jésus, cachetée aux deux bouts et scellée du sceau de Constantin, et dont l'autre montre la ceinture de lin de la Vierge; — enfin une statuette de la Vierge en argent doré, dont le creux renferme plusieurs reliques, et qui est portée solennellement par deux vicaires le jour du Saint-Sacrement, comme patronne de la ville.

Les sceptiques ont de belles raisons contre les reliques; car quoi de plus semblable qu'une corde ordinaire à la corde dont Jésus ceignait sa robe, qu'une dent ordinaire à la dent de saint Thomas, qu'une épine de prunier sauvage à l'épine de la

sainte couronne, qu'un os de païen à un os de saint, qu'une éponge à laver à l'éponge trempée de fiel et de vinaigre dont on abreuva Jésus, qu'un clou rouillé à un clou de la vraie croix? Quoi de plus suspect que cette authenticité reposant sur des traditions orales, sur des approbations données par des autorités ecclésiastiques, intéressées à multiplier les preuves sensibles et populaires de la foi sur les registres des églises qui en tiraient profit? Quoi de plus douteux que ces conservations miraculeuses au milieu des guerres, des incendies, des pillages, dans des villes saccagées par toutes les invasions du Midi et du Nord, au milieu de cette Europe flottante dont la carte change tous les demi-siècles, renouvelée par l'épée et le feu? Mais les fidèles n'ont pas de moins belles raisons en faveur des reliques; car quoi de plus probable, dans l'origine d'une religion, que les croyants aient conservé quelques restes de ses martyrs; que des sépultures aient été pieusement violées pour en tirer des ossements; qu'on ait ramassé les linges du supplice, les clous de la croix? Quoi de plus vraisemblable qu'après le triomphe de l'Église ces débris aient été ou achetés aux possesseurs par les princes, ou volontairement donnés aux églises pour être la propriété de la chrétienté tout entière?

La foi aux reliques est fondée sur la vraisemblance; et c'est peut-être ce qui la rend si vivace, outre qu'elle a sa racine dans l'imagination

populaire et le sentiment religieux si naturel à l'homme.

Est-ce donc à ce clou que je crois? Est-ce à cet anneau de chaîne, à ce petit morceau de bois noir, à ces cheveux, à ces linges ensanglantés, à cette huile découlée des os d'une sainte? Non; mais je crois à tous ceux qui y ont cru, à ces pèlerins s'aventurant, au milieu des guerres furieuses, pour les aller toucher, pour en rapporter le contact sacré dans la patrie, au risque de mourir en chemin, purifiés et envoyés au ciel par leur seule vertu divine; je crois à la foi de ces princes qui les faisaient enchâsser dans l'or et l'argent, et détachaient, pour en orner les reliques, les pierreries de leurs couronnes; je crois à l'authenticité des ardentes prières, des élans de cœur, des regards respectueux et avides qui s'y sont attachés; je crois à ces malades, à ces humbles d'esprit, à ces pauvres sans consolation, qui sont partis d'Aix-la-Chapelle guéris, redressés, riches, pleins d'espérance, après les avoir contemplées! Je crois à la pénitence de ces reines, princesses et grandes dames, qui léguaient leurs diamants aux reliques d'Aix-la-Chapelle, voulant que le don de ces bijoux, par ce saint et dernier usage, leur fût compté au jour du jugement comme une bonne œuvre. Les reliques sont vraies par le consentement universel, lequel est plus fort que tous les actes des notaires romains, que tous les registres d'église, que tous les cachets des empe-

reurs : c'est pour cela qu'on ne les peut voir froidement. Malheur à celui qui trouverait à rire de ces pieux emblèmes que la foi de tant de générations a sanctifiés, qui ont été le baume de tant de blessures, le soulagement passager de tant de maux, qui, dans des époques de ténèbres et d'anarchie, où l'homme manquait à l'homme, où le présent était intolérable et l'avenir dans le ciel, ont donné aux pèlerins quelques heures d'exaltation fortifiante et les ont rafraîchis un moment, dans leur rude voyage vers le terme de la réparation éternelle!

Mais, si les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, sitôt que ce consentement se retire, il n'y a pas de moyen humain d'authenticité qui puisse les garantir du doute et de l'abandon. Alors le sanctuaire où sont conservées les reliques n'est plus qu'un cabinet d'antiquités; les châsses d'or et d'argent, bénites par les évêques, deviennent des écrins de l'orfévrerie du moyen âge; l'homme d'Église qui les montre n'ose plus se signer devant le morceau de la vraie croix, ni s'incliner devant la ceinture du Christ, devant le lin sur lequel a dégoutté le sang de son flanc; il sourit pour mettre à l'aise les incrédules et ne pas paraître trop peu de son siècle.

Le visiteur des reliques n'est plus ce pèlerin du temps passé qui a quitté sa ville sur la foi de la bonté divine, disant adieu à sa femme, à ses enfants,

avec des provisions pour un jour, au début d'un voyage qui durait des mois. C'est un voyageur qu'on fait asseoir, — le pèlerin s'agenouillait, — avec lequel on fait prix à la porte; moyennant quoi, il lui est permis de toucher les reliques, de les peser dans sa main, d'élever des doutes, d'entrer en discussion avec l'homme d'Église chargé de l'ostension, lequel défend ses reliques de bouche, et peut-être les abandonne de cœur.

Le tarif de la visite aux reliques est exorbitant. C'est une habitude illibérale du clergé d'Aix-la-Chapelle. Cependant, à Cologne, l'ostension des crânes des trois rois mages est encore plus chère. Cette sorte d'impôt est inconnue en France, où les reliques, il est vrai, sont rares et les curieux de reliques peu communs. Le peuple d'Aix-la-Chapelle ne voit les reliques que tous les sept ans, quand la vue n'en coûte rien. Il y a pourtant beaucoup de pauvres gens pour qui une ostension plus fréquente et gratuite serait un soulagement moral. On voit ici des hommes du peuple, des vieillards, collés aux tribunaux de pénitence, comme ailleurs les femmes, et s'y confessant des fautes ou des tentations de la pauvreté; d'autres, agenouillés sur les degrés d'une chapelle, immobiles, prient avec ardeur. L'église est pour eux un toit pendant la pluie, une maison qui ne repousse pas la prière du pauvre, et qui ne distingue pas entre ses hôtes.

Des gens de la campagne, après le marché et

avant de retourner au village, viennent réciter un rosaire dans un coin de l'église, derrière un pilier, sûrs d'être entendus par le Dieu qu'on adore à l'autel. Dans le cloître qui conduit à la cathédrale, quatorze tableaux, attachés au mur à des distances égales, représentent divers sujets de la vie de Jésus-Christ. Au bas de chaque tableau est un banc grossier, en forme de prie-Dieu, où les pauvres viennent prier.

Comme je visitais ce cloître, je vis agenouillée à un de ces bancs, devant le tableau du Christ disant cette belle parole : « Laissez les petits enfants venir à moi, » une femme en haillons qui paraissait exténuée. Elle tenait dans ses bras un enfant, maigre comme elle, qui regardait par-dessus son épaule et souriait pendant que sa pauvre mère priait. Mon premier mouvement fut de penser à lui donner quelque argent, mais je la laissai achever sa prière et m'allai placer à la sortie du cloître, pour l'attendre au passage et lui faire mon aumône. Elle se leva, fit une révérence, et se traîna jusqu'à la porte, en regardant à droite et à gauche, avec cet air stupide que donne l'habitude de la misère irréparable. Je lui mis rapidement une pièce de monnaie dans la main; elle la prit, la baisa, et fit un signe de croix, en balbutiant quelques mots allemands. Peut-être pensa-t-elle que celui qu'elle venait de prier lui avait envoyé cette aumône.

Ah! sans doute, « il faut une religion pour le

peuple ; » qui pourrait le nier ? Mais malheur à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsme, et qui se croit quitte avec le peuple quand elle lui laisse ses églises ! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain ! Même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances ; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernements du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il n'y ait des pauvres faute de travail.

V

BORCETTE.

Borcette est un bourg au sud d'Aix-la-Chapelle, non loin de la porte Marschier. C'est une longue rue sur le penchant d'une colline très rapide, où les maisons s'entassent il semblent se soutenir contre la chute, jusqu'au bas d'un vallon qui court de l'est à l'ouest, et qu'arrose la Worm. Borcette n'était encore, au IXe siècle, qu'une forêt de chênes, peuplée de sangliers qui durent entendre le son du cor de Charlemagne, et d'où lui vint son nom de *Porcetum*. Vers la fin du Xe siècle, l'empereur Otton II donna la forêt à Grégoire, prince grec,

frère de sa femme Théophanie, lequel y fonda un monastère bénédictin, dont il fut l'abbé. L'abbaye attira des serfs, les serfs des hommes libres; ceux-ci bâtirent un village, qui peu à peu devint un bourg. L'esprit des temps modernes, dont l'instrument le plus puissant a été la révolution française, a fait de l'abbaye une propriété particulière, de son église une paroisse commune à tous, des descendants des serfs de Grégoire une population de drapiers industrieux et riches et de faiseurs d'aiguilles, rivales de celles de l'Angleterre.

La curiosité de Borcette, ce sont ses eaux chaudes, dont les vapeurs se répandent en nuages tièdes et argentés sur la partie basse de la ville. La principale source est entourée d'une large margelle d'où elle s'échappe, avec bruit et à gros bouillons, d'un fond de sable mobile, qu'elle soulève sans cesse, et qui sans cesse retombe. La chaleur de cette source est de cinquante degrés Réaumur. Les ménagères de Borcette y jettent un petit seau attaché au bout d'une corde, et l'en retirent plein d'une eau bouillante, où les œufs cuisent en trois minutes. La vue de cette source n'est, du reste, pas plus gratuite pour l'étranger que celle des reliques. A peine est-on penché sur la margelle, qu'une femme d'une maison voisine vient au puits, ouvre la grille qui en ferme l'entrée, remplit, aux plus gros bouillons de la source, un grand verre à bière, et vous l'apporte sans mot dire. La langue de Borcette pourrait

n'être comprise que de peu de gens; celle des gestes l'est de tout le monde. On s'exécute, et, après avoir goûté avec précaution de cette eau, qui sent les œufs pourris, on donne quelques *silbergros* à l'Hébé de la source, qui vous remercie par un faible salut, indifférente, *maîtresse de ses sens*,

Et comme accoutumée à de pareils présents.

Toutes les eaux chaudes de Borcette, après avoir servi à différents établissements de bains, vont se réunir dans un canal, d'où elles se déversent, partie dans un petit lac, bordé d'arbres, sur lequel flottent de légères fumées, partie dans un ruisseau. Chemin faisant, la masse d'eau se grossit de petites sources d'eaux minérales, éparses dans tout le vallon, et fait mouvoir des fabriques et des moulins. Elle prend alors le nom de Worm ou rivière chaude, passe tout près d'Aix-la-Chapelle, reçoit toutes les eaux formant la rivière qui traverse cette ville, et va se jeter à sept lieues de là, en manière de rivière, dans la Roër, dont le nom a désigné, pendant dix-huit ans, l'un de nos plus beaux départements du Rhin. Le petit lac de Borcette, appelé l'Étang chaud, à cause des eaux chaudes qu'il reçoit, ne gèle jamais; il protège de ses tièdes exhalaisons quelques plantes aquatiques qui ne croissent ordinairement que dans les climats du Midi, et nourrit quantité de poissons médiocres. On ne peut man-

ger de ces poissons qu'après les avoir fait dégorger longtemps dans l'eau froide. De beaux cygnes, qui vivent en liberté sur ces mille ruisseaux, s'accommodent de ce poisson tel qu'il est, et le mangent sans préparation. On voit leurs longs cous onduleux sortir du milieu des roseaux, d'où ils s'élancent comme des oiseaux sauvages, avec un grand bruit d'ailes et un frémissement particulier que ne font jamais entendre les cygnes claquemurés de nos pièces d'eau bourgeoises.

A l'est de Borcette, le lit épuisé d'un petit ruisseau, qui coule à travers des taillis, mène les amateurs de chemins infréquentés et de ruines douteuses sur les bords d'un étang desséché, d'où s'élève un pan de muraille antique, en forme de tour carrée. C'est le seul reste d'un édifice dont les décombres, amoncelés au pied de la muraille, sont recouverts d'arbres poussés entre les pierres et nourris par les pluies du ciel et les vapeurs de la vallée. Avec un peu de cette complaisance si facile aux voyageurs venus de loin, on pourrait placer là ce château de Charlemagne où se passa l'épisode d'Éginhard et d'Emma. Ce serait là qu'Éginhard, après un rendez-vous d'amour avec la fille de l'empereur, durant lequel les heures s'étaient écoulées et beaucoup de neige était tombée dans la cour du château, aurait été porté sur les épaules d'Emma, afin que Charles, dont les yeux étaient si perçants, ne voyant que des pas de femme sur la neige, n'eût

aucun soupçon de l'aventure. Si ce n'est à cette place même que la belle Emma punit son royal père de cette jalousie plus qu'étrange qui porta Charlemagne à ne pas marier ses filles, ce ne doit pas être très loin de là; et, si l'aventure ne s'est pas tout à fait passée ainsi, peu de choses vraies sont plus vraisemblables. C'en est assez toutefois pour donner un intérêt à cette ruine, tout près de laquelle un riche propriétaire d'Aix-la-Chapelle, homme à écusson armorié, a fait bâtir une habitation de campagne qui protégera contre les marchands de pierres toutes taillées l'asile probable des amours d'Éginhard et d'Emma.

VI

LE LOUISBERG.

Le Louisberg est, après la cathédrale pour quelques voyageurs, avant la cathédrale pour le plus grand nombre, la principale curiosité d'Aix-la-Chapelle. J'entends ce nom à toutes les tables d'hôte. « Vous allez à Aix-la-Chapelle? — Oui. — Ne manquez pas de monter au Louisberg. » Dans la voiture publique, encore ce Louisberg. « Monsieur va sans doute voir Aix-la-Chapelle pour son plaisir? — Oui, s'il n'y pleut pas, comme à Liège. — Il ne faut pas oublier le Louisberg. » Viennent ensuite les con-

seils et les itinéraires. « Ne prenez pas de guide; ils sont chers et importuns; on peut aller seul au Louisberg. » A la descente de voiture : « Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire demain au Louisberg? » Le lendemain, à peine au bas de l'escalier : « C'est moi qui dois mener monsieur au Louisberg. — Mais je n'ai demandé personne. — Ah! » Et voilà un *cicerone* qui se croit volé et qui souhaite intérieurement que je me casse le cou avant d'arriver au Louisberg. Dans la rue : « Monsieur va-t-il au Louisberg? C'est par ici. » Et déjà l'officieux guide me devance de quelques pas. Qu'est-ce donc que ce Louisberg?

Avant 1807, le Louisberg était, pour les géologues, une masse de sable mélangé de coquillages pétrifiés, nue, stérile, sans verdure et d'un difficile accès. La même main qui, en 1807, donnait au commerce d'Aix-la-Chapelle un développement inouï; qui portait à quatre-vingt-dix le nombre de ses fabriques de drap, et à neuf mille le nombre d'ouvriers employés à cette industrie; qui améliorait les laines indigènes et introduisait dans le pays les moutons de race espagnole; la même main qui donnait à l'habile mécanicien Jecker les bâtiments et les jardins d'une abbaye pour y établir une immense fabrique d'épingles, transportait sur les flancs arides du Louisberg la terre végétale et les arbres qui en font aujourd'hui une magnifique promenade : cette main, c'était celle de Napoléon,

dont le nom est resté si populaire à Aix-la-Chapelle, qu'on y arrête encore dans les rues, au nom du magistrat, de braves gens qui, en sortant du cabaret, ont crié : « Vive l'empereur ! » Je le comprends. Sous Napoléon, ils étaient mieux payés et travaillaient moins; leur ville était la tête de pont de la France du côté de l'Allemagne, et ils y avaient vu, en 1804, le vrai descendant de Charlemagne. Au lieu de ces lourds soldats du Stralsund, qu'on y envoie en garnison, de l'autre bout de la Prusse, et à qui l'on permet, dans leurs moments libres, de porter des fardeaux pour le compte des particuliers, ils étaient gardés par des soldats gais et bons vivants, qui avaient battu toutes les armées de l'Europe.

Un chemin pavé, bordé de sapins et de peupliers, va de la ville au pied du mont. Deux allées sablées, qui montent le long de ses flancs, amènent des deux côtés, et par une pente douce, les gens de pied et les voitures jusqu'à une pyramide en pierre qui en marque le point le plus élevé. Cette pyramide, dressée par nos ingénieurs, correspondait à l'une des pointes de la grande base triangulaire, établie pour la levée du plan topographique des départements unis du Rhin. C'est de là qu'un de nos colonels du génie faisait ses observations astronomiques. Une inscription française, gravée sur la pyramide, indiquait ces diverses circonstances. En 1814, les soldats du Stralsund abattirent la pyra-

mide; le roi de Prusse l'a fait relever, mais l'inscription française a été remplacée par une inscription allemande, et le nom de Napoléon ne s'y lit plus.

La vue qu'on a du Louisberg est ravissante : au sud, la ville et ses tours et le vaisseau du chœur de la cathédrale, ce toit de la lanterne mystérieuse, la porte dite de Charlemagne, les hauteurs du vallon de Borcette, la ruine d'Éginhard, et, tout autour de la ville, ce grand parc anglais, jeté sur des fossés comblés; des routes qui, partant de tous les points de la ville, s'enfoncent à l'horizon; des maisons de campagne à l'entrée des bois; des fumées s'échappant des houillères; des moulins à vent sur tous les mamelons; de petites collines avec leurs vallons, leurs ruisseaux, leurs forêts, leurs prairies, leurs champs enclos de haies, leurs villages cachés dans les arbres; quelques lieux historiques, le Salvatorsberg (Mont-du-Sauveur), couronné par une église et un monument rustique; le Bergerbusch (Bosquet-du-mont), que les Français appelaient *Bosquet Pauline*, parce que la princesse Pauline aimait à s'y promener; la hauteur de Melaten, sur laquelle se dressaient jadis les fourches patibulaires, que les Français abattirent; à l'ouest et au nord, l'*Empire d'Aix-la-chapelle*, qui avait cinq quarts d'heure de longueur sur une lieue de largeur, petit empire ceint tout autour d'un fossé et d'une haie, et divisé en quartiers, dont chacun avait son capitaine,

son lieutenant et son enseigne ; à trois quarts de lieue de l'une des portes d'Aix, Vaels, village du Limbourg, dont les manufactures de drap et d'aiguilles sont mues par un ruisseau qui fait frontière entre la Belgique et la Prusse. Enfin, le mont lui-même attire les regards par ses belles plantations, ses bosquets étalés dans les intervalles des allées ; son petit temple à colonnes et son pavillon chinois, qu'il ne faut pas voir de trop près, et sa rotonde, où se donnent les rendez-vous d'amour et les rendez-vous de boire, deux choses qui se font sous tous les gouvernements, et comme ici, à ciel ouvert.

Dans cet horizon plus varié qu'étendu, trois grands hommes ont laissé la trace de leurs pas. César vint y exterminer les Eburons ; Charlemagne y sema la race saxonne arrachée du sol natal, et Napoléon vint y chercher le méridien de la France rhénane, y fonder des fabriques d'épingles et y planter une promenade. Dans l'intervalle, les Normands, dont Charlemagne avait vu avec effroi les barques longues jusque dans son port de Narbonne, passèrent sur la ville et la détruisirent. Saint Bernard y prêcha la croisade, alors que Conrad III y tenait sa cour, et qu'on y menait, dit Philippe, le compagnon de saint Bernard, une vie de voluptueux et de fous. Au XIIIe siècle, Rodolphe de Habsbourg voulut s'y faire couronner ; mais, comme les princes lui refusaient le serment, sous prétexte que sa main n'était pas armée du sceptre impérial, il

prit le crucifix qui était sur l'autel et dit : « Voici qui me tiendra lieu du sceptre et qui me servira à châtier tous ceux qui seront infidèles à l'empire ou à moi. » Charles-Quint, roi des Espagnes et des Amériques, y fut couronné empereur d'Allemagne. Enfin, la paix fameuse d'Aix-la-Chapelle y fut signée, en 1668, entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, paix glorieuse pour la France, bien différente de cette paix qu'on lui accorda, en 1818, dans un congrès de rois vaincus dix fois, vainqueurs une fois, lesquels signèrent, le 14 novembre, la retraite de France des troupes alliées, et furent remerciés par le duc d'Angoulême, expédié pour cela en courrier confidentiel par Louis XVIII.

VII

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

La poésie et la science y eurent aussi un pèlerin illustre ; ce fut Pétrarque, qui fit quelque séjour à Aix-la-Chapelle dans son grand voyage en France et en Allemagne. Il écrivit à Jean Colonne, son protecteur et son ami, la lettre suivante, qui peut passer pour une des plus piquantes légendes d'Aix-la-Chapelle :

« J'ai vu la ville d'Aix, résidence de Charlemagne,

et, dans une église bâtie en marbre, le tombeau de ce prince si révéré de ces peuples barbares. Quelques prêtres de cette église nous ont amusés d'un conte qu'on n'entend pas sans plaisir et qu'ils m'ont montré écrit. Depuis lors, je l'ai trouvé raconté avec plus de soin dans les écrivains modernes, et j'ai l'idée de te le faire connaître. Toutefois, je ne veux pas qu'on me recherche pour la vérité du fait, qui reste comme on dit, à la charge de ses auteurs.

» On raconte donc que le roi Charles, que, par le surnom de Grand, ils *osent* égaler à Pompée et à Alexandre, tout énervé des caresses d'une femme qu'il aimait à la folie, oubliant sa gloire, dont il s'était montré jusque-là si jaloux, négligeant les affaires du royaume, oubliant tout et lui-même, au grand chagrin et au grand dépit des siens, ne trouvait depuis longtemps de goût et de plaisir qu'aux embrassements de sa maîtresse. Il semblait qu'il n'y eût plus de remède à ce fol amour qui fermait les oreilles royales de Charles aux conseils de la raison, lorsqu'une mort inespérée emporta la jeune femme, cause de tous ces malheurs, et mit dans tout le palais une joie immense, mais cachée. Mais on vit bientôt que plus la passion du roi avait été honteuse, plus ses regrets étaient violents. Sa fureur, loin d'être calmée par cette mort, passa tout entière sur ce cadavre défiguré et livide. Il le fit embaumer dans des parfums, le chargea de pierreries, le revêtit de pourpre, et, nuit et jour, il le

pressait dans ses bras et le couvrait de baisers avides et de larmes.

» Que doit être un règne, sinon une domination juste et glorieuse? Qu'est-ce, au contraire, que l'amour, sinon une servitude injuste et sans honneur?

» Tandis qu'il arrivait de toutes parts vers l'amant ou, pour parler plus juste, vers l'insensé[1], des ambassadeurs de toutes les nations, des chefs d'armée et des gouverneurs de provinces venus pour l'entretenir des plus graves intérêts de l'Europe, lui, couché sur son lit, malheureux, seul, les portes fermées en dedans, restait attaché à ce corps tant aimé, l'appelant souvent du nom d'amie, comme si elle eût été vivante et qu'elle eût pu lui répondre. Il lui confiait ses soucis et ses peines, il lui murmurait de douces paroles, il poussait ces soupirs, il versait ces larmes, accompagnements éternels de l'amour. C'était un misérable soulagement, mais le seul que ce roi, d'ailleurs si sage, dit-on, en toute chose, fût libre de choisir.

» Ils ajoutent à ce récit des circonstances que je crois impossibles, et que je ne juge pas convenable de te raconter. L'évêque de Cologne, homme renommé pour sa sagesse et sa sainteté, se trouvait alors à la cour. Il était le premier des personnages de la suite du roi et la voix prépondérante dans ses

1. Il y a dans le latin un jeu de mots qu'on ne peut pas rendre en français : Ad *amantem*, seu (rectius) ad *amentem*...

conseils. Ce prélat, ému de compassion pour son seigneur, et voyant que les remèdes humains étaient sans vertu, tourna ses pensées vers Dieu et lui adressa de continuelles prières, disant qu'en lui reposaient toutes ses espérances, et lui demandant avec des gémissements qu'il mît fin à ce malheur.

» Après avoir longtemps prié, il fut enfin consolé, un certain jour, par un miracle éclatant. Comme il disait la messe, selon sa coutume, et que, après les plus pieuses prières, il se frappait la poitrine et arrosait l'autel de larmes, une voix descendue du ciel lui dit que la cause du délire de Charles était sous la langue de la femme morte. Le sacrifice achevé, il courut tout joyeux dans la chambre où était le corps, et où sa familiarité très connue avec le roi lui donnait le droit de pénétrer; il introduisit secrètement son doigt dans la bouche du cadavre, et trouva sous la langue glacée et raide une pierre précieuse enchâssée dans un petit anneau, qu'il arracha en toute hâte et emporta.

» Peu d'instants après, Charles rentra dans cette chambre, et courut, selon sa coutume, au cadavre, pour y renouveler ses stériles embrassements. Tout à coup il s'arrête à la vue de ce corps desséché; ses cheveux se dressent sur sa tête; il a horreur d'y toucher. Bientôt il ordonne qu'on l'enlève et qu'on le porte à la sépulture. Mais sa passion s'est tournée tout entière sur l'évêque de Cologne; il l'aime, il le recherche; de jour en jour, il s'attache plus forte-

ment à lui. Désormais il ne fait rien que de son avis, et ne veut s'en séparer ni de jour ni de nuit.

» Le prélat, homme plein de sens et de prudence, résolut de se débarrasser d'un poids que tant de gens peut-être eussent désiré, mais qui lui parut insupportable. Toutefois, craignant que, si l'anneau passait dans les mains d'un autre, ou s'il était brisé, il n'en résultât quelque péril pour son maître, il l'alla jeter dans un marais voisin.

» Charles habitait alors la ville d'Aix avec tous les grands. De ce moment, il la préféra entre toutes les autres villes. Rien ne lui plaisait plus que son marais ; il prenait le plus vif plaisir à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. Finalement, il y transporta sa cour, et, faisant jeter d'énormes môles dans les eaux du marais, il s'y bâtit à grands frais un palais et une église, afin qu'aucune affaire, divine ni humaine, ne pût l'en arracher. Il y passa le reste de sa vie, et y fut enseveli. »

Heureuse ville, qui a eu pour fondateur Charlemagne, et pour légendaire Pétrarque !

Septembre, 1835.

ANGLETERRE

I

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL

I. De la question des pauvres en Angleterre et en Irlande. — II. Le Directeur de la maison de travail de Liverpool. — III. La Constitution du travail dans l'établissement. — IV. L'École de la maison de travail. — V. L'Atelier des cercueils. — VI. Les Toits à porcs. — VII. La Centenaire. — VIII. Le Centenaire de la prison de Gand.

I

[DE LA QUESTION DES PAUVRES EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE.

Voici une des plus belles applications de cette *loi des pauvres*, dont il a été dit tant de choses en France, sans beaucoup de connaissance de la matière, ni surtout des véritables opinions du peuple anglais à cet égard. Il n'est peut-être personne, parmi ceux qui lisent avec quelque attention ce qui s'écrit sur cette partie de l'économie sociale, qui ne soit prévenu contre la loi des pauvres et contre tout ce qui pourrait y ressembler, de loin ou de près. A quiconque veut faire l'éloge de l'Angleterre et en op-

poser l'admirable civilisation aux lenteurs et aux inégalités de la nôtre, qu'objecte-t-on tout d'abord, si ce n'est cette formidable loi des pauvres? J'ai dans la mémoire cette formule, qu'assurément je n'y ai pas mise tout seul : « Oui, mais l'Angleterre a sa dette; oui, mais l'Angleterre a sa loi des pauvres. » Il n'y a pas d'admirateur si intrépide de l'Angleterre que la première de ces objections ne trouble, et à qui la seconde ne ferme la bouche; et pourtant une dette énorme est la preuve d'un crédit énorme, et n'est-il pas juste que ceux qui ont au delà du nécessaire viennent régulièrement en aide à ceux qui n'ont rien? Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été peu étonné de trouver en Angleterre, parmi les partisans les plus prononcés de la loi des pauvres, des hommes à qui cette loi demande chaque année une somme considérable, et d'en entendre vanter les bons résultats par ceux mêmes qui en font les frais. J'ai peine à croire que ce soit par de simples motifs de charité chrétienne, et qu'il n'y ait pas là quelque bonne raison politique et déterminante, de l'espèce de celles qui font généralement agir et parler les Anglais.

C'est, d'ailleurs, un fait notoire que des écrivains distingués, qui appartiennent à l'opinion radicale, demandent pour l'Irlande, comme complément nécessaire des institutions que lui doit la Grande-Bretagne, une loi des pauvres, à l'image de celle qui régit l'Angleterre. Quelques-uns même la ré-

clament au préalable, et ceux-là me paraissent les plus sages, car à une population qui meurt de faim, on doit premièrement du pain, et secondement des libertés. Que peut-il y avoir de plus pressant et de plus obligatoire pour la Grande-Bretagne que de nourrir ces milliers de misérables Irlandais qui, dans les quatre plus beaux mois de l'année, dans le temps où la vie est la plus facile à tous les êtres, où le soleil donne au pauvre le vêtement, le gîte et le feu, sont réduits par la faim à vivre de déprédations? Les uns pillent les hangars où sont conservées les pommes de terre, arrêtent les bateaux chargés de vivres et les vident sur la berge, par l'odieux droit d'aubaine de la misère; les autres coupent les sacs de blé transportés au marché et les répandent par les chemins. Quelques-uns déracinent les légumes pendant qu'ils végètent encore, forcent les marchands qui ne veulent que traverser un district d'y demeurer et d'y vendre, à une espèce de maximum, leurs provisions; pillent les boutiques des boulangers, traient les vaches pendant la nuit.

Des travaux ont été commencés sur cette question, et des commissions nommées, selon la pratique des gouvernements, qui, avant de payer, font rechercher longuement s'ils doivent. Le moyen le plus naturel, ce me semble, le plus droit, le plus honnête, serait une *loi des pauvres* qui d'abord procurerait de l'argent, en attendant les institutions destinées à en régler l'emploi, et, en outre,

qui assimilerait la condition de l'Irlande à celle de l'Angleterre. Mais, comme il faut prendre sur ce point l'avis de la partie du peuple irlandais sur qui porterait la charge d'une loi des pauvres, je ne m'étonnerais pas que, avant toute loi qui devra les grever d'une aumône régulière, au profit des indigents, ils demandassent pour eux-mêmes des libertés et des privilèges, et qu'ils fussent plus impatients de recevoir des institutions que de donner de l'argent.

Les sociétés sont à l'égard des pauvres comme les débiteurs récalcitrants qui plaident pour ne pas payer, ou tout au moins pour ajourner le payement. En face du pauvre, ce créancier impitoyable, qui peut les forcer de le nourrir dans leurs prisons, si elles lui ferment leurs hôpitaux et leurs maisons de travail, elles discutent gravement, par voie de commissions, le droit et le fait, l'inconvénient avant l'avantage, l'emploi qu'il conviendra de faire de l'argent avant la nécessité et le devoir d'en donner. C'est ainsi qu'en ce moment, à propos de l'Irlande dévorée par la plaie de ses pauvres, on a fait la statistique des causes de tant de misères, des inconvénients de tous les moyens proposés pour y subvenir, des institutions à créer pour faire produire les meilleurs fruits à l'impôt qui pourrait être ultérieurement établi. Si du moins on était d'accord sur une ou plusieurs de ces institutions, la question aurait fait un pas ; car, l'emploi trouvé,

ce serait une forte raison de moins d'ajourner le devoir de donner l'argent. Mais on se garde bien d'être d'accord sur quoi que ce soit; voilà comment, sous l'appareil de commissions, de comptes rendus et de statistiques, et sous couleur de rechercher honnêtement le meilleur emploi du bienfait, nos gens bienfaisants couvrent leur peu d'empressement réel à donner.

Parmi les moyens discutés, l'établissement des maisons de travail (*work houses*), à l'instar de celles de l'Angleterre, a dû être proposé et débattu le premier, à titre de moyen déjà éprouvé, et dont l'Angleterre a déjà recueilli des fruits. On y a fait des objections de toute sorte, depuis l'énormité de la dépense, évaluée, par les adversaires du projet, à la valeur du revenu de l'Irlande, jusqu'au caractère des habitants, trop fiers, a-t-on dit, et trop jaloux de leur liberté pour ne pas préférer la famine, la mendicité et la mort à un emprisonnement même volontaire et à un travail qui ne serait pas de leur choix. Je suspecte beaucoup cette accumulation d'objections, si diverses de valeur et de poids, contre une institution devenue inévitable. Les petites n'y figurent que parce que les grandes ne sont pas assez solides ou ne sont pas sincères. Si la dépense n'excède pas les moyens de l'Irlande, à quoi sert la seconde objection, tirée du caractère des Irlandais, comme si tous les pauvres n'étaient pas des vaincus, pour qui toute condition est bonne

pour peu qu'elle ne soit pas insupportable. Si, au contraire, la dépense est impossible, à quoi bon joindre à une objection si péremptoire la raison tirée du caractère irlandais? On en avait dit autant des maisons de travail d'Angleterre : elles allaient surcharger les villes; on y aurait des révoltes tous les jours; le peuple anglais était trop fier pour passer sous ces fourches caudines, etc., etc. L'événement a prouvé que toutes ces objections n'étaient que de mauvaises raisons de débiteurs, qui éloignent par des chicanes, décorées du nom d'enquêtes, le moment de payer. L'Angleterre s'est exécutée : ses *work houses* sont l'honneur de sa civilisation.

II

LE DIRECTEUR DE LA MAISON DE TRAVAIL DE LIVERPOOL.

Je n'ai vu que celle de Liverpool, une des mieux conçues, dit-on, et très certainement une des mieux administrées de toute l'Angleterre. C'est à la fois une maison de travail, un hospice et une école publique. L'établissement est situé hors de la ville, sur une des hauteurs qui la dominent, dans un air sain, au moins relativement; car la charité peut tout améliorer en Angleterre, excepté le ciel. Les bâtiments sont vastes, aérés, et paraissent bien

tenus; la propreté anglaise a pénétré jusque dans la maison des pauvres. Les ateliers sont larges et bien clos, les cours dallées, grandes et ouvertes. Ce n'est pas une prison, car la force publique n'y est représentée par aucun soldat; et, à la faiblesse matérielle de l'autorité, on peut mesurer la facilité de l'obéissance. Mais c'est encore moins une maison de luxe; car, outre l'air de tristesse et de dénuement que le pauvre répand autour de lui, un bienfaiteur collectif, tel qu'est une société qui se charge de nourrir ses pauvres, ne met guère de grâce dans sa manière de donner, et laisse voir par trop d'endroits que le bienfait est accordé sous la forme d'un impôt. Les intermédiaires entre la société et ses pauvres sont sérieux et froids comme des agents, justes, d'ailleurs, et bons, mais sans ce superflu qui est la sympathie, et qu'on ne leur demande point. La maison est hospitalière, mais l'hôte n'est pas un ami attendu, à qui l'on garde la meilleure place, la coupe de fête à table et le lit d'honneur; c'est un pauvre qu'on reçoit sur un *bon* de la paroisse, et à qui l'on fait payer, par un certain travail, une place sous un toit commun, peut-être la place restée vide par la mort d'un compagnon de misère, récemment délivré de la charité publique et de la vie. On ne peut donc parler de ces établissements que le cœur serré, ni en louer les choses louables qu'avec chagrin, car l'irréparable est écrit sur toutes les pierres et sur tous les visages.

Le directeur actuel, ancien homme de loi, a été, quoique homme de loi, et pour sa réputation de probité et de fermeté, élu à cette grande fonction par les suffrages des notables de Liverpool. Il succédait à un de ces hommes qui sont la plaie de toutes les institutions de bienfaisance, gens qui exploitent leur place comme une industrie, et qui prélèvent chaque jour une dîme sur la part des pauvres. Il s'était fait, sous un nom analogue à notre mot français *tour de bâton*, un revenu énorme. Ces abus n'étaient pas ignorés; mais telle est, en Angleterre, la force des choses établies, qu'on le maintint dans sa place jusqu'à sa mort, le seul service qu'il ait rendu à la *Maison de travail* de Liverpool.

Le premier acte de son successeur fut de rendre aux pauvres tous les indignes profits que cet homme avait faits sur eux, et de se réduire strictement au salaire, du reste très honorable, qui est affecté à sa place. Tout, dans la maison, avait été corrompu par l'exemple du chef. Les fournisseurs du dehors, pour se récupérer des pots-de-vin, altéraient les provisions; le lait était falsifié, les légumes avariés, le pain enflé au moyen de procédés chimiques. A l'arrivée du directeur actuel, tout a changé de face; les fournisseurs, tenus quittes des pots-de-vin, ont livré des provisions de bonne qualité. La seule différence d'un homme désintéressé à un homme avide a produit des sommes considérables, et a donné une existence nouvelle à la *Maison de*

travail, sans augmenter pour la ville les frais de dotation annuelle. Le plus difficile à trouver, après l'argent, c'est l'homme chargé de l'employer; il dépend du choix qu'on a fait pour qu'un établissement de ce genre soit une maison de bienfaisance et non une ferme de gabelles, abandonnée à l'avidité d'un traitant.

Le directeur de la *Maison de travail* de Liverpool paraît être un homme d'environ cinquante ans. C'est un esprit net, adroit, décidé, faisant chaque chose avec la facilité et la confiance que donnent un bon début et la popularité qui s'y attache. Sans avoir, comme on dit, la fibre très tendre, il a pour les pauvres cette austère sympathie de la probité, bien préférable à la condescendance d'un homme qui se montre facile et relâché envers les gens qu'il vole. Il peut être sévère sans paraître dur, car il n'a pas à faire payer à la discipline les infidélités ou les gains honteux de son administration. Les pauvres le craignent sans le haïr, parce qu'ils savent qu'il les défend quand il n'est pas devant eux, et parce qu'il a l'attitude qui convient à une société en présence de ceux de ses membres qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu s'y faire une place. C'est une attitude grave et ferme, ni trop bienveillante pour ne pas amener le relâchement, ni trop sévère pour que devant lui le malheur n'ait jamais l'air d'être un crime. C'est ce qui explique la facilité de ce gouvernement, où un

seul homme conduit dix-huit cents à deux mille personnes, dont plus de mille sont valides, et dont aucune, parmi ces mille, n'est sans quelque levain de révolte au fond du cœur; car quel est le pauvre qui croit ne l'être que par sa faute?

Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont l'obéissance même, triste et morose, est toujours frémissante. Eh bien, tous ces hommes se lèvent et se découvrent avec respect quand passe auprès d'eux, avec sa parole brève, son œil vif et pénétrant, ses ordres précis et sans réplique, son geste brusque, son pas rapide, le petit homme, semblable à un clerc de paroisse, qui les gouverne, qui mange de ce qu'ils mangent, boit de ce qu'ils boivent, et n'a pas dans sa poche un *penny* qui aurait dû aller dans la leur. Sa fermeté et sa probité lui tiennent lieu de ce piquet de soldats qui ne sert pas toujours à rendre forts certains fonctionnaires. Ce sont deux puissants moyens d'autorité aux yeux des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas que les cacher quand on les a.

D'ailleurs, à quoi servirait la force matérielle? La *Maison de travail* n'est pas une geôle; quiconque est las d'y vivre peut s'en faire ouvrir la porte et retourner à la vie précaire et à la liberté nécessiteuse du dehors. La maison ne le rejette pas; elle lui donne même le viatique de quelques

jours, en attendant qu'il trouve du travail. S'il n'en trouve pas, ou si, après avoir été employé quelque temps, il retombe dans le besoin, l'administration le reçoit de nouveau, sans rechercher si c'est le travail qui l'a quitté, ou lui qui a quitté le travail, et sans aggraver sa position dans l'intérieur de la maison. Sa place lui est rendue, sa portion lui est pesée de nouveau, car les portions sont pesées, mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, et, au lieu d'un père qui l'accueille et fait tuer le veau gras pour fêter son retour, c'est un chef qui peut-être, en le recevant, ne lui épargne pas quelques éloges ironiques de la maison qu'il a eu tort de quitter.

Du reste, bien peu sont tentés d'essayer de la triste joie d'un jour de liberté dont le lendemain est la misère. La douceur du régime, l'assurance d'avoir le pain de chaque jour, la modération du travail, les amitiés qui se forment dans le travail commun des ateliers et sur les banquettes des chauffoirs, l'habitude, enfin, qui peu à peu confisque à l'homme sa volonté, les retiennent dans la *Maison de travail*, et leur font oublier une liberté dont les seules jouissances sont des soirées passées à la taverne, que suivent des privations intolérables.

III

LA CONSTITUTION DU TRAVAIL DANS L'ÉTABLISSEMENT.

La constitution du travail, dans l'intérieur de la maison, est équitable et parfaitement réglée. Tous les pauvres valides (*able bodies*) sont appliqués à des travaux proportionnés à leurs forces, et dont une partie du prix leur est abandonnée, soit pour les petites douceurs du préau, soit pour en aider leurs familles qui habitent au dehors. Les étoffes de coton et de laine, nécessaires à l'habillement de la communauté, sont fabriquées dans la maison ; on vend le surplus à Manchester. Les vieillards, qui n'ont plus assez de force pour un travail fatigant, préparent des cordes de chanvre pour calfater les vaisseaux. Dans une des salles où se font ces cordages, il y avait un vieux marin, jadis compagnon de guerre de Nelson, d'une grosseur énorme, à qui son ventre servait de table à ouvrage. « Voulez-vous voir un de nos élèves ? » nous dit le directeur, en nous montrant le bonhomme enseveli sous son chapeau de cuir, peut-être aussi contemporain de Nelson. Il l'appela d'un ton de voix ferme, quoique amical. Le bonhomme souleva d'abord sa tête, puis son ventre, puis ses jambes, et vint à nous d'un pas grave, avec toute la docilité militaire, mais non sans dépit, à ce que nous crûmes voir, d'être

montré comme un spécimen du bon régime de la maison. Sa figure, forte et intelligente, était celle d'un homme contrarié. Il salua, mais ne dit pas un mot. Après quelques paroles du directeur, il regagna sa place, et nous sortîmes. Je regrettai que ma curiosité lui eût attiré cette petite disgrâce, et je songeai en moi-même que, pour toucher aux plaies du pauvre sans les envenimer, il faut être un ange ou une femme. Qui sait si un rayon de la gloire de Nelson, en tombant sur cet obscur matelot, n'a pas mis dans son cœur un sentiment de dignité personnelle que n'ont pu flétrir les malheurs d'une vieillesse recueillie par la charité publique ?

Par une distribution judicieuse du travail, qui tire parti de tout le monde et n'épuise personne, les dépenses de la maison sont presque couvertes par le prix des objets vendus au dehors. Les frais et les produits se balancent à peu près, ce qui permet à la ville d'étendre à plus de têtes le bienfait de sa taxe des pauvres, et d'admettre même au partage de l'aumône municipale des malheureux qui ne sont pas inscrits sur le registre de la paroisse. C'est ainsi que la *Maison de travail* paye le passage et la nourriture de tous les pauvres Irlandais qui, après avoir fait la moisson en Angleterre, reviennent s'embarquer à Liverpool, plus pauvres qu'auparavant, car ils n'ont rien économisé de ce qu'ils ont gagné ; partis avec des vêtements, ils s'en retournent avec des haillons.

Il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de ces files d'Irlandais, la plupart pieds nus, sans chemise, les habits en lambeaux, la faucille portée en bandoulière et entourée de foin, un bâton à la main, marchant un à un sur les grandes routes, et regagnant cette *verte Irlande*, où l'hiver et ses dernières nécessités les attendent ; vrais ilotes de la Grande-Bretagne, qui semblent habillés de ses guenilles et nourris de ses restes. Quelques-uns de ces malheureux errent sur les quais de Liverpool, attendant que les hommes de police les recueillent et les conduisent devant les officiers compétents ; car c'est par l'intermédiaire de la police et des juges que les pauvres reçoivent l'hospitalité de la ville. On les interroge, on regarde s'ils ont les poches vides, — quelques-uns n'ont pas même de poches ; — après quoi, on les envoie à la *Maison de travail*. Ils y ont un gîte pour la nuit, la nourriture, et, le lendemain, on les renvoie par le paquebot, où ils sont entassés et parqués sur l'arrière comme les moutons et les cochons expédiés d'Irlande pour l'Angleterre, laquelle reçoit le bétail et renvoie les pauvres. Cette charité qui déporte les pauvres n'est pas celle de saint Vincent de Paul ; mais, à regarder les choses froidement, et combien le fardeau des pauvres indigènes est déjà lourd pour chaque ville, on ne peut pas refuser des éloges même à cette hospitalité si dure et si avare, qui reçoit le pauvre étranger sans plaisir et le renvoie sans pitié.

N'est-ce pas beaucoup déjà que la civilisation soit juste, et que le débiteur reconnaisse sa dette?

La nourriture de la *Maison de travail* consiste principalement en lait, en pommes de terre et en viande de porc. On nous a fait goûter de ce lait; il est excellent. On ne nous le présenta pas dans un petit pot, écrémé dans le grand, et mis à part tout exprès, pour rassurer la philanthropie des visiteurs et faire dire à quelques heureux : « Nous n'en buvons pas de meilleur. » On nous mena dans un vaste garde-manger, où nous puisâmes le lait à même dans le tonneau qui contenait la provision du jour. J'ai dit qu'on pesait les portions de pain : ce sont deux femmes qui ont ce soin; l'une coupe, et l'autre pèse les morceaux dans une balance. Il y a deux qualités de pain; le plus mauvais régalerait nos soldats. On le distribue aux valides, aux enfants, aux *able bodies*, nom horriblement matérialiste que la religieuse Angleterre donne à tous ceux qui peuvent travailler. Le pain de première qualité est réservé pour les vieillards, pour les invalides, pour les malades. Le directeur de l'établissement n'en mange pas d'autre. Il fait aussi son ordinaire de l'*ale* qu'on donne aux travailleurs, pour les soutenir, et aux vieillards, pour les réconforter. Quelques vieilles femmes reçoivent une portion de thé et de sucre; elles prennent le thé trois fois par jour. C'est, de toutes les rares douceurs de la maison, la plus propre à consoler ces pauvres créatures de

n'avoir plus de *home*. Enfin il y a de très bon tabac pour ceux à qui l'usage du tabac, dans des jours moins mauvais, — les seuls jours bons du pauvre, — en rendrait la privation trop pénible. Le directeur de l'établissement est, de droit, le juge de ces besoins et le distributeur de ces petites faveurs. Il peut mettre une sorte de grâce à les accorder. Il est douteux que ce ne soit pas encore là une dette, mais, du moins, la manière de la payer peut lui donner l'air d'un bienfait; cette fois, la main de la charité publique ressemble à la main d'un ami.

IV

L'ÉCOLE DE LA MAISON DE TRAVAIL.

Les enfants des deux sexes, qui sont très nombreux, reçoivent l'instruction première par la méthode lancasterienne. On les tient très sévèrement, peut-être trop sévèrement. Il est vrai qu'il n'y a pas de peuple plus disciplinable que le peuple anglais. A voir ces centaines de petits garçons manœuvrer dans la cour avec la précision des soldats de leur pays, à la voix d'une espèce de pédagogue, chétif et râpé, qui frappe sur un livre pour appuyer sa voix grêle et criarde, on sent que la subordination est le fond de l'esprit anglais et que la loi est le

plus obéi des despotes. Ces pauvres enfants vont nu-tête et nu-pieds pendant tout ce qu'on appelle la belle saison en Angleterre, c'est-à-dire pendant les huit mois de pluie interrompue de brouillards, qu'on décore de ce nom.

Je ne pus me défendre d'en témoigner de l'étonnement au directeur. Il faisait très froid ce jour-là; la bise, qui soufflait depuis le matin, et dont nous sentions les piqûres jusque sous nos vêtements, avait bleui les jolis visages de ces enfants et leurs pieds, que glaçait le froid des dalles encore humides d'une averse récente. Ils marchaient courbés, la tête renfoncée dans les épaules, les mains collées contre le corps, tout rétrécis et ramassés, comme pour offrir moins de prise au froid, avec cette tristesse sans imagination de tous les enfants marqués, en naissant, du stigmate de la pauvreté. Ce n'est point par économie, m'a-t-on dit, qu'on les laisse aller ainsi tête nue et sans chaussure, mais de l'avis du chirurgien et du médecin, qui le jugent meilleur pour leur santé. Est-ce là le vrai motif? Un régime hygiénique qui épargne à l'établissement les frais de plusieurs centaines de paires de souliers par mois n'est-il pas une parcimonie, ou un reste de barbarie déguisée? Les docteurs, à qui nous soumîmes ce doute, prirent sérieusement la responsabilité de la mesure, et nous ôtèrent tout soupçon à cet égard. Peut-être, hygiéniquement, ont-ils raison; peut-être vaut-il mieux pour ces pauvres

enfants entrer dans la vie par de rudes épreuves, et n'avoir pas d'enfance à regretter; mais, si les plus valides s'y fortifient, les faibles n'y succombent-ils pas? Je n'eus pas le courage d'interroger les docteurs sur ce point.

Le directeur nous fit entrer dans la salle des petites filles au moment de la leçon. Il y en avait une cinquantaine environ, rangées en cercle autour d'une petite vieille qui leur apprenait à compter jusqu'à cent, et qui, une baguette à la main, commandait la manœuvre lancasterienne. Je me sers à dessein du mot manœuvre, car les intelligences et les mémoires sont dressées comme des soldats par cette méthode. Elles avaient un geste particulier et une intonation distincte pour chaque dizaine. Tantôt elles croisaient les bras ou les laissaient pendre le long du corps; tantôt elles en levaient un sur leur tête ou l'étendaient en avant; tantôt elles battaient des mains, toutes avec une régularité et une précision imperturbables. Arrivées au premier chiffre de chaque dizaine, et au moment de changer de geste, elles enflaient leurs petites voix aiguës et attaquaient la note avec un ensemble tout à la fois musical et mimique, auquel le directeur prenait part. La vieille, debout au centre du cercle, la baguette levée, tournant sur elle-même pour surveiller toutes ses écolières, l'oreille attentive à leurs cinquante voix, criait de temps en temps : « Allons, allons! *make haste, make haste!* »

De toute la petite troupe, pas une ne broncha. Comme j'étais alors tout occupé de machines, je cherchai involontairement s'il n'y en avait pas une, dans quelque coin de la salle, qui arrêtât et fît partir ces cinquante mémoires à la fois, comme les rouages d'une mécanique. Toutes les voix moururent dans une sorte de cadence au nombre cent. C'était un véritable exercice de vocalisation. Combien peu de ces pauvres filles, me disais-je, auront besoin de savoir compter au delà du nombre cent!

Le plus touchant de cette scène, c'étaient cinq ou six petites filles de moins de quatre ans, restées assises sur des bancs, et qui répétaient tout bas la leçon avec cette petite voix d'oiseau si fraîche, si gaie, par laquelle les enfants de toutes les conditions se ressemblent au commencement de la vie. L'une d'elles, à peine âgée de trois ans, jolie comme un ange de Murillo, imitait les gestes de la vieille avec ma canne qu'elle m'avait prise. C'était un enfant abandonné. Mon ami et moi, nous nous regardâmes en sortant : nous avions tous deux les yeux humides. — « C'est surtout en ma qualité de père, me dit-il, que je ne trouve pas lourde la taxe des pauvres; de tous les impôts que je paye, celui-là me coûte le moins, parce qu'il en revient quelque chose à ces pauvres enfants. — Et c'est par le même motif, lui répondis-je, que j'admire votre *Maison de travail*, et que j'en souhaiterais au même prix de pareilles à mon pays. »

V

L'ATELIER DES CERCUEILS.

Deux ou trois hommes sont employés à faire des bières pour ceux qui meurent dans la maison et pour les pauvres du dehors auxquels la paroisse fait l'aumône d'un cercueil. Il y en a un magasin tout plein, que la mort épuise au fur à mesure qu'on le remplit. Ces bières sont peintes en rouge. C'était un vieillard qui les barbouillait et qui peut-être barbouillera la sienne. Un homme plus jeune était chargé de raboter les planches et de les clouer, un autre d'y mettre les attaches de fer. Ils faisaient cela avec la même indifférence que ceux qui préparent le dîner. L'établissement fournit des bières à tous les pauvres qui justifient de l'impossibilité de faire enterrer les leurs. J'ai vu deux femmes, probablement deux mères, qui sortaient de la maison par une des portes de côté, emportant sous leur bras deux petits cercueils d'enfant. Elles pleuraient presque autant de honte que de regret ; car, s'il y a quelque chose que les pauvres redoutent plus que l'hôpital, c'est d'être enterrés dans des planches qui ne leur appartiennent pas.

Ces dons gratuits de cercueils par la *Maison de*

travail de Liverpool ont été l'occasion d'une industrie révoltante. De malheureuses femmes, qui, par une douleur et des larmes feintes, s'étaient fait donner de ces cercueils, en allaient boire le prix au cabaret; d'autres, moins coupables, en faisaient du feu, peut-être pour réchauffer leurs enfants. Ce double abus a cessé. On ne délivre de cercueils que sur le bon de la paroisse, dont les autorités ont soin de faire rechercher si ceux qui en demandent ont en effet des morts à faire enterrer. La charité est obligée d'avoir l'œil vigilant du fisc, et c'est une chose pénible à dire qu'elle peut quelquefois corrompre ceux mêmes au profit de qui elle s'exerce.

VI

LES TOITS A PORCS.

A quelques pas de là sont les toits à porcs, partie importante de l'établissement, car les porcs sont les nourriciers de la *Maison de travail*. Le directeur nous les montrait avec un orgueil plaisant. Il les caressait, il leur donnait des noms affectueux, qu'aurait enviés un lévrier de canapé, ou même un de ces pauvres petits enfants qui vont pieds nus par raison de santé, selon la prescription du docteur. De tous les habitants de la maison, ces porcs sont

les mieux nourris. Le directeur n'a pas de paroles sévères pour eux; on ne pèse pas leurs rations, on leur passe un peu de superflu; il est vrai qu'ils le payent cher. Ce n'était pas seulement dans cet homme, d'ailleurs si grave, la satisfaction du capitaine de navire qui, dans les premiers jours d'une longue navigation, regarde d'un œil content la bonne santé de ses provisions vivantes; il y avait un peu de la tendresse de l'Anglais pour l'animal dont la chair savoureuse entretient son sens solide et son activité jusqu'à la mort.

Il nous faisait arrêter devant les plus beaux sujets de l'étable. « Faites sortir la truie qui va mettre bas, » disait-il au vieillard chargé du soin de l'étable à porcs. Et le pauvre homme entrait en se courbant sous le toit à porcs, et chassait devant lui une immense bête dont le ventre traînait à terre. Notre directeur mesurait ce ventre de l'œil et du geste, et évaluait la portée en homme qui en devait avoir la dîme. Puis il nous montrait une mère avec ses douze petits, se pressant, se culbutant autour de ses mamelles, moins nombreuses que ses nourrissons. En les allaitant avec toute la grâce que peut avoir une truie, elle faisait entendre un petit grognement de tendresse maternelle. Jusque-là, la satisfaction du directeur n'avait rien de cruel; c'étaient des mères, ménagées tant qu'elles peuvent produire et des petits loin encore du couteau; mais, quand nous arrivâmes devant l'étable des porcs bons à

tuer, et que le directeur nous fit voir de quel appétit quelques-uns faisaient leur dernier repas, une sensibilité, peut-être imitée de celle de J.-J. Rousseau, écrivant sa déclamation sur l'usage des viandes, me fit trouver presque odieuses les réflexions de l'excellent homme sur l'à-point de ces victimes, sur l'épaisseur probable de leur lard, sur le poids qu'elles devaient peser.

Nous finîmes notre visite par les mâles, l'honneur du troupeau. Le directeur les flattait de la main et de la voix, les appelant *mes bons garçons* (*my good fellows*), leur grattant le dos, faisant ajouter à leur litière, les recommandant au vieillard, pour lequel il réservait les tons durs et sévères de cette voix dont les porcs avaient toutes les notes tendres et caressantes. C'était, entre ces verrats et le directeur, le lien de gens égaux par la santé, le bien-être, le confort, dans une maison de pauvres, d'infirmes et de vieillards; ils s'aiment par le contraste des misères qui les entourent.

VII

LA CENTENAIRE.

Il n'y a qu'un seul être humain, dans la maison de travail, auquel j'aie vu le directeur sourire du

même air qu'à ses porcs : c'est une vieille femme de cent six ans. Elle est l'échantillon et la montre de la maison. Elle est la décharge morale du directeur, sa réponse aux amis et aux ennemis; elle témoigne de la régularité, du bon ordre, des soins, de la nourriture saine, du régime doux et paternel de l'établissement. Cette pauvre femme, reçue déjà très vieille dans la *Maison de travail*, est ressuscitée et a recommencé une seconde enfance, paisible, heureuse, avec quelques douceurs qu'elle n'avait pas connues dans la première. Quand nous entrâmes dans sa chambrette, placée au rez-de-chaussée, et dont la porte s'ouvre sur une cour dallée où, chaque jour encore, elle vient faire quelques pas au soleil, on venait de la mettre au lit après son troisième repas. Elle s'était endormie en fredonnant. C'est une autre vieille femme qui en prend soin, et qui, quoique très âgée, pourrait être sa petite-fille. Elle se croit agile et ingambe à côté de la centenaire, quoique la mort soit peut-être aussi près de celle qui a passé le demi-siècle que de celle qui a vécu le siècle entier. Un petit feu de houille entretenait dans la chambre une douce chaleur. La garde, par cet empressement maladroit, propre aux personnes dépendantes en présence du maître, se hâta d'éveiller la pauvre femme, pour nous donner le spectacle complet de la vieillesse gardant la mort. C'était la mort, en effet, sous les traits de la décrépitude, telle que nous nous obstinons à nous repré-

senter la mort, quoiqu'elle prenne le visage de tous les âges; c'était la *chose sans nom* dont parle Bossuet, que cet être dont la respiration n'était plus qu'un râle qui finit.

— Dites donc le bonjour à notre maître, lui cria la garde en s'approchant le plus qu'elle put de son oreille.

Ses yeux s'entr'ouvrirent un instant, sans se fixer sur rien, puis se refermèrent. Le sommeil des derniers jours pèse aussi lourdement sur les paupières que la mort. La garde lui prit la main et la mit dans celle du directeur sans qu'elle parût le sentir. C'était pourtant un être dont on venait de nous dire qu'il allait bien, qu'il mangeait avec appétit et copieusement, qu'il dormait d'un bon sommeil, qu'il était gai, qu'il chantait!

— Vous le voyez, me dit le directeur, il fait bon vivre ici. On y meurt plus tard qu'en aucune maison particulière de Liverpool. C'est l'effet du régime.

— Oui, répondis-je; mais n'est-ce pas en tuant l'âme que vous prolongez la vie du corps? Je ne m'étonne pas que des êtres privés de la liberté et de ses souffrances, si regrettées des captifs, enrégimentés, menés au doigt et à l'œil, débarrassés du souci de se conduire, mangeant et travaillant à heure fixe, réglés et remontés comme des montres, arrivent à cet état où l'homme est déjà un cadavre avant d'être mort.

— Que faire à cela ? me dit le directeur. Comment concilier la liberté et la règle? Que serait-ce que la charité sans le régime ? Que doit-on de plus au pauvre que de le recueillir dans une petite société où le pain en abondance est le prix d'un travail modéré, où l'égalité est parfaite, où le vice est rendu impossible, où, comme vous venez de le voir, plus les vies sont longues, plus elles sont entourées de soins?

Je ne trouvai rien à répondre.

VIII

LE CENTENAIRE DE LA PRISON DE GAND.

J'ai vu un autre exemple de longévité, par l'*effet du régime*, plus intéressant peut-être que celui de la vieille de la *Maison de travail*. C'était dans la prison centrale de Gand, prison qu'on prendrait pour un *phalanstère*, si un fort piquet de troupes, l'arme au bras, n'avertissait qu'on n'y entre pas volontairement et qu'on n'est pas libre d'en sortir. Nous allions visiter l'infirmerie. A l'entrée, sur un banc de pierre, était assis un vieillard d'une belle figure, la tête découverte et chauve, dans une immobilité complète. Quand nous passâmes près de lui, il fit un effort pour se lever ; l'employé qui nous

accompagnait lui dit avec bonté de rester assis. Si ce pauvre homme vit encore, il doit avoir cent ans. C'est un condamné à perpétuité pour meurtre. Il a été envoyé ici par des juges de Marie-Thèrèse, morte il y a cinquante-six ans. Son crime était d'avoir tué sa femme. C'est un crime exécrable ; mais que le châtiment en a été long ! Plus de soixante ans en prison ! c'est, dans la vie d'un homme, l'éternité de la peine pour le crime d'un moment. Quatre gouvernements se sont succédé en Belgique, depuis que ce malheureux homme est là. Tous ont accepté l'hérédité de la vindicte publique, et les révolutions, qui ont amoncelé des ruines tout autour, n'ont pas fait une brèche à sa prison. Mais du moins cette prison n'a pas été une geôle impitoyable, puisque le meurtrier a pu y vieillir jusqu'à un âge où l'étranger qui passe devant lui ne peut pas lui refuser l'aumône d'un peu de pitié. Aujourd'hui, d'ailleurs, la prison s'est changée pour lui en un hôpital où rien ne lui rappelle qu'il est prisonnier, et hors duquel son esprit ne rêve plus une liberté qui serait l'abandon dans un monde inconnu. C'est ainsi que la société doit punir. Il faut que le meurtrier, contraint, tant qu'il est valide, d'expier son crime dans une prison par le travail qui reçoit un salaire, sente, dans sa vieillesse, la douce main de la sœur de charité, pour qui le pauvre honnête et le meurtrier, au terme de son expiation, sont égaux quand ils sont vieux et qu'ils vont mourir.

Je n'ai pas étudié les matières pénitentiaires ni les questions de charité publique, et, en ces choses-là, j'en suis réduit à mes impressions, toujours sincères, sinon toujours justes; mais il me semble qu'une prison comme celle de Gand, une *Maison de travail* comme celle de Liverpool, sont des institutions assez éprouvées pour qu'on en puisse désirer pour la France quelques applications perfectionnées. Puisqu'il n'est que trop vrai que les fluctuations du travail laisseront toujours des bras inoccupés, et que le crime est indestructible, quoi de plus désirable qu'un double système de réparation et de répression, où le pauvre qui a des bras puisse être employé, mais non confisqué par une entreprise publique, et où le criminel, qui a perdu son droit de vivre libre dans une société dont il s'est constitué l'ennemi, soit, sur la fin de sa vie, traité comme un malade, malade de la dernière des maladies? On me disait de la vieille de la *Maison de travail* qu'en parlant de cette maison, elle avait coutume de se servir du mot *home*, lequel signifie, en Angleterre outre le foyer de famille, le sanctuaire intérieur, les pénates, toutes les douceurs et toute l'indépendance de la vie domestique. De même le vieillard de la prison de Gand disait de cette prison *chez nous;* et, comme nous lui demandions s'il serait heureux de revoir son village : « Je ne le reconnaîtrais pas, nous dit-il avec un sourire, et il ne me reconnaîtrait pas. J'aime mieux mourir

ici. » Ne doit-on pas féliciter les pays ou les villes que n'accusent ni le pauvre ni le criminel, et qui possèdent des prisons où le captif meurt sans rancune, des maisons de travail où le pauvre regrette de mourir?

1837.

II

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES.

I. Le Laconisme britannique. — II. Une Fabrique d'épingles à Londres. — III. L'Atelier des enfants. — La Vieille surveillante. — IV. La Maison de fous. — V. Le Quartier des femmes. — VI. Deux folles furieuses. — Le Docteur.

I

LE LACONISME BRITANNIQUE.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre ; je les ai faites le même jour, et elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité ; je doute qu'il fût plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop, ne jamais varier le ton pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étran-

gers, lesquels ont tant besoin d'explications et de détails.

En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

> Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que de répéter les mêmes choses de la même manière, nous mettrons la fin au commencement et le commencement à la fin. Au lieu de débuter par le banal *Comment vous portez-vous?* ce sera par là que nous finirons. En Angleterre, les mêmes choses se disent de toute éternité dans les mêmes mots, sur le même ton, du même air, dans le même temps. Je vous défie de reconnaître, à la manière dont deux Anglais s'abordent, si ce sont deux négociants accoutumés à se rencontrer tous les jours au *Royal-Exchange*, ou deux amis, depuis longtemps séparés, dont l'un est arrivé le matin même des grandes Indes. Ces deux hommes qui échangent des poignées de main sur le trottoir n'ont pas l'air d'amis qui se retrouvent ;

il semble que leur rencontre soit un rendez-vous d'affaires prémédité, et qu'au lieu de perdre agréablement leur temps ils l'emploient très utilement.

Tous ces riens qu'on se dit ici entre amis, ces rapides confidences qu'on échange sur l'absence, cette brève histoire qu'on se conte, tour à tour, des principaux événements de sa vie, tout cela ne trouverait pas en Angleterre des oreilles oisives et curieuses, comme un heureux hasard nous en offre chaque jour en France. L'Anglais semble toujours être à l'heure. Sans paraître pressé, il n'a jamais une minute à perdre. On le dirait sorti de chez lui après avoir compté les minutes qu'il donnera à chaque chose. Tout est réglé : tant pour le bonjour, tant pour les demandes de nouvelles, tant pour les adieux. Si, de deux Anglais qui se parlent, l'un avait la fantaisie d'allonger les questions ou les réponses, l'autre penserait tout bas et ferait ses affaires en lui-même. Quand ce laconisme est l'habitude générale d'un pays, grande doit être la nation qui ménage ainsi le temps, et qui semble être le Temps lui-même cheminant par des millions de pieds, gouvernés et poussés vers un but par des millions de têtes. Aussi l'Angleterre n'est-elle pas une petite nation, et Sparte, qui aurait tenu tout entière dans un des comtés de l'Angleterre, n'a été surpassée que par Athènes, où l'on savait si bien dire les choses superflues.

L'autre forme du laconisme britannique consiste

à ne rien dire de trop. C'est du trop britannique qu'il s'agit, lequel comprend tout ce que nous appelons en France l'esprit proprement dit. Je voudrais pouvoir expliquer cela laconiquement. La première règle pour ne rien dire de trop, c'est d'abord de savoir ne rien dire du tout, quand on n'y a pas un intérêt réel, j'allais dire évaluable; car bien des paroles, en Angleterre, sont des valeurs comme les bank notes. Je me mets à suivre deux Anglais sur le grand trottoir d'Holborn. Ils se disent, environ tous les cent pas, quelques mots; puis ils se taisent, et continuent à marcher côte à côte, ensemble et seuls. Qui de nous, cheminant avec un ami, ou même avec un indifférent, tiendrait sa langue l'espace de cent pas? Ceux-ci la tiendront deux cents, trois cents pas durant, fût-ce jusqu'à la banque, s'ils n'ont rien à se communiquer qui leur soit utile à tous deux. Quant à parler par vanité, c'est sans exemple dans leur pays. L'Anglais prouve sa supériorité par ses œuvres; pourquoi se mettrait-il en frais d'esprit pour vous? Il ne fait pas d'affaires d'esprit avec vous, que je sache, et vous ne le payez pas pour dire des choses spirituelles.

La seconde règle pour ne rien dire de trop, c'est de ne faire sur chaque chose que le nombre tout juste de demandes ou de réponses que la chose comporte rigoureusement. S'agit-il d'une institution, il y a un certain nombre d'idées qui s'y rattachent; c'est le besoin public auquel elle pour-

voit ; c'est le gros de son organisation; c'est son budget; ce sont, enfin, ses résultats les plus généraux. S'agit-il d'une affaire, d'une industrie spéciale, c'est, par exemple, le rapport du prix de revient au prix de vente, de la production à la consommation. Tant que vous vous en tiendrez là, vous obtiendrez des réponses courtes, mais directes et satisfaisantes. Faites un pas hors du cercle ; parlez de ce qui manque à l'institution, de l'avenir de l'affaire industrielle, de son côté moral. — Quoi? Qu'est-ce? Que dit-il? Voilà sans doute un homme bien riche ou bien peu maître de sa langue, puisqu'il interroge les gens sur ce qu'ils n'ont aucun intérêt à lui dire. C'est surtout pour les étrangers, ordinairement curieux et questionneurs au delà du programme, que les Anglais sont laconiques de cette dernière façon. Aussi que de voyageurs qui reviennent d'Angleterre avec l'idée qu'ils avaient trop d'esprit pour les Anglais ! C'est une illusion, car, s'il y a un laconisme excessif, il y a des questionneurs qui ne savent guère mieux réduire que préciser leurs demandes. Peut-être ai-je été de ceux-là. Dans ce cas, mon petit récit servira de leçon pour ceux qui n'auraient pas plus que moi l'art d'être, à l'étranger, discrets et explicites.

II

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES A LONDRES.

D'abord, pour ne pas faire craindre des inutilités littéraires aux personnes qui devaient me montrer la manufacture d'épingles et la maison des fous, je ne m'étais fait recommander ni comme professeur, ni comme homme de lettres, deux titres qui les auraient mises en fuite, outre celui de Français, que les Anglais estiment médiocrement, malgré l'alliance anglaise. J'étais résolu, de plus, à m'observer sévèrement. J'allais prendre un peu de leur temps à des gens occupés ; et, si l'Anglais est si avare de son attention pour ceux qu'il a intérêt à écouter, combien ne doit-il pas l'être pour un curieux qui lui vole son temps? Je m'étais donc fait à l'avance un questionnaire, de manière à ne pas faire payer trop cher ma fantaisie d'instruction industrielle, et à montrer que je ne me joue pas plus du temps d'autrui que du mien. Mon excursion commença par la fabrique d'épingles.

Je trouvai le fabricant à son bureau, faisant ses écritures, le chapeau sur la tête, qu'il n'ôta pas ; c'est du trop. Il lut ma lettre de recommandation, me fit un petit salut, et, tout de suite, procédant à l'exhibition de son établissement, il m'étala sur son

bureau diverses boîtes d'échantillons de toutes les espèces d'épingles qui sortent de sa fabrique : épingles pour toilette, épingles pour cheveux, épingles pour les collections d'insectes. Je demandais le prix à chaque boîte nouvelle. C'était tant, sans commentaires. Les boîtes visitées : « Par ici » me dit-il ! (*Come this way!*) et il ouvrit une porte qui menait aux ateliers. Je le suivis.

Il me laissa visiter les premiers ateliers en détail et sans me presser. Pendant que je regardais, il parlait aux ouvriers, me reprenant d'une main le temps qu'il m'avait donné de l'autre. Je n'avais, d'ailleurs, que de rares questions à lui faire. Le plus étranger aux matières d'industrie comprendrait, à première vue, tout le mécanisme d'une fabrique d'épingles. Je parcourus ainsi, lui m'accompagnant, mais sans être à moi, les principaux ateliers ; la tréfilerie, où, d'un morceau de cuivre gros comme le doigt, on tire un fil sans fin, qui va s'enrouler autour d'un cylindre en cercles innombrables ; l'atelier où les femmes étendent et redressent sur une longue table ce même fil coupé en baguettes, d'égale longueur ; celui où ces baguettes, longues de huit ou dix pieds, sont coupées elles-mêmes en morceaux de la longueur des épingles ; celui où ces morceaux, pris par paquets par d'habiles ouvriers, sont aiguisés sur la meule de grès, d'où jaillissent mille étincelles. Ici, tout est si simple, que mes questions ne risquaient pas de s'égarer. Combien la tréfilerie

donne-t-elle par jour de ces cercles de fil de laiton? Combien ces femmes préparent-elles de baguettes? Combien le même ouvrier peut-il aiguiser d'épingles? Sur tout cela, j'obtenais des réponses catégoriques.

Je faisais bien tout bas, à part moi, quelques comparaisons entre l'excellence des produits fabriqués et l'insalubrité de la fabrique; entre la condition des choses et celle des hommes, qui m'intéressent beaucoup plus que ce qui sort de leurs mains. J'avais été gâté là-dessus en Belgique. Là, un homme de génie, John Cockerill, a concilié les perfectionnements du travail et l'amélioration du sort des ouvriers. Pour loger l'homme sous le même toit que la vapeur, devenue son auxiliaire inévitable, il a agrandi le toit, il l'a élargi et assaini, afin que la machine ne corrompît pas l'air dont l'ouvrier a besoin. Les ateliers de Seraing, ce palais de l'industrie moderne, font honte à ces anciennes fabriques où les hommes et les machines sont entassés pêle-mêle dans d'étroites chambrées, où la machine suffoque l'ouvrier, où le cylindre dévorant menace à chaque instant de l'attirer par ses habits. A Seraing, on voit clair enfin dans ces questions si redoutables et si incertaines de la nouvelle constitution du travail, des tarifs, des salaires, questions qui se sont débattues chez nous à coups de canon.

Devant une expérience si heureuse tombent toutes les théories où l'on s'aigrit sans se com-

prendre, et où la déclamation rend suspectes les meilleures raisons. Ici, tout a été résolu, et la civilisation n'a plus à rougir. C'est le cachet des hommes supérieurs de ne rien faire à demi. John Cockerill n'est pas un négociant vulgaire, qui laisse croupir les ouvriers dans des masures délabrées, pour mettre dans sa poche l'économie du logement. Il a eu une pensée complète, et il n'a rien oublié, pas même les hommes. Voilà enfin des ateliers où l'ouvrier et le maître sont amis, où la machine aide le travail et le multiplie, où les forces de l'homme sont ménagées, son salaire augmenté, sa vie en sûreté, sa respiration libre.

J'ai regretté Seraing à Manchester, à Liverpool, à Birmingham, à Londres, en y visitant des fabriques où l'industrie du XIXe siècle est logée dans des ateliers du moyen âge. Les inventions nouvelles y sont gênées par les vieilles routines, et il en résulte que si le bon effet des unes se fait sentir dans les unes, le mauvais effet des autres continue à peser tout entier sur les hommes. Le souvenir de Seraing me poursuivait dans cette fabrique d'épingles, soit quand je respirais cet air épaissi par une invisible poussière de cuivre, soit quand je montais en rampant ces escaliers en échelle, dont les échelons à demi rongés craquaient sous mes pieds. Mais je me gardais bien d'en rien dire au fabricant. Je sentais que toute remarque à cet égard eût été superflue.

J'observai encore la même discrétion en traver-

sant l'atelier où se fabriquent, par un moyen si simple et si rapide, les élastiques dont sont faites les têtes d'épingles. Un homme et un enfant y suffisent. L'enfant tourne une manivelle qui enroule en élastique le fil de laiton ; l'homme prend d'une main un certain nombre de brins, et de l'autre les coupe de l'épaisseur d'une tête d'épingle. D'un seul coup, il tombe une douzaine de ces têtes, et, comme l'ouvrier rapproche autant de fois par minute les deux lames du ciseau que le pouls a de battements, on peut apprécier combien un homme peut préparer de têtes d'épingles dans sa journée. Je ne manquai pas de le demander. Le fabricant me le dit ; mais, comme ce fut avec une rapidité économique et en chiffres anglais, je ne le compris pas.

III

L'ATELIER DES ENFANTS. — LA VIEILLE SURVEILLANTE.

Où je ne me tins pas de parler, je devrais dire d'éclater en paroles inutiles, ce fut en entrant dans une salle basse, obscure, où une trentaine d'enfants, filles et garçons, présidés par une femme armée d'une badine, ressemblant fort à une verge, frappaient les têtes d'épingles. Chacun d'eux était assis devant un outil en manière de marteau

suspendu, dont le nom spécial, *têtoir*, dit assez l'emploi, et qui tombe d'aplomb sur l'épingle placée au-dessous et présentant sa tête hors d'un trou pratiqué dans une petite enclume. C'est un travail compliqué et délicat. Prendre les épingles une à une dans une case et y ficher un brin d'élastique, puis introduire l'épingle ainsi préparée dans le petit trou, la frapper et la retirer ensuite avec assez d'adresse pour ne pas se piquer ni s'écraser les doigts, avec assez de promptitude pour que le fabricant y trouve son compte, et tout cela sans relâche pendant six heures, n'est-ce donc pas trop pour de pauvres enfants ? Il leur est défendu de se parler, sinon de se sourire les uns aux autres, aux très courts instants où leurs yeux peuvent se détacher sans inconvénient de leur travail. La surveillante, comme un chien de garde, faisait le tour des métiers, avertissant de sa baguette ceux que la main de cette fée de la pauvreté ne pouvait atteindre, criant d'une voix aigre : *Make haste! make haste !* (Allons! allons!) Quelquefois elle tournait la tête brusquement, pour surprendre et punir quelques mots dits tout bas, une distraction, une espièglerie, car les enfants rient dans le travail, et entre leurs petites mains les outils ont souvent l'air de joujoux. L'oreille de cette femme, non moins exercée que son œil, sait distinguer, dans le bruit de ces trente marteaux tombant et se relevant sans cesse, s'il en est un qui se relâche ou qui n'a pas

rendu tout le son, parce qu'il est tombé sur un pauvre petit doigt qui n'a pas été retiré à temps. Les fautes sont punies du retranchement d'un penny sur le misérable prix de la journée; et qui sait ce qui arrive à l'enfant quand il rentre avec ce penny de moins dans sa famille affamée?

J'ai su qu'ils recevaient, pour six heures de ce travail par jour, six pence, ou douze sous de nos sous. J'étais trop ému pour ne pas m'échapper.

— Ne pensez-vous pas que ce soit trop de six heures de travail, à l'âge de ces enfants? demandai-je au fabricant.

Il ne répondit rien.

— Combien le plus appliqué de ces enfants peut-il frapper de têtes d'épingles dans sa journée?

Il me dit le nombre avec satisfaction.

— Mais, si ces enfants font en six heures ce que ferait un adulte dans le même temps, pourquoi n'ont-ils pas la moitié du salaire d'un adulte?

Il n'ouvrit pas la bouche.

— Quel est l'âge moyen de ces enfants?

Il me le dit. Les plus âgés n'avaient pas douze ans.

— Ne pensez-vous pas qu'un travail si rude et si précoce soit funeste à leur santé?

Il parla à la surveillante.

— Avez-vous de quoi occuper ces trente enfants toute l'année?

— Non.

— Et, quand vous les renvoyez, que deviennent-ils ?

Silence.

— Et, si vous demandez à l'enfant tout ce qu'il a de forces dans un jour, n'est-il pas juste qu'il reçoive un salaire qui suffise à ses besoins d'un jour?

Silence.

— Vendez-vous, en proportion, plus d'épingles noires que de blanches?

— Oui, dit-il du ton d'un homme qu'on remet dans sa voie.

Nous sortîmes de l'atelier, et je me disposai à partir. Mes remerciements furent courts. *Good bye, sir.* — *Good bye, sir.*

M'avait-il pris pour un sot, lui qui prenait ces pauvres petits enfants pour des machines ? La chose n'est pas impossible. En tout cas, je ne lui devais rien pour le quart d'heure que ma visite avait duré; il avait fait la tournée qu'il devait faire plus tard. Je m'acheminai donc, la conscience nette, à la maison de fous.

IV.

LA MAISON DE FOUS.

C'est une maison fondée et entretenue par de souscriptions volontaires. Une enseigne le dit au

passants, et, à l'honneur de l'Angleterre, les enseignes de ce genre y sont communes. Nulle autre apparence d'ailleurs. La maison des fous ressemble à toutes les maisons dont les habitants sont présumés raisonnables. Je frappai à la porte avec le marteau de cuivre luisant; un laquais vint m'ouvrir. C'est le domestique particulier du médecin qui dirige l'établissement. Il me mena à son maître, homme grave et froid, qui lut ma lettre de créance, me salua, et, sans ouvrir la bouche, se mit à marcher devant moi, une double clef à la main, en m'invitant d'un geste à le suivre. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu des fous. L'établissement en reçoit de l'un et l'autre sexe. Nous commençâmes la visite par le côté des hommes.

Le premier qui s'offrit à nous fut un perruquier, amené là non par la misère ni par des peines domestiques, mais par une faiblesse naturelle du cerveau. Ses cheveux disposés en toupet, ses manches relevées, sa redingote huileuse, ses gestes, sa loquacité, tout annonçait un suppôt de Comus. Je le devinai sans avoir besoin de le demander au docteur, qui me sut gré sans doute de ne pas l'interpeller au premier que je rencontrais. Ce pauvre perruquier se croit un maître des cérémonies. Il fait trois fois par jour, avec les mêmes gestes et les mêmes paroles, les honneurs de son corridor au docteur; il lui indique le chemin de chaque chambre, il lui en ouvre la porte, il lui présente ses compa-

gnons d'infortune. C'est le meilleur fou du monde. Et pourtant, lui qui a rasé tant de gens, de crainte qu'il ne se coupe le cou, on le rase.

Vint ensuite, d'un pas majestueux, la tête haute, un pan de sa redingote relevé sur son épaule, un homme d'une figure assez distinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre, où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello*, et il se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et qui murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cet homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare aurait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait qu'il ignorait, il me dit : *I don't know* (je ne sais pas). Quant à ma conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant d'hommes que de femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me le dit.

— Quelle est la proportion des folies curables et et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables, et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner, dans une maison de fous, que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il, en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français.

Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme.

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il, en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

— Vous paraissez triste, continuai-je; de quoi donc avez-vous à vous plaindre?

— Oui.

Je ne comprenais rien à tous ces oui. Était-ce entêtement de fou? Était-ce pour me punir de l'avoir fait réveiller? Je lui pris la main :

— Allons, lui dis-je, parlez-moi. N'êtes-vous pas content de voir un de vos compatriotes?

— Oui.

Toujours oui. C'était donc là sa folie. Est-ce une punition d'avoir dit injustement non dans son temps de raison? Ou bien sa mémoire tarie n'avait-elle gardé que ce mot-là? Je lui dis adieu. « Oui », répondit-il. — Le docteur sourit. Je pris ce sourire pour une invitation à l'interroger, mais je n'en tirai rien. Il traitait mes questions comme des exercices de langue anglaise.

Nous vîmes une quarantaine de fous, quelques-uns très singuliers, le plus grand nombre sans traits caractéristiques. C'est dans la même proportion que dans la société, où la majorité est plate et sans couleur. Les originaux ne sont pas plus nombreux parmi les êtres raisonnables que parmi les fous. Deux seulement de ces malheureux étaient à la gêne. Ils nous poursuivirent d'injures. L'un d'eux, enfermé jusqu'à mi-corps dans une espèce de guérite, les mains liées, invoquait les vieilles libertés anglaises; singulier et précieux hommage aux belles lois de ce grand pays! Mais les lois ne répondent qu'à ceux qui ont un peu de la raison qui les a faites. Je compris encore qu'il me demandait de le venger du docteur, qui lui avait enlevé la liberté. Tout cela, d'ailleurs, était sans suite; il prononçait avec la même colère des paroles sans rapport avec sa passion, et qui roulaient confondues au milieu des injures. Cet homme est un de ceux dont les gens de service disent: « Il est méchant. » Combien de plus méchants

qui sont libres, parce qu'ils ont de la suite dans leur méchanceté, et que leur raison dépravée met des pensées liées et suivies au service de leurs mauvais instincts!

Les fous curables sont mêlés à ceux dont le mal est sans remède. J'avais bien envie de demander au docteur si ce mélange ne retardait pas les guérisons, et si la folie incurable n'était pas contagieuse; mais je sentis que la question était trop spéculative et je ne la hasardai point. Voulant toutefois ne point passer pour un esprit vague :

— Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup; le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont; d'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu, quelques-uns jamais; le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans mon questionnaire. Le docteur y respirait à pleine poitrine; et pourtant à quoi pouvait-t-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

V

LE QUARTIER DES FEMMES.

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer qui conduit à l'établissement des femmes. Une première chose me frappa : ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de leur jeunesse la servante de la vieillesse, et de leur raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont payé d'une dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline, comme sont toutes les servantes de bonne maison, en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée, contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin

de ses ennemis, et quelle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille et en me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme ». Puis elle reprit son fer et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison.

Les deux autres ne levèrent pas même la tête; elles cousaient fort vite et fort bien, sauf qu'il fallait leur montrer où commencer et où finir, sans quoi elles cousaient tout à travers, ou même à vide, comme la machine qui continue à tourner quand sa tâche est finie. Ces pauvres femmes sont mieux traitées que les autres; elles vivent avec les femmes de service, qu'elles aident dans tous leurs ouvrages; elles ont le thé et une place au foyer, et le faible reste de raison qui paraît avoir passé dans leurs doigts les met sur le pied des animaux domestiques.

La plupart de ces malheureuses femmes, curables ou incurables, n'offraient rien d'intéressant au sens un peu impitoyable d'un curieux, qui n'a pas assez de l'extraordinaire d'une si grande misère, et qui veut trouver du nouveau jusque dans l'extrême malheur. Quelques-unes erraient dans les longs corridors, se coudoyant sans se parler, peut-être sans se voir, s'arrêtant sans but, regardant sans curiosité, parlant et se taisant sans motif, marquées au front d'une tristesse irréparable, quoi-

que au dedans privées de ce qui la cause; pauvres corps végétatifs, ils semblaient regretter confusément le départ du noble hôte qui avait quelque temps habité en eux. D'autres étaient assises dans un coin de leur chambre, place qu'elles choisissent par une sorte de honte obscure, comme si elles croyaient avoir fait une grande faute en perdant leur raison. D'autres se tenaient collées aux fenêtres, ne regardant rien; qui sait? se croyant peut-être dans les ténèbres. Elles ne se familiarisent point, quoiqu'elles se voient tous les jours; elles n'ont ni préférences ni habitudes; elles se retrouvent sans se reconnaître, et cet instinct de sociabilité, que le hasard éveille dans la brute, et qui apprivoise et lie quelquefois des animaux d'espèces différentes ou même ennemies, est mort en elles.

Les nouvelles venues n'y excitent point la curiosité. Comment saurait-on qu'elles n'y étaient pas la veille? Qu'est-ce que la veille? qu'est-ce qu'hier? qu'est-ce que demain? Les fous n'ont pas le sentiment du temps; ils ne se sentent pas vieillir; ils n'ont pas l'idée de commencement et de fin : hélas! ils ne peuvent pas espérer la mort! Ils ne savent pas qui était celui qui a disparu du milieu d'eux, ni ce que font ces gens qui le clouent dans un cercueil, ni si c'est une délivrance ou une nouvelle prison.

Le docteur me laissait aller, sans me dire un mot, quelquefois me quittant pour donner un ordre ou pour entendre quelque rapport des filles de service,

et, comme le fabricant d'épingles, mettant à profit son obligeance et faisant d'une pierre deux coups. Je ne voulais pourtant pas lui laisser de moi l'idée d'un rêve-creux, et je cherchais quelque côté de statistique ou d'administration par où me relever à ses yeux du péché de curiosité psychologique. Il me vint en tête quelques questions qui ne réussirent pas toutes.

— Docteur, lui dis-je, a-t-on recherché et déterminé les causes les plus générales de la folie?

— Il y en a trois principales : la jalousie, l'ivrognerie et la misère.

— Pensez-vous qu'elle soient les mêmes partout? dis-je imprudemment.

Il ne répondit rien. C'était du superflu.

— Et, de ces trois causes, ajoutai-je, laquelle fait le plus de victimes?

— L'ivrognerie.

— Dans ce cas-là, la folie est un châtiment. Voilà une pensée qui soulage.

Il ne m'écouta pas.

— Quel est le mode le plus général de traitement?

— C'est de n'en employer aucun. L'hygiène et le bon gouvernement sont le meilleur, sauf pour quelques cas compliqués de désordres morbides.

— Combien de temps les moins malades mettent-ils à guérir?

— Les époques sont fort inégales.

— Les rechutes sont-elle communes?

Je sortais encore du programme. Point de réponse.

— Combien, terme moyen, recevez-vous de pensionnaires et en perdez-vous par an?

Il me dit le nombre.

VI

DEUX FOLLES FURIEUSES. — LE DOCTEUR.

J'étais à bout de questions positives, et je sentais se presser sur mes lèvres les idées vagues, que nous aimons tant en France, qui nourrissent la conversation, qui élèvent l'esprit, qui nous arrachent à la matière. J'allais encore me compromettre, quand un chant d'une gaieté burlesque, parti de la salle des folles furieuses, interrompit mes idées et me sauva du dédaigneux silence du docteur. Ce chant, ou plutôt ce hurlement, résonnait dans le corridor, et circulait, par le grand escalier, dans tout l'établissement. A plusieurs reprises, je l'avais entendu et perdu tour à tour, sans y faire attention, pensant bien que ce devait être quelque fou qui chantait. C'était une pauvre fille de vingt-cinq ans, furieuse à se jeter sur les gens, qu'il avait fallu enfermer dans la camisole de force, et qui hurlait ainsi à

tue-tête « tout le jour, me dit le directeur, et toute la nuit. »

La misère, le vice, la maladie, l'avaient réduite là. Elle était assise dans une guérite, d'où je vois encore avec épouvante sortir cette tête rasée, qu'elle balançait comme une bête féroce dans sa cage, et ce visage tout rouge des efforts qu'elle faisait en chantant, et ces grosses lèvres lascives, qui disaient à elles seules quelle devait être la morale de sa chanson. Le docteur lui dit quelques mots qu'elle n'entendit point; il lui passa la main sur la tête; mais elle n'avait plus même le sentiment du chien qu'on caresse, et elle continuait à chanter : elle chantera ainsi jusqu'à ce que sa poitrine se rompe. C'est à peine si on peut l'arrêter un moment pour lui faire prendre de force quelque nourriture. La nuit, on l'emporte dans un coin de l'établissement, d'où son épouvantable gaieté ne peut pas troubler ceux de ses compagnons d'infortune qui n'ont pas perdu tout sommeil. Cette malheureuse a la mémoire du rythme; elle n'a plus celle des paroles, qui la quittent et lui reviennent sans que la volonté y soit pour rien; de tout ce qui a été sa raison, elle n'a gardé que la misérable faculté de se souvenir d'un air de cabaret. Je ne croyais pas qu'on pût rien voir de plus triste que ce corps stupide, narguant par des chants frénétiques sa raison évanouie; et pourtant, dans la même chambre, à quelques pas de cette malheureuse, il y avait quel-

que chose de plus lamentable encore et qui m'accabla.

C'était une autre fille, à peu près du même âge, amenée le matin même dans la maison ; il avait fallu la lier dès son entrée, tant sa folie était furieuse. Elle était assise dans une sorte de chaise fermée, réservée pour ceux qui ne sont qu'au premier degré de la fureur et qui ont des moments de calme. C'est une sorte de gêne intermédiaire qui suffit pour les contenir et qui ne les irrite pas. La pauvre créature, après bien des cris et des efforts pour se débarrasser de ses liens, s'était calmée tout à coup, et, quand on me la fit voir, elle paraissait absorbée. Sa tête baissée sur ses genoux, et comme entraînée par le poids de la matière, que la volonté ne retenait plus, laissait voir, sur son cou et sur ses épaules décolletées, des ulcères à peine cicatrisés, stigmates du vice qui, après avoir dépravé sa raison, la lui avait enlevée. D'où était venu le vice ? De la misère. Dans les orgies du pauvre, le vice tient par la main la misère et la folie.

Cette fille avait un reste de beauté. Ses épaules étaient d'une blancheur éclatante, et sur son cou délicat flottaient de beaux cheveux qui devaient, le soir même, tomber sous les ciseaux. Je n'osai pas demander au docteur à voir sa figure. « Si c'est un reste de honte qui la lui fait cacher, me dis-je à moi-même, combien ne me reprocherais-je pas d'avoir blessé la seule et dernière ombre de raison qui lui reste ! » Le docteur, qui, en sa qualité de re-

dresseur des raisons, n'y allait pas d'une main si timide, lui releva doucement la tête; elle l'abandonna d'abord, comme si elle eût été assoupie; mais à peine nous eut-elle vus, que, poussant un soupir étouffé, comme une créature chaste surprise dans sa nudité, elle se déroba convulsivement à la main du docteur, et enfonça sa tête dans ses genoux. J'eus à peine le temps de la voir; mais, si rapide que fût ce regard, il me sembla que son visage, doux et fatigué, n'était point celui d'une folle, et que, soit que le mal fût bien nouveau et n'eût pas encore effacé l'empreinte divine, soit que sa folie n'eût été qu'une fièvre, ses yeux n'exprimaient que la pudeur et la plainte, les deux plus nobles douleurs des créatures raisonnables.

Je quittai la chambre tout tremblant. Jusque-là, j'avais ménagé le laconisme du docteur; mais, en ce moment, mon émotion était si forte, que je ne pus résister à l'entraîner, malgré lui, dans le superflu, au risque de me perdre tout à fait dans son esprit, et de lui faire dire, tout le reste de sa vie, que les plus fous ne sont pas dans les maisons de fous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je d'une voix émue, qu'il vaudrait mieux isoler cette pauvre fille que de la renfermer dans la même chambre avec cette fille perdue, dont la vue rendrait fou un homme sain?... Peut-être même eussiez-vous déjà pris ce parti, si votre établissement, au lieu d'être distribué en salles et chambrées, l'était en cellules

particulières... Puisque la folie de cette fille est le fruit d'une vie de désordre, ne pensez-vous pas qu'au lieu de la jeter, en arrivant, au milieu de plus folles qu'elles, et de la marquer, pour ainsi dire, de l'estampille d'une maison de fous, il la faudrait entourer de personnes sensées et bienveillantes, qui ramèneraient sa raison, peut-être dérangée plutôt que détruite?... Concluez-vous nécessairement qu'elle soit folle de ce qu'on vous l'a amenée comme telle?...Le geôlier qui reçoit un prisonnier doit-il toujours conclure du mandat d'écrou que le prisonnier n'est pas innocent?... O monsieur! quel noble emploi que le vôtre! Vous rendez la raison à ceux qui ne l'ont plus; vous ressuscitez les morts, car vous rappelez l'âme de l'homme dans le corps de l'animal: mais que cet emploi doit donner de soucis à un homme grave et intelligent comme vous!... Que cette étude est délicate, périlleuse, et qu'il est à craindre que ses difficultés ne rebutent et n'endurcissent à la fin le médecin qui en fait sa profession!... Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas d'un homme sensé et maître de ses nerfs, comme on a le bonheur de l'être dans votre pays; mais, si je n'ai pas laissé ici quelque peu de ma raison, je doute que la malheureuse que nous venons de voir soit tout à fait folle, et je crois fermement que la compagnie que vous lui donnez la rendra folle sans remède...

Le docteur fit une seule réponse à toutes ces questions, que j'avais entrecoupées à dessein de silences, afin de le pousser à bout. Nous étions arrivés au bas du grand escalier qui sépare la maison en deux établissements distincts. Il me tendit la main, à la bonne manière anglaise, et me dit : *There is nothing more to be seen.* (Il n'y a plus rien à voir.) Puis, me saluant avec politesse, il rentra brusquement dans son cabinet ; et le même valet qui m'avait ouvert la porte pour entrer me l'ouvrit pour sortir.

Je me retirai avec la persuasion que le docteur allait avoir de moi et de tous les Français en général l'idée que nous sommes les plus intrépides diseurs de choses inutiles, si, toutefois, il prend sur son temps d'avoir une idée quelconque sur les Français et sur moi.

1837.

III

SOUVENIRS DU NOTTINGHAMSHIRE.

I. La forêt de Sherwood et les chênes historiques. — Les vieilles églises. — Robin Hood. — II. *Ivanhoe*. — III. Welbeck. — Le grand seigneur *utilitairien*. — IV. Les ruines de Wingfield. — Un pique-nique. — V. Les ruines d'Hardwick-Castle. — Souvenirs de Marie-Stuart. — VI. Newstead-Abbey. — Lord Byron.

I.

LA FORÊT DE SHERWOOD ET LES CHÊNES HISTORIQUES. — LES VIEILLES ÉGLISES. — ROBIN HOOD.

Une aimable hospitalité m'avait amené dans un des plus beaux comtés de l'Angleterre, celui de Nottingham. Il touche au Derbyshire, qui passe pour être le plus beau. Cette beauté est celle du paysage anglais. Pour les étrangers, elle est un peu uniforme, mais je ne m'étonne pas qu'elle plaise aux Anglais; elle est à l'image de leur esprit. Le paysage a plus ou moins la physionomie de

l'homme qui l'habite. Dans le paysage anglais, je reconnais les principaux traits du caractère anglais; c'est le pays où tout le monde ressemble le plus à tout le monde; leur mot *excentric* le dit assez : — excentrique, ou qui sort du centre, qui ne ressemble pas aux autres, qui diffère du patron commun; — c'est parce que la chose fait scandale, que le mot a été imaginé. La terre porte l'empreinte de cette uniformité : ce sont partout des prairies ou des champs enclos de haies; mais la prairie domine. Ces champs répondent au travail admirable qui les cultive; ces prairies nourrissent le plus beau bétail du monde. Les formes de la terre sont aussi fécondes que celles de la société; pourquoi l'Angleterre les changerait-elle? Aussi est-ce comme étranger que je remarque cette uniformité du paysage anglais. Il n'a pas les grandes lignes du paysage classique, ni cette variété piquante qu'imprime au paysage français, par exemple, la liberté capricieuse du peuple qui lui donne sa forme. Notre sol est comme notre société; il a beaucoup de physionomie; on y reconnaîtrait la diversité des caractères et des conditions. La routine, l'esprit novateur, l'activité, la nonchalance, la richesse, la médiocrité, la pauvreté, y sont représentés. Il est plus remué, plus travaillé, et aussi plus agité; c'est le séjour d'un peuple agriculteur et révolutionnaire.

Le pays qu'habitent mes hôtes est situé au nord

de Nottingham, sur le bord d'un plateau qui domine la vallée et la jolie petite ville de Mansfield. La maison est bâtie sur la lisière d'une vaste lande qui fit partie de la célèbre forêt de Sherwood; l'orgueil local lui en donne le nom. Tout près de la maison, un petit bois et plus loin quelques bouquets de sapins sont la dernière conquête du travail sur la lande. A quelques cent pas cessent les filons de terre végétale qui les nourrissent, et le désert commence. Une plaine immense, onduleuse, couverte et comme tapissée de bruyères, s'étend fort au delà de l'horizon. Çà et là, quelques buissons de genêt épineux, des houx rabougris, un pin à qui le sol n'a pas donné assez de nourriture pour s'élancer et qui rampe plutôt qu'il ne s'élève, ou bien, mais plus rarement, un chêne solitaire, trapu et robuste, le seul ombrage de ce désert, se détachent du milieu de ce tapis et y dessinent des figures gracieuses. Des chemins creux, où les chariots s'enfoncent dans le sable, conduisent dans le Derbyshire. Ailleurs, des allées d'un sol ferme, couvertes de ce fin gazon anglais dont le marcher est si doux, permettent la promenade à travers la lande, au milieu des moutons paissant, des deux côtés du chemin, le peu d'herbe savoureuse qui pousse entre les bruyères. Quand le soleil est voilé, ou, le soir, quand la chaleur est tombée, il n'y a rien de plus charmant qu'une promenade sur cette pelouse ; c'est le plaisir mé-

lancolique de la solitude dans le voisinage et sous la protection de la nature cultivée.

La bruyère de Sherwood était une des nombreuses clairières de cette forêt de Sherwood qui, au temps de Richard Cœur-de-Lion, couvrait toute cette partie de l'Angleterre. Elle était alors infestée de braconniers, *outlaws*, qui s'y nourrissaient aux dépens du gibier du roi. Walter Scott en a fait le théâtre de quelques scènes d'*Ivanhoe*. Il y a placé la cellule où le plus joyeux des compagnons de Robin Hood, sous le nom et le capuchon du saint ermite de Copmanhurst, défiait les gardiens des forêts royales. C'est là que se passe cette scène si plaisante où Richard, sous le déguisement du Chevalier Noir, vient demander l'hospitalité au faux ermite. Il frappe; l'ermite fait semblant de ne pas entendre; il ouvre enfin, et il offre à Richard, affamé par une longue route, une assiette de pois chiches, et pour boisson une cruche d'eau. Mais Richard, plus avisé que les garde-chasses de Sherwood, soupçonne que l'ermite doit sa belle santé à un autre régime; il demande quelque chose de plus substantiel, et voici qu'aux pois chiches succède un pâté de daim, à la cruche d'eau une grande bouteille de cuir pleine d'un vin généreux.

Où est le rocher tapissé de lierre et couronné de touffes de houx auquel s'appuyait la cellule de l'ermite de Copmanhurst ? Où est cette fontaine de

Saint-Dunstan, où il allait remplir sa cruche pour le maigre repas qui devait avoir pour témoins les garde-chasses? Où est la fraîche clairière à travers laquelle courait la fontaine avant de disparaître dans le bois voisin? Les archéologues les chercheraient en vain dans ce qui reste de la forêt de Sherwood. C'est un des mille paysages sortis de l'imagination de Scott. Il l'a tiré de ce trésor d'impressions vraies, de souvenirs d'enfance, de vif amour de la nature, qui lui a fourni tant de descriptions agréables. Les paysages de Walter Scott sont, comme ceux de Fénelon, non pas une description d'après nature, mais un choix de ce que nous avons vu ou rêvé de frais, de lumineux, de pittoresque et de charmant. Il est tel paysage pris sur les lieux que la copie la plus fidèle ne réussit pas à nous rendre présent. Nous faisons mieux que voir ceux de Walter Scott et de Fénelon ; nous en respirons la fraîcheur, nous croyons y être de notre personne. Je ne sache pas de livres qui fassent plus cette illusion que les romans de Walter Scott; on y éprouve toutes les sensations, on y a toute la plénitude d'activité et de vie de ses personnages : imagination aimable et bienfaisante, qui n'a jamais été inspirée que par le désir d'entretenir la simplicité des sentiments et la vérité des sensations, sans une ombre d'effort pour exalter notre sensibilité et nous dégoûter des choses qui sont à notre portée!

Quand je visitai le Nottinghamshire, on était au mois d'août. La bruyère de Sherwood était en fleurs. Le rose foncé, le rose tendre, le violet, mêlant leurs nuances à celle de la feuille, tantôt vert pâle, tantôt argentée comme la feuille de l'olivier, formaient comme un fond gris rose d'où se détachaient les bouquets d'or du genêt épineux. Ces bruyères sont délicates comme celles de nos serres; elles donnent ce plaisir mêlé de surprise qu'on éprouve à voir des plantes rares à profusion.

En quittant les bruyères pour se rapprocher de la vallée, on a une vue charmante. Sur les deux revers, à mi-côte, s'étendent de vastes pelouses audevant de jolies maisons de campagne. Sur la hauteur, aux endroits les plus découverts, des moulins propres et élégants ouvrent leurs ailes pour recevoir la brise qui souffle de la plaine. Les jours où il ne fait pas de vent, la machine à vapeur y supplée. A quelques pas du moulin est la maison du meunier. Tout autour, dans le verger enclos de haies, des vaches, le cheval du meunier paissent au milieu des poules. Tout cela sent le travail prospère et la paix. On craint Dieu dans ces modestes demeures, et on espère en lui. Tous les jours, sauf le dimanche, des amis viennent faire visite, et le feu, toujours allumé dans la principale pièce, permet de leur offrir le thé; mais, le dimanche, chacun reste chez soi, et Dieu est le seul hôte. On le rend présent par la prière et par de pieuses lectures.

Il manque, comme je l'ai dit, une certaine liberté à ce paysage. Tout y est parqué, fermé de clôtures. Les animaux ne s'éloignent pas de la maison. Ce n'est pas en Angleterre que le cerf aurait pu dire aux bœufs auxquels il demande l'hospitalité :

Je vous enseignerai les pâtis les plus gras.

Ils ne connaissent qu'un pâtis, c'est le pré qui est autour de la maison. Pourtant je ne les plains pas : ils doivent avoir un peu du caractère des gens, et, comme ceux-ci, aimer leur *home*.

Il semble aussi, au premier aspect, que le voyageur ne puisse pénétrer dans ces prairies : il ne voit que haies et barrières; mais ces barrières se lèvent, et ces tourniquets ne sont faits que pour les bestiaux. On peut faire d'agréables et de longues promenades d'une prairie à l'autre. On est averti qu'on passe sur le terrain d'autrui, mais on passe.

Le paysage est comme la société; c'est la liberté au milieu des formes et des lois. Y en a-t-il de meilleure? Y en a-t-il une autre qui puisse durer?

De Sherwood-Hall, nous faisions des excursions dans le voisinage. Nous allions visiter tantôt une ruine, tantôt un château historique, tantôt quelque chêne contemporain de la conquête, ou plus ancien qu'elle. C'est par les chênes que commencent les excursions. Les Anglais en sont très curieux. Ces nobles arbres sont leur passé debout et vivant, et puis

le chêne anglais est le bois par excellence : il est incorruptible à l'eau, et lutte d'éternité avec la mer. On vous en montre à l'Amirauté des échantillons parmi toutes les autres sortes de chêne employées dans la marine. Il occupe la place d'honneur sur le rayon; l'étiquette vous l'indique : *English oak*, et ce n'est pas sans un sourire de fierté que le gardien vous le fait regarder et peser. Ils devaient être les maîtres de la mer, pensent-ils, puisque leurs forêts produisent le bois qui lui résiste le plus.

C'est dans la forêt de Sherwood qu'on voit, me disait-on, les plus vieux chênes d'Angleterre. Ils sont à quelques milles autour de Mansfield. L'authenticité de ces chênes n'est pas suspecte : l'Angleterre est le pays de la tradition et des formalités légales qui la constituent. Toutes les familles y savent leurs sources. Deux choses protègent et perpétuent les souvenirs, le respect du passé et le respect de la loi. Cependant je n'ai pas vu la preuve qu'un des chênes de Sherwood, le premier qu'on me montra, ait abrité le roi Jean donnant audience à ses sujets. Ce chêne est sur le bord d'un chemin, dans un enfoncement en forme de carré. Du côté des champs, il est protégé par les haies des propriétés limitrophes; du côté du chemin, par le respect public. Son tronc, à demi rongé, se couronne encore chaque année d'un feuillage abondant; mais les siècles ont abattu les hautes branches, et les feuilles ne s'éloignent guère du tronc qui les nourrit. On ne voit pas

sans émotion un arbre qui devait compter déjà plusieurs siècles au temps du roi Jean, puisque son ombre suffisait pour abriter l'audience royale. Or la grande charte du roi Jean est du commencement du XIIIe siècle. Le même esprit a respecté les premières libertés de l'Angleterre et l'arbre sous lequel s'assit le prince à qui l'Angleterre les arracha.

Les souvenirs de Robin Hood consacrent plus d'un autre de ces grands chênes. Tous ont leur nom. En voici un dont le tronc fendu offre comme une niche assez large pour contenir un homme assis ou debout. Il se nomme le *Shambles* ou l'Abattoir. C'est de là que Robin Hood présidait au dépeçage et à la distribution des daims du roi entre ses joyeux compagnons. Un autre, plus célèbre, est le *Parliament oak*, ou *the Trysting tree*, le chêne du Parlement, l'arbre du Rendez-vous, ainsi appelé parce que Robin Hood y tenait ses assemblées. Le plus ancien est le *Green dale oak*, le chêne du Vert-Vallon, dont le tronc aurait pu recevoir à l'aise tout le conseil de Robin Hood. Ce tronc semble s'être formé comme nos montagnes, par la loi des soulèvements. Ses bosses énormes montent les unes sur les autres comme les couches d'un terrain soulevé. L'écorce a la couleur des vieilles pierres. On dirait un roc d'où jaillit un arbre vigoureux. J'ai vu, dans les Pyrénées, d'énormes rochers d'où sortaient des hêtres plus nourris d'air et de brouillard que de terre. moitié rochers, moitié arbres. C'est une image du

Green dale oak. La crevasse qui partage son tronc en deux moitiés est assez large et assez haute pour laisser passage à une voiture. Un voyageur égaré qui arriverait là de nuit, voyant dans l'ombre ces deux énormes assises, prendrait ce chêne pour une vieille porte de ville surmontée d'une tour. Un appareil en menuiserie sert à empêcher que la crevasse ne s'étende, et à lui conserver la forme d'une porte. Nous appellerions cela du mauvais goût ; mais ce mauvais goût est aussi ancien que la crevasse, et il en est devenu respectable. Le chêne du Vallon-Vert dépend d'un fermage particulier, dont une clause porte expressément que chaque année, à une certaine époque, le fermier doit faire passer un chariot à travers la crevasse. On a voulu conserver à la fois l'antiquité de l'arbre et la singularité du fait.

Ces chênes sont des buts de promenades et même de voyages. On vient les voir de tous les points de l'Angleterre ; les cavalcades s'y donnent rendez-vous ; les enfants mesurent les troncs avec leurs petits bras. On en prend le plus grand soin ; on les respecte comme ces rares vieillards, plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes, qui ont vécu au delà de la mesure commune. Les têtes les plus vives, en venant s'abriter sous leur ombre, semblent recevoir, avec la fraîcheur que verse leur feuillage, le respect pour les œuvres et pour les souffrances des siècles écoulés.

Chez nous, on fait du bois avec les vieux chênes : ils s'appellent, en termes forestiers, des *anciens*, et tombent à l'heure marquée par les règles de l'aménagement. Qu'est devenu le chêne de Vincennes ? Pourquoi a-t-il moins vécu que celui du roi Jean ? Le nom d'un mauvais roi a conservé le chêne de Sherwood ; le chêne de Vincennes n'a pas pu être sauvé par le souvenir populaire du plus grand prince du XIII[e] siècle, du saint rendant la justice à ses sujets et défendant les faibles contre les forts. Est-il étonnant que, là où les arbres n'ont pas la permission de vieillir, on ne souffre pas de vieilles lois ? Cependant la France compte quelques vieux arbres ; on en rencontre dans certains villages que protège l'antique croix dont ils abritent de temps immémorial la pierre grise et rongée. D'autres doivent leur conservation à la routine : c'est la forme que prend le respect chez nous. Nous sommes à la fois contempteurs du passé et routiniers, deux défauts dont l'un implique l'autre, tout comme l'esprit de sédition implique l'esprit de servitude.

Le sentiment religieux se mêle au respect pour le passé dans le soin que l'Angleterre prend des vieilles églises. Le pays de Nottingham en compte de très vieilles. Dans celle-ci, l'archéologie a noté un arceau roman ; dans celle-là, une fenêtre saxonne ; dans une autre, une tour normande : c'est la date du monument. Les Anglais viennent les voir pour cette marque d'antiquité nationale, et ils savent

tous assez d'archéologie pour la reconnaître. Les étrangers admirent surtout l'état de bon entretien de ces églises; les réparations sont, en général, exécutées dans le style de l'édifice ; le présent s'y ajuste respectueusement au passé. Tel est le caractère de l'architecture en Angleterre ; c'est dans cet esprit qu'a été construit l'édifice le plus national de ce pays, le nouveau palais du Parlement. Les gens qui aiment mieux le nouveau dans les arts que la perpétuité dans les nations se récrient : « Quoi ! l'Angleterre du XIXe siècle ne fait que copier l'architecture du XIIIe ! Chaque siècle doit avoir son art ; l'imitation est une preuve de stérilité. » Oui, si l'art n'a en vue que lui-même ; non, s'il est, comme ici, l'auxiliaire de la politique. Croit-on que l'Angleterre manque d'architectes, pour faire, comme chez nous, des églises dans le style équivoque de notre temps? Mais la nation qui conserve toutes choses n'aurait pas voulu que son vieux Parlement fût logé, comme un parvenu, dans quelque construction à la mode ; on n'oserait pas bâtir un monument public où la vieille Angleterre, *old England*, si elle revenait au monde, ne se reconnût pas.

Tous les frais de cet admirable entretien sont à la charge des communes ou des particuliers ; plusieurs églises ont des donations : les noms des donateurs sont gravés sur des tables de marbre. Si l'édifice demande quelque grosse réparation qui excède les ressources ordinaires, un pieux *meeting* en avertit

les fidèles, et les bourses particulières s'ouvrent à la voix d'un paroissien accrédité. Il n'y a pas de fonds pour cela au budget de l'État, ni de ministre harcelé pour les distribuer un peu selon les besoins de l'art, un peu selon les besoins de la politique, ni de députés de l'opposition pour en demander leur part dans les bureaux des ministères et le retranchement à la tribune. Tout vient de contributions votées librement, ou de dons particuliers. Comment l'argent manquerait-il pour l'entretien des églises là où il abonde pour en édifier de nouvelles? J'habitais à Londres un quartier où l'on vient de bâtir, à la distance d'un peu plus d'un mille, et dans la circonscription de la même paroisse, deux églises dans le style gothique, l'une pour les fidèles du culte anglican, l'autre pour les dissidents; les uns et les autres en ont fait les frais. C'est pour les deux églises une somme de plus de quarante mille livres sterling. L'esprit de secte n'y aide pas peu : entre anglicans et dissidents, il y a émulation de sacrifices; mais cela n'y gâte rien; car, dans l'esprit de secte, il y a de la foi, et, dans la contribution pour l'église, il y a le don, deux choses profondément morales. Ira-t-on scruter les petits motifs? S'il y en a, la grandeur de l'œuvre les couvre, et c'est par les grands motifs que des faits de cette sorte se caractérisent.

Toutes les églises du Nottinghamshire ont leurs légendes. Il en est une, à quelques milles de Mans-

field, l'église d'Edwinstow, qui est un peu embarrassée de la sienne. Une tradition y marie Robin Hood ; elle est la seule; selon toutes les autres, il y figura seulement comme témoin du mariage d'Allan-a-Dale, son ménestrel. Un jour, dit une ballade, Robin Hood rencontre un beau jeune homme couché sous un arbre et poussant de grands soupirs; il l'avait vu la veille en habits de fête, chantant et folâtrant. Son fidèle Little John, le premier de la bande après Robin, le lui amène. Robin Hood lui demande s'il a de l'argent ; le chef des *outlaws* ne prenait rien sans l'avoir demandé. « Je ne possède que cinq shillings, répond Allan-a-Dale, et un anneau que j'ai au doigt depuis sept ans. Hier, j'étais joyeux, j'allais épouser ma fiancée ; mais on me l'enlève pour la donner à un vieux chevalier; » sans doute un chevalier normand, car toutes ces ballades sont l'expression de la lutte entre les Normands et les Saxons. « Que me donneras-tu, reprend Robin Hood si je t'aide à ravoir ta dame? — Je jure, dit Allan-a-Dale, d'être le plus fidèle de tes serviteurs. » Sur cela, Robin Hood et sa troupe se dirigent vers l'église d'Edwinstow, où s'acheminait la noce. Le chef s'y présente sous les habits d'un ménestrel, une harpe à la main. A peine entré, il sonne du cor. Vingt de ses compagnons se précipitent dans l'église, Allan-a-Dale à leur tête. Robin Hood, joignant alors les mains aux deux amants, ordonne à l'évêque de les marier. Celui-ci s'y refuse ; les bans

n'ont pas été publiés trois fois ; le mariage ne serait pas légal. Ou je me trompe fort, ou cet évêque, qui ne veut pas violer la loi, devait être de race anglaise. Robin Hood lui ôte sa robe et la fait endosser à Little John : « Cette fois du moins, dit-il, ce sera l'habit qui fera le moine. » Little John prend sa voix la plus grave et publie les bans, non trois fois, mais sept fois, et tout le monde de rire, sauf l'évêque et le vieux chevalier normand. « Qui sert de père à la mariée? » demande Little John. C'est, bien entendu, Robin Hood; il la prend sous sa protection et déclare qu'il en coûtera cher à qui osera l'enlever à son mari. « Ainsi, dit la ballade, se termina cette *joyeuse* noce. La mariée semblait une reine, et ils s'en retournèrent à la *joyeuse* forêt, parmi le vert feuillage. » Joyeux, *merry*, est le mot qui domine dans ces poésies. L'Angleterre était-elle donc un pays de joie, ou bien les poètes qui ont chanté ce temps n'y ont-ils pas mis toute la joie qui manquait au leur?

Ce mariage entre gens qui s'aiment est un des mille redressements dont les légendes font honneur à Robin Hood. Il est le héros du peuple vaincu et opprimé. Aux prix d'un abus, qui, d'ailleurs, n'était pas léger; car il y allait pour les passants d'être détroussés, et pour les gardes-chasse du roi de servir de but aux flèches de Robin Hood, il se donnait la gloire de redresser tous les autres abus. Les évêques voluptueux, les magistrats tyranniques,

étaient attaqués, dépouillés sans pitié, quelquefois tués, mais plus souvent, après quelque mystification dans le goût grossier du temps, renvoyés sains et saufs, moyennant rançon. Sa troupe se composait, pour la plupart, de gens du peuple dont Robin Hood avait éprouvé la force ou l'adresse dans quelque rencontre, ou qu'il attirait par l'insinuation de sa parole. Tantôt c'est un tanneur dont il avait senti la main puissante, tantôt un chaudronnier envoyé pour le prendre mort ou vif, et qui s'enrôlait sous la bannière des *outlaws*. Il était inépuisable en ruses et en déguisements, soit pour s'échapper des mains de ses ennemis, soit pour les attirer dans les siennes. Il en voulait surtout au shériff de Nottingham. L'enlever du milieu de sa ville, il n'y avait pas à y songer. Robin Hood imagine de se faire boucher à Nottingham. Il prend l'habit de la profession et se met devant l'étal. Tous les chalands vont à lui, alléchés par le bas prix de la viande. Les bouchers de Nottingham s'en émeuvent. On en parle au shériff, qui vient s'en enquérir auprès du faux boucher. Celui-ci lui offre de lui vendre cent de ses bœufs. « Ils sont, dit-il, dans la forêt voisine. » Le shériff l'y suit ; ils arrivent au rendez-vous accoutumé de Robin Hood et de sa troupe, au pied du *Trystingtree*. Là, au lieu de cent bêtes à cornes, le shériff se voit entouré de cent compagnons à la livrée verte de Robin Hood. Il est joué, berné, rançonné, mais il ne lui est pas fait pis.

Robin Hood n'était point marié; toutes les ballades le disent, sauf une dont l'auteur voulait sans doute qu'il ne manquât aucune vertu à son idéal. Il vivait, il faut le dire, maritalement avec la belle *Maid-Marian*. Avant de se faire chef de braconniers, Robin Hood avait été un jeune seigneur de grande naissance, ruiné en partie par les folies de sa jeunesse, en partie par un abbé et un juge, devenus possesseurs, par ruse, de ce qui lui restait. Dans ce temps-là, il était fort épris de la belle Marian, qui le payait de retour. Quand il eut quitté le pays pour aller vivre au fond des bois, Marian, ne pouvant supporter son absence, se déguisa en page et se mit à sa recherche. Ils se rencontrèrent, mais travestis, Marian en homme, Robin Hood en chef de brigands. Ils se battirent; le beau sang de Marian coula, et Robin Hood lui-même fut légèrement blessé. C'était sa manière de faire ses recrues. Il tend la main à Marian et lui propose de venir dans les bois entendre la chanson du rossignol. Sa voix le trahit, Marian le reconnaît , elle se jette dans ses bras. Un grand festin célèbre l'arrivée du faux page; des coupes sont vidées à sa santé, et, le repas fini, Robin Hood et Marian vont s'égarer dans la forêt, suivis de Little John. La ballade ne dit pas si celui-ci servit de chaperon aux deux amants; elle parle seulement du contentement de Marian et de Robin Hood vivant heureux au milieu de la troupe, « sans terres ni rentes », et fort longtemps.

Les ballades dont Robin Hood est le héros offrent de vives peintures des sentiments du peuple anglais aux XIIe et XIIIe siècles; elles respirent la haine de toute tyrannie, soit ecclésiastique, soit civile, l'horreur de toute action lâche et vile, l'admiration pour tout ce qui est liberté, générosité, chaleur du cœur, *warmheartedness*; l'amour pour les combats, non sanglants, mais de bon aloi; un goût très vif pour les plaisanteries, les jeux de mots et les bons tours. La plainte y est, d'ailleurs, sans fiel et sans violence. Les poètes en veulent plus aux abus qu'aux gens. C'est l'esprit du héros de ces ballades. Robin Hood a plutôt l'air d'être en guerre avec un état de choses qu'avec les personnes. Pour celles-ci, il les joue plus souvent qu'il ne les maltraite; il aime mieux se moquer de la mauvaise justice que de molester le magistrat honnête qui la rend; seulement, nobles, prêtres, juges, ne sortent de ses mains que moyennant rançon. C'est le seul budget du roi de Sherwood. Il aime et protège la petite bourgeoisie de campagne. Jamais il ne maltraite le berger ni le laboureur; il défend le paysan contre le noble ou le prêtre qui l'oppriment. La veuve et l'orphelin n'ont pas de plus sûr appui, et ce ne sont que récits de mères auxquelles il a rendu un fils, de femmes dont il a sauvé les maris. Enfin, comme tout bon chevalier, il est le champion des dames, grand admirateur de leur beauté, et, pour dernière perfection, fidèle.

Une de ces ballades le fait mourir de la mort la plus touchante. Depuis quelque temps, Robin Hood se sentait s'affaiblir; il s'en plaignait à Little John : ses flèches, disait-il, n'allaient plus au but. Il avait une cousine, abbesse du monastère de Kirkley, qui, comme plus d'une abbesse du temps, pratiquait la médecine. Il va la consulter sur son mal. C'est elle-même qui vient lui ouvrir la porte du couvent. Elle le reçoit avec une feinte cordialité et l'invite à manger; puis, le menant dans une chambre secrète, « de sa main de lis », elle lui ouvre la veine et se retire, fermant la porte à double tour. Le sang coula tout le jour et toute la nuit. Robin Hood s'aperçut de la trahison, et, quoique près de défaillir, il essaya de s'échapper; mais c'est à peine si sa vigueur d'autrefois eût suffi pour forcer la porte. Il veut sauter par la fenêtre : de si haut, la chute eût été mortelle. A la fin, il a recours à son cor, et il en tire trois faibles sons. C'était assez pour les oreilles du fidèle Little John, resté tout ce temps sous un arbre du voisinage. Il reconnaît, à ces sons mourants, que son maître va expirer; il accourt, forçant les serrures et brisant les portes, et arrive jusqu'à Robin Hood, trop tard pour le sauver, mais pas trop tard pour le venger. Si son maître le lui permet, il va mettre le feu à ce couvent de nonnes déloyales. « Non, lui dit Robin Hood, je ne le souffrirai pas. Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai fait de mal à une femme, ni

même à aucun homme en présence d'une femme, et ce que je n'ai pas fait vivant, je ne le ferai pas mort. Mais donne-moi mon arc avec une de mes flèches : où cette flèche tombera, là je veux être enterré. Étends un vert gazon sous ma tête et un autre à mes pieds; que ma fosse en soit tapissée; fais-la assez large et assez longue; couche-moi sur un oreiller de verdure, et qu'on puisse dire : « Ci-gît le hardi Robin Hood. » Il fut enterré en effet près de l'abbaye de Kirkley, en Yorkshire.

Walter Scott, dans le roman d'*Ivanhoe*, a donné au personnage de Locksley les principaux traits du héros des ballades. Il a peint son adresse comme archer dans le jeune *yeoman* qui gagne le prix de l'arc au tournoi, son courage et sa générosité dans l'intrépide guerrier qui assiège avec Richard le château où le Normand Front-de-Bœuf tient enfermé Cédric le Saxon; il nous le montre roi de la forêt, tenant sa cour dans une clairière, du haut d'un trône de gazon qu'ombragent les branches touffues d'un vieux chêne, et distribuant à sa troupe, rangée en demi-cercle devant lui, les dépouilles du château. Cependant Walter Scott, dans l'intérêt de son roman, fait de Locksley un patriote qui, tout en attaquant les abus de l'administration normande, est resté fidèle au roi de race normande Richard. Sa gravité, sa noblesse, cet air de commandement, annoncent l'homme de naissance, celui que la tradition fait comte d'Huntington. Le côté plaisant et

populaire de l'homme aux mille déguisements, du diseur de bons mots, manque au caractère de Locksley. Le personnage n'est pas complet, parce que le roman n'a pas été fait pour Robin Hood. Les vrais héros sont Ivanhoe et Richard.

II

Ivanhoe.

Le complément nécessaire d'un pèlerinage dans la forêt de Sherwood, c'est une lecture d'*Ivanhoe*. J'ai donc relu *Ivanhoe*. Je craignais mes souvenirs. La mode a eu sa part dans le succès des romans de Walter Scott; par l'illusion qui lui est propre, elle en a abrégé les récits, diminué les descriptions, raccourci les dialogues. Elle a parfois mis les choses curieuses au-dessus des choses vraies. Le temps a changé cet ordre, et, en faisant reculer au second plan ce qui n'était que curieux, il a mis au premier ce qui fait l'éternelle nouveauté des livres, la vérité des caractères et des passions. L'habillement archéologique des personnages est un peu fané, mais rien ne s'est effacé des vives couleurs dont Walter Scott a peint les choses humaines, ni de la gloire qu'il a eu de les peindre d'un pinceau resté toujours chaste en étant toujours vrai.

Pendant près de vingt ans, les romans de Walter

Scott ont fait la joie du monde civilisé, et, chose plus digne d'envie, ils n'ont gâté personne. Il n'y a guère d'exemples, dans l'histoire des lettres, d'un succès si pur ni d'une popularité formée de l'approbation secrète de tous les bons sentiments de l'homme. Depuis que les dernières épreuves de la France et de l'Europe nous ont fait revenir avec tristesse sur les idées et les écrits qui ont été populaires dans la première moitié du siècle ; depuis que l'esprit est forcé de suspecter l'esprit, et les idées d'accuser les idées, il ne s'est pas trouvé un blâme pour les aimables écrits de Walter Scott. Dans ce déchaînement de doctrines malfaisantes contre lesquelles nous luttons, il n'en est pas une qui puisse s'honorer d'avoir été professée par lui ni s'autoriser d'une ligne écrite de sa main ; belle et douce gloire d'un homme supérieur qui a su plaire sans corrompre, amuser les esprits sans les rendre frivoles, les instruire sans les désenchanter ! Il n'est pas un lecteur cultivé, dans l'Europe contemporaine, qui ne lui ait la reconnaissance de quelques bonnes heures passées au sein d'un idéal aimable et familier. Il a su nous intéresser au passé et ne point nous dégoûter du présent ; nous faire voir des scènes de grandeur, de bonheur, de gloire, et ne point nous inspirer l'envie ; nous faire lire des romans, et ne point nous rendre romanesques ; nous faire aimer l'idéal et ne point nous entêter de chimères. Non, la gloire même du *Télémaque* n'est pas aussi

bienfaisante. Trop de subtilité s'y mêle aux douces peintures de la vérité, trop d'utopies nous y disposent à être difficiles et chimériques sur les gouvernements ; et j'en craindrais presque plus le romanesque, pour certaines têtes féminines, que celui des ouvrages de Walter Scott. On a dit des romans de Walter Scott qu'ils sont plus vrais que l'histoire; ils sont, pourrait-on dire, plus épiques que l'épopée, dont ils n'ont pas les procédés artificiels, et plus dramatiques que le drame, dont ils n'ont pas les recettes.

Allez donc voir la bruyère de Sherwood et ce qui reste de l'ancien domaine des *outlaws*, allez-y lisant *Ivanhoe;* l'aimable imagination de Walter Scott fera disparaître peu à peu l'aspect nouveau que la main du temps et le travail des hommes ont imprimé au pays, et restaurera les solitudes verdoyantes où pouvait seul s'engager un chevalier du XIIIe siècle; encore fallait-il qu'il s'appelât Richard Cœur-de-Lion. Et, si vous lisez le livre du magicien sous un des vieux chênes au feuillage sombre et presque métallique qui ont abrité Robin Hood, n'allez pas prendre quelque garde-chasse du duc de Portland, débouchant d'un fourré, pour un des archers à la livrée verte de l'antique roi de Sherwood, venant, à l'appel de son maître, à un rendez-vous de guerre ou de plaisir.

III

WELBECK. — LE GRAND SEIGNEUR *utilitairien.*

En nommant le duc de Portland, j'ai nommé le type du grand seigneur *utilitairien* en Angleterre. *Utilitairien* équivaut ici à grand cultivateur. L'agriculture du duc de Portland est une des curiosités de l'Angleterre, et nous pouvons dire du monde civilisé. Elle a renouvelé une grande partie du pays qu'occupait jusqu'au dernier siècle la forêt de Sherwood. A la place de ces bois profonds, de ces vastes clairières où les *outlaws* et les gardes-chasse du roi se faisaient la guerre, des champs fertiles se couvrent de tous les genres de culture : blés, prairies, racines. La fontaine où le faux ermite de Copmanhurst venait remplir sa cruche pour les jours de visite des gardes-chasse, reçue dans des rigoles distribuées à travers ces belles cultures, y répand la fraîcheur et la fertilité. Cependant tout le bois n'a pas disparu; Welbeck, le manoir du duc, est entouré de ses majestueux restes. C'est à peu de distance du manoir que se voit ce chêne, moitié arbre, moitié monument, le plus extraordinaire, s'il n'est le plus vieux de la Grande-Bretagne. Aux alentours, on en rencontre d'autres d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses, ici rangés en avant du bois et

en ligne comme les colonnes d'un vaste temple de feuillage, ailleurs isolés au centre de quelque clairière. Ils ont presque tous des noms et un armorial; c'est la plus ancienne aristocratie du pays.

Des fondrières et des marécages croupissaient, il y a peu d'années, à la place où se déploient ces magnifiques cultures, l'orgueil du fermier anglais. Le duc de Portland, un peu par amour-propre d'auteur, mais surtout pour le bon exemple, a voulu conserver un échantillon de l'ancien état du terrain. A côté d'une prairie unie ou d'un champ jaune d'épis dont aucun ne dépasse l'autre, quelques acres de terres incultes montrent ce qu'est la nature avant le travail, et ce qu'elle devient après cette seconde création. On craignait, il y a quelques années, de s'approcher de ces landes couvertes de joncs et noyées d'eaux sans écoulement. Aujourd'hui, l'homme et le noble animal qui l'aide dans ses travaux y trouvent nourriture et santé. Des ruisseaux d'une eau limpide ont remplacé les flaques d'eau marécageuse. Les fermes riantes qu'on a bâties sur les parties élevées n'ont pas assez de hangars pour recevoir les produits d'un sol où végétaient autrefois quelques bruyères mêlées de joncs de marais.

C'est à cette transformation merveilleuse que le duc de Portland a employé la plus grande partie d'une immense fortune. Les revenus de la terre retournent incessamment à la terre; car c'est peu que de créer la prospérité et l'abondance, il les faut

entretenir. La vie du duc y est entièrement consacrée. Il a des agents capables et zélés, mais l'œil du maître est partout, Ce noble vieillard, plus riche que bien des princes souverains, parcourt ses champs toute l'année et assiste au labourage, aux semailles et à la moisson. Le poids des années ne lui permettant plus la marche, une modeste voiture le conduit à travers la campagne. Nous le rencontrâmes le jour de notre excursion à Welbeck. Ce qu'on appelle le cabriolet est par derrière, de sorte que le duc tourne le dos à ses chevaux et se fait voiturer à reculons. Il en voit sans doute mieux ce qui est loin et ce qui est près, à moins que ce ne soit quelque excentricité britannique.

Je ne m'étonne pas que le possesseur d'une fortune si bienfaisante soit populaire dans le pays. Les richesses que produit l'agriculture sont de celles qui excitent le moins d'envie. Elles ne sentent pas la chance comme les fortunes industrielles ; elles ne donnent pas à l'agriculteur enrichi l'air d'un parvenu ; elles se gagnent sous l'œil du public, et elles semblent faire aux autres un don gratuit de leurs exemples. Dans tout le pays, on parle avec vénération du duc de Portland. Le nom de son fils, lord Bentinck, n'y est pas moins respecté. Les anciennes lois sur les céréales n'ont pas eu de champion plus habile que ce lord, devenu tout à coup d'homme de plaisir un homme d'affaires supérieur, et mort prématurément après avoir donné fort à faire à sir

Robert Peel. La reconnaissance de ses concitoyens lui a élevé, sur la principale place de Mansfield, un monument modeste et d'autant plus sûr de durer, comme celui d'Othon, *modicum et mansurum*.

Il était tout simple que le duc de Portland et son fils fussent opposés à la réforme de sir Robert Peel. A moins d'être des anges, comment voir de sang-froid le blé produit par toute cette industrie forcé de faire concurrence, sur le marché anglais, aux blés de Russie et d'Amérique, et de se vendre au-dessous du prix de culture? Il reste encore plus d'un doute, même hors du cercle des intéressés, sur le mérite des mesures de sir Robert Peel. L'agriculture britannique avait, en tout cas, le droit de ne pas les approuver; mais, le jour où ces mesures sont devenues des lois, elle s'y est soumise. On l'a vue souscrire provisoirement à sa ruine par le motif patriotique que d'autres intérêts pouvaient en profiter. Le propriétaire à qui l'on ôte une partie de son revenu, le fermier inquiet pour ses termes, sont près de se consoler de leur gêne par l'idée qu'elle diminue la gêne de l'industrie. Au lieu de s'irriter de leurs souffrances comme d'une injustice de l'État, tout au plus pensent-ils qu'on a fait de bonne foi à leurs dépens une expérience qui ne réussira pas; mais, en attendant, ils respectent la loi qui leur nuit. La réforme de sir Robert Peel a mis bien des fermiers à bas; mais j'affirmerais que l'armée des chartistes ne s'en est pas grossie.

L'exemple du sacrifice a, d'ailleurs, été donné aux fermiers par les propriétaires, et nul n'a été plus loin que le plus lésé de tous, le duc de Portland. Il a fait savoir à ses fermiers que le prix de leurs fermages serait calculé sur le prix moyen du blé. A ceux qui trouvaient leurs baux trop élevés, il a accordé des remises; aux autres, il a laissé la faculté soit de rester dans les conditions anciennes, soit de faire estimer leurs baux sur le prix actuel du froment. Je vois là trois grands exemples. Le premier est celui de riches qui donnent, car faire des remises, c'est donner. Le second est celui de grands propriétaires, lésés par une loi, qui en atténuent l'impopularité parmi leurs fermiers en partageant le dommage avec eux. Le troisième, c'est une opposition qui vient en aide, de son obéissance et de son argent, à la politique qu'elle a combattue.

Grâce à cette bonne conduite des propriétaires, le petit champ, au lieu d'envier son voisin le vaste domaine, profite de son exemple et des frais qu'on y a faits pour l'améliorer. Il n'y a rien qui s'imite plus en Angleterre que le travail, et l'imitation du travail, c'est l'émulation, si différente de l'envie. La simplicité de mœurs des grands propriétaires ne contribue pas peu à leur faire pardonner leur fortune. Non qu'un lord anglais ne se regarde comme quelque chose de plus que son tenancier; mais il n'y paraît pas, et c'est ce qui importe. Dans les pays où il y a plus de vanité que d'orgueil, les distinc-

tions de rang sont insupportables, parce que les grands ne savent se trouver grands qu'auprès des petits, et parce que les petits sont assez sots pour en souffrir. En Angleterre, les grands dominent, ils ne s'étalent pas; ils sont plus fiers que vains de leurs privilèges, et les petits n'y encouragent pas l'insolence des grands par leur propre vanité. Il semble que les classes ne soient que des institutions. On s'incline, non devant une personne qui a l'avantage d'être lord, mais devant la pairie représentée par une personne; non devant l'individu mais devant l'institution utile à tous. De là, dans l'inférieur, une politesse respectueuse et non obséquieuse, et, dans le supérieur, nul besoin de l'humiliation des petits pour mieux goûter l'hommage qu'il en reçoit. L'âne portant les reliques ne s'y trompe pas; il voit bien que le salut s'adresse aux reliques, et, s'il en est secrètement chatouillé, il ne paraît pas du moins qu'il *se carre*,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Les étrangers curieux font souvent de sottes questions. C'est ce qui m'arriva, une fois entre autres, avec un petit fermier du Nottinghamshire. Je lui demandais si les vastes domaines du duc de Portland ne lui faisaient pas des envieux : il ne parut pas me comprendre. Je refis la question. « Et pourquoi aurait-il des envieux? dit-il. L'Angleterre a

autant besoin de grands propriétaires que de petits tenanciers; le duc de Portland n'a rien qui ne soit à lui; le pays gagne à ses grandes dépenses. Qui pourrait trouver mauvais qu'il ait de quoi les faire? » J'insistai : je voulais voir s'il parlait de conscience ou par ce soin qu'ont les Anglais de cacher aux étrangers les plaies de leur pays. « Toutes ces choses-là, d'ailleurs, ajouta-t-il, sont de l'ordre de Dieu. » Je cessai mes questions. Cette dernière réflexion me donnait l'air d'un tentateur venant jeter dans un esprit simple et droit les tristes doutes que j'avais apportés de mon pays.

C'est en faisant une promenade à travers ces magnifiques cultures que la route nous amena dans une petite gorge étroite et fraîche, dont les bords sont boisés et au fond de laquelle coule un ruisseau. Entre le ruisseau et la colline s'élèvent deux rangées de maisons de construction uniforme, mais propres et riantes. En ce moment, les rayons du soleil couchant pénétrant par la gorge, enfilaient la rue et faisaient reluire tout ce groupe de maisons, au milieu des premières ombres du soir, qui descendaient déjà dans la vallée. Le silence du lieu, à peine interrompu par le murmure du ruisseau, ajoutait à l'air de santé et de propreté un air de tranquillité qui me charma. A gauche des maisons, au pied de rochers escarpés et verdoyants, se dressait sur une aire de sable, une gymnastique au complet, attendant les joyeux enfants de la petite

colonie. Je me demandais si, parmi ses autres singularités, l'Angleterre n'offrait pas là quelques honnêtes fous, réunis sous la loi d'attraction de Fourier. Dans ce moment, des enfants sortirent des maisons, et vinrent en courant, les uns se pendre aux cordes à nœuds, les autres grimper aux mâts. Leur costume annonçait des enfants de la classe ouvrière : cette colonie dépend, en effet, d'une fabrique voisine que nous dérobait un pli de la vallée. « Voici, pensai-je, un industriel comme je les aime ; il ne s'est pas contenté de loger ses ouvriers en un lieu charmant où les moines d'autrefois auraient bâti leur couvent ; il a pensé aux amusements de leurs enfants, et celui qu'il leur procure est presque aristocratique. »

Je voulais savoir, de la bouche de quelque habitant, les sentiments de la colonie pour un chef d'industrie si paternel. Une femme — le témoignage le moins suspect — nous apprit que ces maisons avaient été récemment bâties par le fabricant, que les ouvriers y étaient *comfortablement* ; — en Angleterre, que dire de plus ? — qu'il leur donnait le feu, le feu presque aussi nécessaire que le pain. « Nous sommes contents, » dit-elle ; et elle ajouta sans effort : « Nous sommes reconnaissants. » — Je marche de nouveautés en nouveautés, me disais-je à moi-même. Voilà des fermiers qui n'envient pas les propriétaires, et des ouvriers qui parlent avec gratitude du fabri-

cant ! Heureux pays, même avec tout ce qu'il a de maux à réparer et de maux irréparables, qu'un pays où ceux qui ont la meilleure part sont défendus par ceux qui ont la moins bonne, et où les membres font l'apologie de l'estomac !

Ce soin du fabricant anglais pour l'ouvrier ne date pas, d'ailleurs, de fort loin. En 1836, visitant quelques établissements industriels, j'étais aussi frappé de la perfection et de la puissance des machines, de la rapidité et de la fécondité du travail, qu'affligé de l'insalubrité des bâtiments et du peu d'attention qu'on donnait au bien-être de l'ouvrier. Quand je questionnais les chefs d'établissement sur l'état moral de ceux par qui s'accomplissaient toutes ces merveilles, je risquais d'être indiscret et de ne pas obtenir de réponse[1]. Quel contraste entre ce que j'avais vu en 1836 et ce que l'intelligence politique en Angleterre a réalisé moins de quinze ans après ! En 1836, la chose n'était pas moins juste, ni moins sensée, ni moins chrétienne : elle pressait moins. Sans être plus dur qu'aujourd'hui, le chef d'industrie n'était pas encore averti qu'une redoutable nécessité allait le forcer de faire plus d'attention aux hommes qu'aux machines. Aujourd'hui, cette nécessité a parlé. L'industriel anglais n'attend pas qu'elle crie. Il ne cède pourtant pas à la peur, non : un sentiment

1. Voir plus haut le § II, p. 219.

meilleur et plus puissant que la peur troublerait aujourd'hui la conscience du chef d'industrie qui oserait rester dur pour l'ouvrier. Ce quelque chose, c'est plus de prix donné à la vie humaine par la raison publique, par la religion, par la politique : c'est cette fraternité de l'Évangile, connue depuis plus longtemps que la fraternité républicaine, qui rend les petits chers aux grands, même dans les pays où l'on a le mauvais goût de vivre sous le régime deux fois détestable de la monarchie et de l'aristocratie.

L'humanité, cette civilisation des cœurs, qui, dans la loi pénale, a substitué d'abord au principe de la société se vengeant du criminel celui de la société usant du droit de légitime défense ; puis, à ce principe, comme encore trop grossier, celui de la punition avec le pardon au bout; l'humanité, qui, dans le régime des hôpitaux, a remplacé par des lits pour chaque malade ces lits communs où le malade destiné à guérir était quelquefois glacé par le contact d'un mort ; l'humanité n'apparaît pas tout d'abord aux sociétés comme certains principes parfaits, que reconnaissent toutes les consciences, et qui ont brillé, dès le premier jour, de toute leur lumière. Quand madame de Sévigné se raille des paysans que fait pendre l'intendant de Bretagne, est-ce à dire qu'elle manque de cœur et que la même femme, vivant de nos jours, fût insensible à un acte de barbarie judiciaire ? Nulle-

ment; mais l'idée de l'humanité telle qu'elle nous apparaît, rendant la justice clémente pour ceux qu'elle punit, la charité honorable pour ceux qu'elle assiste, n'était pas sortie encore des travaux de tant de penseurs, et la souffrance elle-même n'avait pas appris à se défendre. Nous sommes plus tendres que nos pères aux misères humaines, sans y avoir plus de mérite qu'ils n'ont eu de tort dans leur cruauté relative, et peut-être paraîtrons-nous cruels à notre tour, à moins que l'esprit de violence et de ruine qui souffle en ces tristes jours ne fasse reculer les sociétés jusqu'aux époques où la grossièreté dans les mœurs autorisait la cruauté dans les lois.

Parmi les grandes maisons patriciennes de l'Angleterre, il en est de plus anciennes que celle dont le duc de Portland est le chef; il n'en est pas une dont l'origine soit plus noble. Le dévouement qui va jusqu'au sacrifice de la vie, la fidélité dans toutes les fortunes, l'affection sans la flatterie dans une amitié avec un grand prince, telles sont les qualités que M. Macaulay nous fait admirer dans le fondateur de la maison de Bentinck[1]. Bentinck fut le meilleur et le plus aimé des amis de Guillaume III. On le vit, pendant seize jours et seize nuits, au chevet du jeune prince d'Orange, attaqué de la petite vérole, toujours debout, toujours à la

1. *History of England, from the accession of James II*, t. II.

main du malade, et, quoique déjà sous le coup de l'assoupissement précurseur du mal, se roidissant contre la fièvre, jusqu'à ce que les médecins eussent déclaré son maître convalescent.

« Bentinck a-t-il dormi tandis que j'étais malade? disait Guillaume à Temple; je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il ne m'est arrivé de rien demander sans qu'à l'instant Bentinck fût à mes côtés. » Bentinck lui-même courut de grands dangers. A peine rétabli, il rejoignit l'armée, où, dans tous les périls de plus d'une rude campagne, Guillaume le trouva toujours tout près de lui.

J'admirerais moins Bentinck si l'amitié n'eût été que de son côté : il est peu d'hommes supérieurs qui n'aient inspiré quelque dévouement de ce genre; il y suffit de la fascination du rang et de la fortune; qu'est-ce donc quand il s'y joint, comme chez Guillaume d'Orange, la fascination du génie? Mais ici l'amitié était réciproque, et, comme il n'y a d'amitié qu'entre égaux, il fallut que le sujet fût bien honnête homme pour que le prince en fît son égal. Le propre des parfaits amis est de n'avoir pas de secrets l'un pour l'autre, Bentinck connut tout ce qui se passait dans l'âme de Guillaume. Depuis les plans hardis de sa politique jusqu'aux regrets que lui donnent ses melons manqués, le prince disait tout à son ami. Bentinck est-il absent, Guillaume ne permet pas à ses enfants d'aller à la chasse, de peur d'un coup de corne du cerf,

ni d'assister au repas des chasseurs, pour qu'ils ne rentrent pas trop tard. « Si je dois avoir un fils, écrivait-il à son ami, j'espère que nos enfants s'aimeront comme nous avons fait. » Bentinck tombe gravement malade; Guillaume envoie plusieurs courriers par jour ; à la nouvelle que son ami est hors de danger, il en remercie Dieu, et ses yeux, écrit-il au convalescent, se remplissent de larmes de joie.

Une telle illustration vaut bien celle des armes. D'ailleurs, Bentinck joignait la bravoure du soldat au dévouement de l'ami. L'homme respectable qui porte ce beau nom en soutient dignement l'éclat. Dans ce pays des grands exemples, il en donne un qui n'est pas le moins grand, et qui est peut-être le plus utile : il emploie sa fortune à développer une industrie pour laquelle sa patrie est tributaire de l'étranger; il a voulu qu'elle produisît elle-même son pain. Les lois ni les mœurs de l'Angleterre ne permettent à l'aristocratie de mettre la main dans une industrie manufacturière; mais elles ne l'empêchent pas de cultiver le sol. Un lord ne déroge pas en touchant la charrue : c'était l'art des patriarches; l'Angleterre religieuse ne l'a pas trouvé indigne de son aristocratie. Le vieux duc de Portland rappelle Booz au milieu de ses moissonneurs, et, s'il manque à la scène les épis semés sur les pas de Ruth, on peut être sûr que le secours va trouver la veuve sous plus d'une autre forme.

IV

LES RUINES DE WINGFIELD. — UN PIQUE-NIQUE.

Les ruines sont rares en Angleterre; il y en a deux raisons : la guerre étrangère n'en a pas fait et la guerre civile en a fait moins que partout ailleurs. Aussi le peu qu'on en voit est-il visité, non par les étrangers, qui ont assez à faire des curiosités de la civilisation contemporaine, mais par les Anglais eux-mêmes, qui ne sont curieux d'aucun pays autant que du leur.

Le comté de Nottingham en offre de célèbres : celles du château de Wingfield, qui fut détruit dans la guerre du Parlement contre Charles Ier, celle de Newstead-Abbey, où se passa la jeunesse de lord Byron. Tout près de la limite du comté, dans le Derbyshire, le souvenir de la captivité de Marie Stuart prête un charme mélancolique aux restes du vieux château d'Hardwicke.

Les ruines de Wingfield couronnent une colline dont l'escarpement est déjà une rareté dans un paysage uni ou à peine onduleux : ce sont les débris de ce qu'on appelle *manor house*, un manoir fortifié, différent du château fort, *keep donjon*, qui servait à arrêter l'ennemi. Le *manor house* était l'habitation de familles nobles, fortifiée seulement contre

un coup de main de partisans. Wingfield fut habité par William Peveril, fils naturel de Guillaume le Conquérant et ancêtre de ce Peveril du Peak, le héros d'un des plus agréables romans de Walter Scott.

Les première ruines datent de 1446; elles furent l'ouvrage d'un lord Cromwell, contemporain du roi Henri VI. Le manoir ainsi ébréché devint la propriété du fameux comte de Shrewsbury, le geôlier de Marie Stuart, et, si l'on en croyait certains embellisseurs de ruines, cette princesse y aurait passé quelques-unes des années de sa captivité. Pendant les guerres du Parlement contre Charles I[er], Wingfield fut assiégé et pris par l'armée parlementaire. On y employa les plus puissants moyens de destruction. Des fouilles récentes ont fait découvrir, enfoncés à quelques pieds dans la terre, des boulets du poids de trente-deux livres. Le canon des parlementaires y a pourtant fait moins de mal que les derniers propriétaires, lesquels en ont démoli les murailles pour construire des bâtiments de ferme, sort ordinaire de la plupart des ruines, dont on peut dire, comme de celles de Rome, qu'elles sont plus l'œuvre des *Barberini* que des *barbari*. La principale tour est restée intacte. Bâtie sur la crête de la colline, elle regarde une immense étendue de pays. Combien d'aspects différents le paysage n'a-t-il pas revêtus depuis que Wingfield eut pour hôte le bâtard du Conquérant! Aujourd'hui, au

centre de cette contrée pacifique, la tour d'alarme semble une ruine artificielle bâtie pour faire point de vue. Les créneaux ne voient plus passer de gens de guerre. La paix a imprimé sa douce face sur tout ce pays. On entre dans le manoir à la suite des moutons de la ferme, revenant à l'étable après avoir brouté l'herbe abondante et fraîche qui croît à l'ombre de ces murs. Tandis que nous regardions du haut de la tour les vallons, les champs, les villages semés çà et là, un murmure sourd et vibrant se fit entendre dans le lointain. Nous tournâmes la tête, et, à la sortie d'un bois, sur une ligne blanche, nous vîmes s'avancer en rampant, — sous le pavillon de la paix universelle, la noire banderolle de fumée, — un convoi de chemin de fer. Au moyen âge, on eût vu de la même tour chevaucher le cortége de quelque abbé, monté sur un mulet aux riches caparaçons et aux clochettes retentissantes, et suivi de ses serviteurs blancs et maures, de ses pages et de ses écuyers.

Nous étions à Wingfield en pique-nique. En France, on entend par là un repas où chacun paye son écot. Les Anglais nous ont pris le mot, mais ils ont changé la chose. Un *country gentleman* donne rendez-vous à ses voisins de campagne dans la cour de sa maison ; là, des voitures pleines de provisions les reçoivent. On part pour un lieu de promenade, le plus souvent historique ; on s'arrange pour arriver à l'heure du *luncheon* : c'est, comme

on sait, le repas de l'après-midi, notre dîner d'autrefois. Les convives mangent de bon appétit, mais sobrement, quoi que fassent dire certains Anglais, qui se relâchent sur le continent de la modération qu'ils s'imposent si sagement chez eux. Une gaieté égale, mais sans épanchement, anime doucement le festin. On cause à la surface, mais tout le monde également, et, si personne ne domine l'entretien, personne n'en est exclu. Après quoi, on visite ensemble ou par groupes le lieu de promenade. C'est ainsi que les choses se passèrent quand nous visitâmes les ruines de Wingfield. Je n'en parlerais pas, si je n'étais encore touché et charmé du soin que prenait de ses hôtes l'aimable femme qui nous donnait la fête. Elle avait tout ordonné, elle conduisait tout, sans qu'il parût sur son gracieux visage plus de préoccupation que sur celui d'une invitée se laissant faire.

Les dames avaient apporté leurs albums d'esquisses; elles se dispersèrent pour aller prendre des croquis. Tandis que les crayons cheminaient sur le papier, les hommes parcouraient les ruines, montaient au haut de la tour, descendaient dans la crypte qui servait de cave au manoir, mesuraient la cheminée sous laquelle s'étaient chauffés debout les descendants de Peveril. Tous faisaient usage de leurs notions archéologiques; personne ne songeait à se mettre à l'écart pour rêver. Une ruine, pour des Anglais venus en pique-nique, n'est pas

un sujet de mélancolie : c'est un but de promenade utile, c'est une connaissance précise qu'il est de devoir d'acquérir, car il s'agit de l'histoire du pays.

Il arriva, deux heures après nous, un archéologue de profession. Il amenait avec lui une grande compagnie. Les deux sociétés se mêlèrent et formèrent un auditoire imposant. Ce savant avait le parler clair et facile. Il donnait une date à l'édifice, il y notait les styles de plusieurs époques, il en caractérisait les différences. Je voyais certains auditeurs prendre des notes. Peut-être aurais-je eu du plaisir à l'écouter moi-même, si quelque chose pouvait m'intéresser dans une ruine qui ne soit pas la ruine elle-même, comme la plus triste des choses humaines. A quoi bon la science contentieuse sur des débris qui annoncent la vanité de toute science ? J'aime mieux garder avec mon ignorance la naïveté des impressions qui me viennent des ruines. Elles me font songer à la vie écoulée, au temps déjà derrière moi, le seul certain ; à celui qui est devant, si douteux et, quoi qu'il arrive, si court ; à mes propres ruines, à ce qu'il y a aussi en moi de tours superbes abattues ; puis je pense à ceux qui les ont renversées, au passé, au présent que ce passé a fait, à cette dure condition des sociétés humaines qui les condamne à vivre de destructions et à prospérer par les ruines. Il me suffit de quelques notions générales pour ne pas confondre les âges : c'est le savoir des passants.

J'aurais pourtant mauvaise grâce à estimer médiocrement l'archéologue ingénieux qui, à l'aide de quelques pierres gisant dans la cour d'une ferme ou engagées dans les murs d'une construction nouvelle, rebâtit un monument historique ; mais je suis surpris de voir un savant faire cercle sur une ruine, et se retirer avec l'applaudissement d'un auditoire et un peu plus de contentement de soi. Aussi je me tenais à l'écart, regardant tantôt les murs écroulés, tantôt le ciel qui versait sa plus belle lumière sur le paysage, tantôt la ferme bâtie dans un coin de la cour d'honneur et les arbres qui se nourrissent de la pierre redevenue poussière, tantôt les gens de la ferme menant leurs bêtes à l'abreuvoir, et les petits enfants étonnés que de grandes personnes vinssent de loin pour visiter de vieilles pierres. J'étais touché de ces impressions de vie et de mort, de perpétuité et de fragilité ; l'histoire de l'homme m'empêchait de prendre intérêt à des notions d'histoire locale.

Et, comme on n'est pas de son pays impunément, et qu'on l'aime d'autant plus qu'il est plus éprouvé, je sentais un secret dépit contre ces visiteurs de ruines, qui, tranquilles sur le présent de leur patrie, peuvent s'intéresser ainsi à son passé. « Du moins, me disais-je, la société qui a fait autrefois ces ruines subsiste et prospère. En vain ses ennemis lui mesurent sa durée ; leurs sauvages prophéties ne l'ont pas émue ; elle jouit

du présent et elle croit à l'avenir; et, tandis que tout ce qui pense dans mon pays souffre et s'inquiète, voici des gens d'esprit et de savoir qui se mettent en voyage pour s'enquérir si certaines pierres anciennes sont saxonnes ou normandes; voici un pays où l'on prend soin des ruines, comme si elles devaient être les dernières. Pour nous, nous ne savons pas si les édifices bâtis aujourd'hui seront encore debout demain. Notre sol est jonché de débris; les châteaux sont devenus des bâtiments d'exploitation, et les églises des magasins; les pierres que le paysan portait au sommet du mont pour élever l'édifice social, il les en a descendues pour bâtir des granges; tout cela se passait hier, et voilà qu'aujourd'hui des milliers d'hommes trouvent déjà trop vieille cette société d'hier, et veulent faire des ruines de ces magasins et de ces granges! Les Anglais mettraient leurs ruines dans des écrins, comme s'il ne devait plus s'en faire dans leur pays; nous, on nous en promet qui feront perdre bien de leur prix aux anciennes. Ne s'agit-il pas de faire crouler la société nouvelle sur les fils de ceux qui l'ont fondée?

Mes compagnons de voyage prirent sans doute mon isolement pour une marque de la légèreté française. A leurs yeux, je fuyais la science positive. Vraiment non; je me cherchais. L'heure du départ vint m'arracher à mes rêveries. On se remit en

route, mes compagnons de promenade plus riches d'un léger savoir, moi, remportant, avec mon ignorance, un peu plus de cette mélancolie, *lacrymæ rerum*, qui croît chaque jour en devenant de moins en moins amère, et qui nous accompagne jusqu'à la fin de la vie, sans doute pour nous préserver de mourir lâchement.

V

LES RUINES D'HARDWICKE-CASTLE. — SOUVENIRS DE MARIE STUART.

Pourtant, s'il est une ruine d'une date certaine par l'accord de la science et de la tradition, qu'un événement historique, un personnage populaire, une grande infortune, ont rendue célèbre, je préfère à une vague rêverie l'intérêt de notions précises qui m'instruisent et me touchent. C'est ce que je rapportai d'*Hardwicke-Castle*, dont les ruines ont été autrefois la prison de Marie Stuart. Voilà un de ces noms qui éveillent tout ce que nous avons de pitié, voilà une de ces infortunes dont nous sommes inconsolables, quoique la sévérité de l'histoire ne nous permette guère de douter qu'elle n'ait été méritée[1].

1. C'est ce qu'a prouvé avec talent, tout en nous laissant notre pitié, M. Mignet, dans une suite de treize articles insérés au *Journal des Savants*.

Le vieux château d'Hardwicke était le manoir de John Hardwicke d'Hardwicke, gentilhomme campagnard qui vivait dans le milieu du XVIe siècle. Il n'en reste qu'une aile fort délabrée, qui regarde le nord. Ses murs noircis par le temps, un lierre qui l'enveloppe à demi comme un linceul, semblent annoncer le débris d'une antique prison. La seule chambre demeurée intacte, et qu'on appelle la chambre des géants, est admirée pour ses belles proportions. L'ameublement qui servit à Marie Stuart a été transporté dans le nouveau château, bâti à gauche de l'ancien. La pièce la plus intéressante de cet ameublement est le lit de la pauvre reine en partie brodé de ses mains. C'est ce lit qui a vu tant de nuits sans sommeil, tant de gémissements étouffés, tant de pleurs dévorés, et aussi tant de rêves d'évasion et de retour à l'air libre et à la puissance. Le temps a effacé les couleurs et usé la trame du couvre-pied, ouvrage des doigts délicats de Marie, occupation de sa captivité. La vue d'un tombeau n'est pas plus triste que celle de ce lit. Cette magnificence fanée, ce dais, ces panaches aux quatre angles, ont un air de corbillard, vrai tombeau, en effet, puisque toutes les espérances de cette femme infortunée ont dû y mourir, et qu'elle y a sans doute plus d'une fois pleuré sa mort.

La salle où est conservé ce lit est meublée comme au temps d'Élisabeth : il y a là des curiosités pour tout un jour ; mais que peut-on regarder

après ce lit funèbre d'une femme qui paya si cher ses fautes, et dont les grâces ont presque désarmé l'histoire? Un moment reine de France, elle eut le pressentiment que sa vraie patrie lui serait moins hospitalière que sa patrie adoptive, et l'adieu si touchant qu'elle fit à la France dut plus d'une fois lui revenir au cœur sur ce chevet, où la captivité et l'insomnie firent pousser avant l'âge les premiers cheveux blancs qui se mêlèrent aux tresses brunes de sa tête charmante.

Hardwicke-Hall, le château actuel, fut bâti par la fille de ce John Hardwicke d'Hardwicke. Il est de la fin du XVI[e] siècle. La façade n'est qu'une vaste fenêtre à divers compartiments, où ce qui est mur ne sert qu'à attacher les vitres, et tient la même place que les montants de bois dans une serre. De là ce proverbe populaire :

Hardwicke-Hall, plus fenêtres que murailles[1].

Le premier effet en est éblouissant. Quand nous arrivâmes devant la maison, après avoir traversé le parc entre plusieurs troupeaux de daims, le soleil faisait jaillir mille éclairs de ces fenêtres. C'est une maison devant laquelle il faut baisser les yeux. L'architecture n'en est peut-être pas correcte, et n'est certainement d'aucune école;

1. Hardwicke-Hall, more glass than wall.

mais c'est une des plus splendides fantaisies qu'on puisse voir. La dame fondatrice n'avait pas si grand tort d'aimer le soleil et de le mettre tout entier dans sa maison. Derrière cette belle serre chaude, elle put vieillir jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans; encore ne mourut-elle, comme on le verra, que par miracle. Les yeux plus faibles de ses descendants n'ont pu supporter cette insolation. Quelques fenêtres ont été bouchées ou rétrécies; mais les principales pièces ont conservé toutes leurs ouvertures, et la lumière qui les inonde est plus vive que celle du dehors, parce qu'elle est à la fois directe et réverbérée. D'immenses rideaux suspendus à des tringles de l'époque tempèrent cette lumière, qui en a consumé les couleurs.

La façade regarde le couchant. Devant la maison s'étend un parterre tracé selon la mode du temps. Des plates-bandes bordées de buis nain y figurent des lettres et des chiffres. En traversant la cour pavée qui coupe ce parterre en deux, on ne voit à droite et à gauche que des groupes de fleurs singulièrement disposées, mais si abondantes et si fraîches, que le tableau empêche de remarquer l'encadrement. Du haut de la maison, on lit distinctement les initiales d'Élisabeth. Les plates-bandes et les fleurs forment le fond; les petites allées de sable jaune qui les dessinent figurent les lettres. Au delà de la grille d'entrée s'étend une belle pelouse, et au delà de la pelouse un vallon large et évasé se creuse en pentes

douces entre deux rangées de collines, descend vers le couchant, puis se relève et remonte insensiblement, pour s'y confondre, vers les hauteurs qui bornent l'horizon. Au fond de cette coupe et sur ses bords, le paysage anglais déploie toutes ses richesses, bois, prés, eaux limpides, haies verdoyantes, bouquets d'arbres, paysage opulent, beau comme ce qui est riche, mais qui ne pénètre pas. Marie n'en avait pas la vue des fenêtres de sa prison. La façade de l'antique château regardant le nord, son appartement ne recevait le soleil qu'obliquement, le matin et le soir, et ne voyait le vallon que de côté. C'est sans doute pour avoir connu cette incommodité de la demeure paternelle qu'Élisabeth de Hardwicke voulut que la sienne fît face au vallon et reçût tout ce que l'Angleterre a de soleil.

Le portrait de la fondatrice de Hardwicke se voit dans la galerie, près de celui de Marie Stuart, qu'on dit avoir été ressemblant et qui la représente en deuil avec un voile. Elle avait alors trente-six ans. Si c'est là Marie Stuart, sa beauté ne devait plus, dès ce temps-là, faire ombrage à son ennemie. La figure d'Élisabeth de Hardwicke est fine, intelligente, mais revêche. La couleur de ses cheveux, un air de ruse et d'autorité, la feraient prendre pour la reine Élisabeth elle-même ; elle lui ressemble et s'appelait du même nom pu'elle, Bess, qui est le diminutif d'Élisabeth ; *Bess of Hardwicke,* digne geôlière de la *bonne reine Bess,* comme on nommait Élisabeth.

A quatorze ans, Bess était orpheline et riche héritière. Son premier mari, un enfant comme elle, mourut après peu de mois de mariage, en lui laissant de grands biens. Veuve avant d'avoir toute sa beauté, spirituelle, déjà ambitieuse, très recherchée, elle fit attendre sa main jusqu'à vingt-quatre ans. Un favori de Henri VIII, sir William Cavendish, enrichi par ce prince dans la vaste distribution des biens du clergé, obtint la jeune veuve au prix d'un contrat qui lui assurait toute sa fortune. Il échangea, pour lui plaire, tout ce qu'il possédait dans son pays contre des terres dans le Derbyshire, et il y bâtit Chatsworth, aujourd'hui la royale demeure du duc de Devonshire, descendant de ce deuxième mari, et, depuis 1694, le sixième duc de cette puissante maison.

Sir William Cavendish mourut, et Bess resta veuve de nouveau avec six enfants. L'opulente douairière se laissa bientôt attendrir par d'autres possessions que vint mettre à ses pieds sir William Saint-Loo. Il était veuf lui-même et avait des enfants. Il les dépouilla au profit de ceux de sa femme, laquelle devint, peu après, veuve pour la troisième fois, mais veuve de quarante ans à peine et nullement dégoûtée du mariage, qui la comblait des biens de ce monde et mettait de son côté toutes les chances de survie. Cependant ses immenses richesses lui avaient donné une autre ambition : elle désirait échanger sa noblesse de campagne contre

la haute noblesse. George Talbot, comte de Shrewsbury, lui en offrit une des plus anciennes de l'Angleterre ; elle fit de Talbot son quatrième mari, et réussit à lui survivre dix-sept ans.

La probité chevaleresque de Talbot lui avait valu le triste honneur d'être choisi par Élisabeth pour servir de geôlier à la malheureuse Marie. Soit qu'à l'exemple de tous les geôliers de Marie, il eût été touché d'un intérêt trop tendre pour sa prisonnière, soit que sa femme en eût la crainte, la mésintelligence éclata entre les deux époux. Les lèvres minces du portrait de Bess de Hardwicke, cet œil si fin et si dur, me font penser que sa jalousie ne dut pas commode. Le mari était le geôlier de la reine d'Écosse la femme était la gardienne du geôlier. Elle dénonça Marie à Élisabeth; à son tour, Marie la dénonça pour des propos tenus contre les mœurs de la reine[1]. Celle-ci se servit de ces querelles pour resserrer la captivité de son ennemie. Jamais plus vilain cœur ne savoura une vengeance plus raffinée. Elisabeth n'avait plus à envier à Marie son funeste don de se faire aimer, puisqu'il ajoutait au supplice de la prison l'horreur d'avoir pour geôlière une femme jalouse.

Les dix-sept ans que dura le dernier veuvage de

1. M. Mignet cite une lettre de Marie à Élisabeth, où, selon sa très juste remarque, elle se donnait le double plaisir de se venger de sa geôlière et de blesser son ennemie ; mais il paraît que la lettre ne fut pas remise à son adresse.

Bess de Hardwicke s'écoulèrent dans une abondance et une splendeur presque royales. Octogénaire, mais toujours active, à défaut d'un cinquième mariage, elle trouva une dernière ambition pour occuper ce qui lui restait de temps à vivre. Après l'argent et les honneurs, elle se prit de passion pour les bâtiments. Chatsworth, dit-on, est la plus belle de ses créations. Une autre, Oldcotes, presque l'égale de Chatsworth, n'est plus qu'une ruine. Hardwicke est le type d'une maison seigneuriale au temps d'Élisabeth. Les meubles et l'arrangement sont tels que les a laissés la veuve de quatre maris. Tout ce qui voyage en Angleterre, et c'est presque toute l'Angleterre, va voir, à Hardwicke, comment se meublaient les grands seigneurs contemporains d'Élisabeth, à quels foyers ils se chauffaient, sur quels fauteuils se sont assis ces graves personnages, dont les portraits, sauf quelques quinze jours dans l'année, sont les seuls habitants de ces galeries solitaires.

Outre ces royales maisons, Bess fonda des établissements de charité à Derby et s'y fit construire pour elle-même un tombeau, avec la ferme résolution de n'y entrer que le plus tard qu'elle pourrait. Elle ne s'occupait même de sa dernière demeure que pour éloigner le moment de l'habiter. Selon un horoscope, elle devait cesser de vivre le jour où elle cesserait de bâtir. Elle ne mourut, en effet, qu'après une gelée qui avait forcé les maçons de dé-

poser la truelle. Je crois à l'horoscope; il était d'un prophète qui connaissait bien la dame et qui n'ignorait pas le cœur humain. Une femme de ce caractère devait mourir le jour où elle était forcée des'arrêter.

La galerie de Hardwicke-Hall, longue de cent quatre-vingts pieds anglais, est, non pas éclairée, mais rendue transparente par les fenêtres, qui font ressembler la paroi extérieure à un immense châssis. Les bons tableaux n'y sont pas communs, mais les portraits y abondent et sont tous du temps. Aux deux bouts de la galerie s'ouvrent deux portes, qui se font face, et par lesquelles, quand l'horloge sonne minuit, entrent, en habits de pompe, Élisabeth et sa victime. Toutes les deux s'avancent jusqu'au milieu de la salle, se font la révérence et vont s'asseoir côte à côte, sur deux trônes adossés au mur, que surmonte un dais en velours rouge. La légende ne dit pas si les deux rivales s'y adressent la parole ; hélas ! elle fait bien. Une explication brouillerait de nouveau celles que la mort a réconciliées dans son éternel silence. Un dialogue des morts entre les deux rivales est impossible. C'est qu'au fond, et malgré les grands intérêts qui s'y mêlèrent, la querelle n'était guère plus digne que celle qui met aux prises deux femmes du commun ; seulement l'une a l'auréole de la beauté et du malheur, l'autre le stigmate de l'oppresseur et du bourreau.

VI

NEWSTEAD-ABBEY. — LORD BYRON.

Un nom contemporain, un des plus grands noms de la poésie, celui de lord Byron, consacre les précieux restes de l'abbaye de Newstead. C'est là que lord Byron a passé une partie de sa jeunesse ; c'est là que s'est éveillé son génie poétique. Jusqu'à lui, la ruine avait été à peu près la seule gloire de sa famille ; désormais c'est le nom du dernier de cette famille qui fait la gloire de la ruine.

Newstead-Abbey est un antique monastère converti en manoir. L'édifice religieux fut élevé par Henri II, en 1170, et dédié à la Vierge Marie. Les guerres, le temps, ont détruit l'église, sauf la façade, qui se lie à l'aîle gauche du manoir ; mais le cloître, la cour intérieure, la fontaine au milieu, dont l'eau n'a pas cessé de couler, et que décorent des bas-reliefs grotesques, le réfectoire subsistent, engagés et mêlés dans une construction un peu militaire, comme étaient les manoirs fortifiés du moyen âge. Jusqu'à la célébrité que l'abbaye de Newstead a due aux souvenirs de lord Byron, on venait visiter le manoir pour la façade de l'église, pour le monastère, pour le réfectoire, pour le cloître resté intact et sa fontaine. Ainsi, dans le siècle

dernier, l'ami de madame du Deffant, Horace Walpole, visitait Newstead et en louait la beauté. Il disait moins de bien du propriétaire d'alors, William Byron, l'oncle du poète, personnage bizarre, dur, vindicatif, dont les duels ressemblaient fort à des guets-apens, grand dépensier et qui réparait les brèches de sa fortune en faisant abattre tous les bois de son domaine. « Il paye ses dettes en vieux chênes, dit Walpole dans une lettre piquante ; on en a coupé pour cinq mille livres tout près de la maison. Par compensation, il a bâti deux petits fortins (*baby forts*), afin de nous indemniser en forteresses du dommage qu'il cause à notre marine, et il a planté une allée de pins d'Écosse qui ressemblent à de petits paysans en vieille livrée de famille un jour de fête[1] . »

Walpole trouve encore à se moquer des fenêtres, « dont les rideaux neufs ont l'air d'avoir été coupés par un tailleur vénitien ». Il ne voyait dans Newstead que la demeure d'une famille noble et des restes d'architecture gothique, d'une médiocre valeur de son temps. « Il ne pouvait pas voir, remarque un critique anglais, cette magique beauté que la gloire répand sur la demeure d'un homme de génie et qui revêt comme d'un manteau les tourelles de Newstead. » Aujourd'hui, ce qui attire des visiteurs à la vieille abbaye, c'est le der-

1. Correspondance d'Horace Walpole.

nier Byron qui l'habita, c'est le poète. Il s'empare de vous à l'arrivée, il vous accompagne partout, il vous fait les honneurs de sa mélancolique demeure, hôte invisible, mais plus présent que ceux qui vous y reçoivent en personne.

On rend d'abord justice à la manière dont Newstead a été restauré. Le propriétaire actuel, le colonel Wildman, l'avait acheté en ruines. Des sommes immenses ont été dépensées à le réparer. Le colonel a exécuté cette restauration sous l'influence des deux plus nobles sortes de piété, après celle qui a Dieu pour objet, la piété envers un homme de génie et la piété pour les ruines. Ami de lord Byron, il n'est devenu l'acquéreur de Newstead que pour y instituer le culte domestique du poète. Grâce à lui, tout ce qui peut rendre plus sensible la *magique beauté* de l'édifice est à l'abri des injures du temps : c'est tout ce qui fut proprement l'habitation de lord Byron. Le reste semble n'avoir été réparé et consolidé que comme un chaton de bague, pour mieux enchâsser le joyau.

Par une prescription de très bon goût, on vous conduit tout d'abord à l'appartement qu'occupa lord Byron. La vue de ces pièces, qui semblent l'attendre, excite plus de curiosité que d'émotion. Le souvenir de lord Byron n'est pas de ceux qui attendrissent. L'attrait de ce qui fut son habitation est celui de quelque demeure mystérieuse où il s'est passé des choses étranges. Près d'y entrer, on

n'est guère plus ému que ce serviteur de Manfred qui donnerait trois années de ses gages pour savoir ce que fait le comte au fond de sa tour. « De quoi s'y occupe-t-il ? nous ne l'avons jamais su :

How occupied, we knew not[1]. »

Il faut bien l'avouer, il n'y a rien dans l'arrangement intérieur qui annonce ni une destinée extraordinaire, ni les mystérieuses occupations de Manfred. Lord Byron habitait une des deux tourelles, *baby forts*, dont parle Walpole. Le rez-de-chaussée est occupé par la salle à manger. Au milieu est une table carrée en acajou ; les pieds des chaises sont dorés ; un grand aigle, également doré, supporte un buffet. Ce sont des meubles dans le goût du temps, non de l'homme. L'étage supérieur se compose de deux chambres. La plus grande, avec cabinet de toilette, était la chambre à coucher du poète. Le lit est à colonnes, comme tous les lits anglais ; une couronne de comte dorée surmonte les chapiteaux. Les rideaux, d'étoffe ordinaire, sont doublés de soie d'un jaune léger, et ornés d'une garniture en festons. Les chaises sont également en soie, de la même couleur que les rideaux, et en bois doré. Quelques gravures de peu de valeur représentent différentes vues du

1. *Manfred*, acte III, sc. III.

collège de Cambridge. Cet ameublement est celui dont lord Byron se servait à l'Université. S'il ne dénote aucun goût particulier dans le personnage, il montre du moins comment était meublé, dans les collèges d'Angleterre, un écolier qui avait le privilège d'être lord. Dans le cabinet de toilette, on voit le portrait du vieux domestique du poète. La seconde chambre, où couchait son page, a une fenêtre en ogive avec vitraux peints ; elle est meublée dans le goût gothique. La médisance, à laquelle Byron a tant prêté, a jeté des doutes sur le sexe de ce page et insinué que ce pouvait bien être un Kaled, dont Byron était le Lara.

Au réfectoire, aujourd'hui le grand salon de réception du colonel Wildman, on cherche, dans cette restauration si intelligente et si opulente, le peu qui est resté du poète. Voici, sur une table précieuse, le fameux crâne trouvé dans le jardin de l'abbaye ; Byron eut la fantaisie de le faire monter en argent, pour s'en servir, les jours de fête, en guise de verre à boire. On y versait une bouteille de vin de Bordeaux et on la vidait d'un trait. C'est une étrangeté, mais non une nouveauté. Cette manière de narguer la mort était un des sauvages plaisirs du moyen âge. Le pied de la coupe est en argent, comme les rebords. Byron n'avait que vingt ans quand il écrivait ces vers, dont la tristesse ironique est d'un homme qui a déjà trop vécu : « Ne frémis pas ; ne crois pas que

mon âme se soit enfuie. Contemple en moi le seul crâne dont, à la différence des têtes vivantes, il ne sort jamais rien de triste. »

Devant la maison, sur la pelouse, s'élève un chêne isolé; on ne sait pourquoi il est là. Comme arbre, il est agréable à voir; mais, comme détail dans le paysage, on ne peut nier qu'il n'en gêne la vue. C'est ce que remarqua tout d'abord le colonel Wildman en prenant possession du domaine : « Voici un beau jeune chêne, dit-il à un de ses gens; mais il faudra le couper, la place n'en veut pas. » Il ne savait pas encore que ce chêne avait été planté par lord Byron, lors de sa première arrivée à Newstead, à l'âge de dix ans. Ce souvenir l'a rendu cher au colonel, et le beau jeune chêne entre majestueusement dans l'âge mûr. Celui qui l'a planté y avait attaché l'idée d'une commune destinée. Aussi longtemps que l'arbre prospérerait, avait-il dit, il prospérerait lui-même. Neuf ans après, revenant à Newstead, il trouva son chêne presque étouffé par les ronces et languissant; il en fit le sujet de vers plus agréables que neufs, qui, pour le tour, sentent le grand poète, et, pour le fond, le penseur de collége. Deux ans le séparaient encore de sa majorité. « Sitôt que la virilité aura couronné ton jeune maître, dit-il, c'est lui qui prendra soin de son arbre. Ah! ne te couche pas ainsi, mon chêne; relève un moment la tête. Avant que cette planète ait fait deux fois sa course autour du glorieux soleil, la main de ton maître

t'apprendra encore à sourire; le temps d'épreuve de l'enfant sera passé[1]. »

Au delà de la pelouse est la pièce d'eau où Byron s'exerçait soit à nager, soit à manœuvrer un bateau; il avait pour compagnon unique un chien de Terre-Neuve, dont il s'amusait à éprouver l'adresse et la fidélité en se laissant tomber, comme par accident, du bateau et tirer au rivage. On voit dans les jardins le tombeau de ce chien, avec l'épitaphe si connue qui lui donne « toutes les vertus de l'homme sans ses vices ». Byron voulait y être enterré lui-même avec son vieux domestique Murray. On n'a pas respecté sa volonté; son corps a été réuni aux sépultures de sa famille, et, quant au vieux Murray, il déclara qu'il ne lui convenait point d'être enterré seul avec le chien. Ce tombeau du chien scandalise plus d'un visiteur; il attriste tout au moins le plus grand nombre. Le chien est sans doute un bien bon ami; mais n'est-ce pas la faute de l'homme si c'est le meilleur ou le seul qu'il ait? Et cela ne prouve-t-il pas qu'il n'est capable d'aimer que ce qu'il n'a pas besoin de respecter?

Le souvenir du lac de Newstead a inspiré deux fois lord Byron. Voici ce qu'il en dit dans une des-

1. Ah! droop not my oak! lift thy head yet a while.
Ere twice round yon Glory this planet shall run,
The hand of thy master will teach thee to smile
When infancy's years of probation are done.

Cette pièce est de 1807. Elle n'a été publiée que dans les éditions postérieures à 1830.

cription de l'abbaye, qu'il ne nomme pas, mais que ces vers rendent visible : « Devant la maison s'étendait un lac aux claires eaux, aussi large que profond et transparent, sans cesse renouvelé par les eaux d'une rivière, qui traçait lentement son cours à travers l'onde plus calme qui l'entourait. L'oiseau sauvage faisait son nid dans la fougère et les joncs et couvait dans son lit humide. Les bois se penchaient sur ses bords et tenaient leurs têtes ondoyantes fixées sur les flots [1]. »

Le texte anglais est charmant; mais ce n'est que de la description, le sentiment y manque. Byron écrivait ces vers à un an de sa mort; il était bien vieux de cœur; il avait trente-six ans! Aussi j'aime mieux ceux qu'il adressait à sa sœur, huit ans auparavant dans les premiers jours de son exil, sur les bord du lac de Genève, qui lui rappelait le lac paternel. « Je t'ai fait souvenir de ce cher lac qui fut le nôtre près de la maison qui désormais ne peut plus être la mienne. Le Léman est beau; mais ne crois pas que j'aie perdu le souvenir d'un plus cher rivage. Le temps peut faire de tristes ruines dans ma mémoire, avant que ce lac ou toi vous disparaissiez de devant mes yeux, quoique, comme toutes les choses que j'ai aimées, vous soyez ou perdus pour moi ou loin de moi [2]. »

1. *Don Juan*, chant XIII.
2. *Epistle to Augusta.*

Ces vers sont touchants, mais non les plus touchants de la pièce, qui est écrite toute de sentiment. Chose à remarquer à la gloire de lord Byron, ses poésies domestiques sont parmi les meilleures qu'il ait composées. L'adieu à sa femme, *Fare thee well*, est une plainte déchirante. C'est comme une protestation du bien contre le mal dans cet esprit à la fois superbe et sensé, qui se plaignait d'avoir reçu avec la vie quelque chose qui en corrompait le bienfait, « une destinée ou une volonté hors des droites voies, » (*fate or will, that walk'd astray.*) Madame de Staël eût voulu, disait-elle, être lady Byron pour inspirer de tels vers. Peut-être l'honneur eût-il été payé trop cher; mais quelle femme n'eût voulu être cette douce sœur à qui s'adressent les vers sur le lac, et d'autres où la douceur d'Augusta semble être passée dans l'âme du poète et y avoir suspendu tous es combats ?

Le seul souvenir touchant que Byron ait laissé à Newstead est celui d'une dernière promenade faite dans le petit bois avec cette sœur, quelques jours avant de quitter l'Angleterre. Ils avaient remarqué, sur les bords d'une allée couverte, deux hêtres jumeaux ; ils les choisirent comme symbole de leur affection. On distingue encore sur l'écorce de l'un de ces arbres leurs noms, que lord Byron y grava ce jour-là, en souvenir de cette visite d'adieu. Ces hêtres ont eu la même destinée que le frère et la sœur. L'un des deux arbres est mort : c'est celui qui

porte leurs noms, comme si le couteau de lord Byron y avait inoculé un germe de mort prématurée. Singulier rapprochement : un peu après cette visite suprême, lord Byron, à la veille de son départ, disait à Augusta, dans des vers délicieux, les derniers qu'il ait écrits en Angleterre : « Tu es restée debout, pareille à un arbre aimable demeuré ferme sur son tronc et qui, doucement penché, balance ses branches fidèles au-dessus d'un tombeau. »

L'arbre est resté debout; mais son feuillage amaigri ne suffit plus pour cacher la nudité de son compagnon.

Le paysage aux alentours de Newstead est charmant. Une pente douce descend à travers des bois jusqu'au fond du vallon où l'abbaye est bâtie. « Elle est peut-être un peu bas, dit le poète ; mais les moines ont trouvé bon d'avoir la colline derrière eux pour abriter leur dévotion contre le vent [1]. » Autrefois, le parc de Newstead nourrissait deux mille six cents têtes de daims ; on y comptait par milliers les beaux chênes. Aujourd'hui, les défrichements ont éclairci les bois et mis des champs à la place des clairières, des fermes à la place des rendez-vous de chasse. Le bétail aristocratique a été chassé par le bétail agricole, et, en fait de gibier, il n'y a que des lapins. Ils y sont innombrables ; on en voit sortir de dessous chaque touffe

1. *Don Juan*, chant XIII, 55.

de fougère; c'est, dit-on, un des produits du domaine.

La seule chose qui reste de l'église abbatiale, la façade, est citée parmi les plus belles ruines de l'Angleterre; mais de la nef, voûte, piliers, murailles, tout a croulé, tout a disparu. Le pavé de l'église est maintenant une pièce de gazon, et la voûte, le jour que nous visitâmes le manoir, était un beau ciel pommelé du mois de juillet. Reste donc seulement ce pan de mur avec une belle fenêtre sans vitraux et le cintre en ogive qui formait la porte d'entrée. Au-dessus de la fenêtre sont douze niches vides, et au-dessus de ces niches, tout près du faîte, une niche plus grande qui a gardé sa statue : c'est celle de la Vierge, à laquelle l'édifice était consacré ; elle y est intacte, avec son fils dans ses bras bénis. « Épargnée, dit le poète, par un hasard, quand tout le reste était dépouillé, elle semble avoir fait une terre sainte de tout ce qui est au bas. » Curieuse réflexion, qu'on ne s'attend guère à trouver dans *Don Juan!* Il est vrai que le poète en a quelque embarras : « C'est peut-être, ajoute-t-il, de la superstition ; mais les plus faibles débris d'un lieu qui fut consacré ont le privilège d'éveiller de religieuses pensées[1]. »

L'esprit fort et le poète se sont partagé la description de cette fenêtre, le joyau de la ruine : « Fenêtre puissante, creuse à son centre, d'où ont été arrachés les vitraux aux mille couleurs, à travers les-

1. *Don Juan*, chant XIII, st. 61, 62.

quels pénétraient autrefois, en rayons affaiblis, les célestes gloires, ruisselant de soleil comme des aîles de séraphin. Aujourd'hui tout est désolé et béant. Le vent passe à travers les découpures, tantôt élevé, tantôt faible, et souvent le hibou chante son antienne aux lieux où repose la silencieuse compagnie, avec ses *alleluia* éteints comme une flamme évanouie. » Ces vers, et toute la description d'où ils sont tirés, sont plus brillants que touchants. Ce n'est point un souvenir d'enfance qui inspire au poète de douces pensées, au milieu de cette humeur plus grimaçante que plaisante qui déborde dans le *Don Juan*. Il a eu besoin de Newstead pour faire une description poétique. Je vois là un morceau, et non pas un regard jeté sur les années de sa jeunesse, ni un mélancolique regret donné au manoir de ses ancêtres, désormais dans la possession d'un autre. Lisez la strophe qui vient après : il n'est pas dupe de sa description; il demande pardon au lecteur de détails « qui, dit-il, le feraient prendre par Apollon pour un commissaire-priseur ». Il se souvenait encore de Newstead ; il ne l'aimait plus.

L'avait-il véritablement aimé? « Qu'il en arrive ce qui pourra, écrivait-il à sa mère en mars 1809; Newstead et moi, nous resterons debout, ou nous tomberons ensemble. J'ai maintenant vécu en ce lieu, j'y ai fixé mon cœur; aucune nécessité, présente ni future, ne me forcera de troquer les derniers restes de notre héritage. Je suis de force à

endurer des privations, et, dussé-je obtenir, en échange de Newstead-Abbey, la première fortune de ce pays-ci, j'en repousserais la proposition. Mettez votre esprit en paix sur ce point. Je suis un homme d'honneur ; je ne vendrai pas Newstead : » Quelques années après, Newstead était vendu.

Entre le manoir et l'héritier collatéral, il n'y avait qu'un lien d'orgueil aristocratique ; aussi doit-on moins le blâmer que le plaindre d'avoir rompu ce lien, malgré l'éclat de ses protestations publiques ou domestiques. Après tout, le manoir échu au neveu, à défaut du fils, n'est pas la maison paternelle. Lord Byron n'était pas né à Newstead. Il avait dix ans quand il y vint pour la première fois; déjà la poésie fermentait dans sa jeune tête, et bien des pensées impétueuses se jetaient entre les objets et lui. Il ne vit jamais Newstead tel qu'il était. Les images qu'il en a données sont formées de quelques souvenirs précis et d'une sorte d'idéal classique. L'amour pour la maison paternelle est plus humble, mais plus puissant. Les petits pas de l'enfant en ont mesuré toute l'étendue; ses mains en ont touché tous les meubles ; ses yeux, égarés dans l'horizon des grandes promenades, n'ont bien connu que l'horizon de l'enclos et des bâtiments. L'oiseau a reçu l'empreinte du nid. En y revenant homme fait, il est surpris de reconnaître jusqu'aux rides des boiseries, jusqu'aux lézardes des murailles. Il verra, dans le cours de sa vie, des choses plus belles,

plus pittoresques, plus frappantes ; le souvenir de ces choses s'altérera ou s'effacera : la maison paternelle restera seule intacte parmi les ruines de sa mémoire. Lord Byron entrait à Newstead en héritier dépaysé dans son propre manoir. Il prenait possession d'un majorat ; il n'était pas l'enfant de la maison ; il en était le seigneur. Le jour où il quitta Newstead pour le collège de Harrow, à qui fit-il ses adieux ? Aux ombres des héros ses ancêtres : « Ombres des héros, votre descendant, quittant la demeure de ses ancêtres, vous dit adieu ! » Il voit des ombres à Newstead ; c'est pour cela que la description qu'il en fait est vague et n'est point touchante. Il vendit Newstead pour payer ses dettes ; les souvenirs de l'adolescent qui venait y passer ses vacances, du jeune homme qui y cacha ses premières passions, ne le protégèrent pas contre les besoins d'argent de l'homme fait.

Comme il s'était accoutumé à n'avoir plus Newstead, il s'accoutuma à n'avoir plus de patrie. Tout enfant, ses lectures favorites avaient été des récits de voyages. Son imagination l'avait presque détaché de son pays avant qu'il fût forcé d'embrasser l'exil comme une délivrance. La patrie de lord Byron, c'est celle des Conrad, des Lara, des Manfred ; c'est partout où le génie de l'individu est plus fort que la société, et où la nature est plus forte que l'homme : l'Orient, les Alpes, la mer, la mer surtout d'où lui étaient venues les premières impressions

de grandeur et de puissance, et la première voix par laquelle la nature avait parlé à l'enfant de génie. Après l'amour humain, celui qu'il a le plus senti et le mieux exprimé, c'est l'amour pour la mer. « Et je t'ai aimé, Océan ! et les plus vives joies de ma jeunesse étaient de me sentir poussé à l'aventure, comme une des bulles qui se forment sur ton sein! Enfant, je faisais mes délices de me jouer avec tes brisants, et, si le temps, venant à fraîchir, les rendait menaçants, cette crainte même avait du charme pour moi ; car j'étais comme un de tes enfants, et, près ou loin du rivage, je me confiais à tes flots, et je passais ma main sur ta crinière, comme je fais en ce moment. »

Enthousiasme, sentiment, poésie, rien ne manque à cette stance sublime et charmante, et rien ne sent moins l'étude que cet amour dont les souvenirs se confondent avec les sensations présentes. Amour deux fois vrai, car ce que le poète se rappelle avoir senti, il veut le sentir encore au moment où il s'en souvient !

Bien des hommes font des serments comme celui de lord Byron pour Newstead, à l'âge où ils ne connaissent pas encore les passions ni les besoins qui les en délieront. Les poètes y sont peut-être plus sujets; ils le font du moins avec plus d'éclat et de

1. Il habitait près d'Aberdeen, sur les côtes orageuses de la mer d'Écosse.

2. *Childe-Harold*, chant III.

confidents. Il en fut de la déclaration du poète de vivre et de mourir avec Newstead, comme de sa résolution de ne recevoir aucune rétribution pour ses ouvrages. A vingt ans, dans sa satire contre les poètes et les critiques écossais, il s'écriait : « Que ceux-là quittent le nom sacré de poètes, qui torturent leur cerveau pour le gain, et non pour la gloire. » Et tout d'abord il refusait quatre cents guinées d'une seconde édition de sa satire. Plus tard, il abandonnait à un ami le prix de ses premiers manuscrits. Enfin, attaqué directement par son éditeur qui lui envoie un billet de mille guinées pour le *Siège de Corinthe* et *Parisina*, il lui retourne le billet, disant « qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas l'accepter. » Et il ajoute : « Ce n'est pas dédain pour l'idole universelle, ni surabondance actuelle de ses trésors ; mais ce qui est droit est droit, et ne doit pas céder aux circonstances. » L'éditeur insiste, renvoie les mille guinées, et Byron les garde. Il en accepta successivement vingt-deux mille autres ; enfin, l'éditeur qu'il trouvait trop généreux finit par lui paraître serré.

« Pour Oxford et pour Waldegrave, lui dit-il dans une petite pièce épigrammatique, tu donnes beaucoup plus que tu ne m'as donné ; ce n'est pas agir honnêtement, mon Murray.

» Car, comme dit le proverbe « mieux vaut un chien en vie qu'un lion mort » : mieux vaut un lord vivant que deux lords décédés, mon Murray.

» Et si, comme le bruit en court, les vers se sont mieux vendus que la prose, certes je devrais avoir reçu plus qu'eux, mon Murray. »

Et dans une lettre au même : « Vous donnerez à mon homme de confiance toutes vos raisons marchandes : — saison lourde, public mou ; — milord écrit trop, sa popularité décline; déduction à faire pour le change ; — pertes faites avec milord ; — édition contrefaite ; — sévérités de la critique, et autres points et sujets de discours dont je lui laisse la réponse, à lui qui est orateur. »

La lettre qui refuse les premières offres et la lettre qui craint que les dernières ne soient trop modiques, ont été écrites à cinq ans d'intervalle. Voilà le danger de commencer par trop d'idéal ; on finit par les plus prosaïques réalités. Disons cependant qu'au fond des deux conduites, il y avait de la générosité : c'est pour lui-même que Byron commence par refuser de l'argent ; c'est pour les autres qu'il finit par en demander. Les dernières guinées qu'il tirait ainsi de l'éditeur Murray servaient à équiper des Souliotes pour la défense de la Grèce et à envoyer des bandages et de l'argent aux blessés de Missolonghi.

Je ne pouvais guère visiter Newstead sans être tenté de relire lord Byron. J'en étais resté sur ce grand poète à mes impressions de jeunesse. Depuis l'époque de sa première vogue[1], d'autres

1. 1823.

études m'avaient fort éloigné de lui. Ce n'est pas, d'ailleurs, un de ces compagnons avec lesquels on passe sa vie, le livre familier où l'on va chercher le soulagement des maladies de l'âme. Habitant tout près de Newstead, dans la partie de l'Angleterre où l'on s'occupe le plus de lord Byron, l'esprit et le cœur remués de ce qu'il y a de bizarre et de mélancolique dans les souvenirs qu'il y a laissés, c'était l'occasion ou jamais de rouvrir ses poésies négligées. Il me semblait que, après le pèlerinage à la maison du poète, j'en devais un autre à ses vers, que m'avait rendus suspects l'admiration d'autres modèles, et je me persuadais qu'en voulant être juste, j'en trouverais le prix dans des plaisirs inattendus.

Une autre disposition d'esprit me portait à relire lord Byron. Les ruines que le doute avait faites dans son esprit, nourri de dégoûts prématurés, les événements les ont faites dans la société où nous vivons. Nous avons vu tout à coup de grands principes vaincus, les croyances des sages renversées et moquées, leurs prodigieux efforts perdus, la vérité impuissante, les faux besoins prévalant sur les vrais, l'avenir suspendu entre les institutions auxquelles personne ne croit et le hasard qui fait naître les sauveurs des nations. Oserai-je dire que, dans cette première défaillance qui suit les grandes pertes, et j'entends par là celles de la fortune morale, je me suis senti attiré vers ces cruels génies qui com-

mencent et finissent par le doute, et qui, dans la férocité de leur mépris pour les sociétés humaines, en viennent à n'aimer que la nature extérieure et l'indépendance de la vie sauvage? C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Newstead j'inclinais vers lord Byron, et que je pensais à aller apprendre de lui quelles tristes joies l'esprit peut tirer de ses découragements, et quel plaisir on peut prendre à vivre au milieu des ruines. L'impression qui m'en est restée, peut-être la dirai-je quelque jour[1], avec la confiance, sinon de dire du nouveau, du moins de rencontrer le sentiment de quiconque lirait lord Byron, ayant au cœur la plaie dont souffrent, en ce triste temps, tous ceux qui n'y vivent ni en hommes d'intrigues ni en aventuriers.

Octobre 1850.

1. Voir mes *Portraits et Études d'histoire littéraire.*

FIN DU TOME SECOND

TABLE

BELGIQUE

GAND

LE PAYS DE LIÈGE

DESCENTE DANS UNE HOUILLÈRE

LIÈGE

PRUSSE RHÉNANE

AIX-LA-CHAPELLE

ANGLETERRE

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES

SOUVENIRS DU NOTTINGHAMSHIRE

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

H. DE BALZAC	f. c.
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
LE FEU DUC DE BROGLIE	
LE LIBRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol.	7 50
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
L'ENFANCE A PARIS. 1 vol..........	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. 1 vol................	7 50
VICTOR HUGO	
LE PAPE. 1 vol......................	4 »
LA PITIÉ SUPRÊME. 1 vol..........	4 »

A. DE LAMARTINE	f. c.
SAÜL. 1 vol........................	4 »
CHARLES DE LOVENJOUL	
HISTOIRE DES ŒUVRES DE BALZAC, 1 vol............................	7 50
MERLE D'AUBIGNÉ	
HISTOIRE DE LA RÉFORMATION AU TEMPS DE LUTHER. 5 vol........	37 50
ERNEST RENAN	
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE. 1 vol........	7 50
ROTHAN	
LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866. 1 vol............................	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à III.	22 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

ÉMILE AUGIER	vol.
THÉATRE COMPLET......................	6
ŒUVRES DIVERSES......................	1
J. AUTRAN	
SONNETS CAPRICIEUX..................	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE......................	2
***	
L'INCONSOLÉE..........................	1
G. BARILLON	
UN DRAME EN AMÉRIQUE..............	2
HECTOR BERLIOZ	
CORRESPONDANCE INÉDITE............	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. T. I et II..........................	2
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI....................	2
ÉMILE BURNOUF	
LE CATHOLICISME CONTEMPORAIN.......	1
EDOUARD CADOL	
LA GRANDE VIE........................	1
P. DE CASTELLANE	
SOUV. DE LA VIE MILITAIRE EN AFRIQUE.	1
H. CAUVAIN	
AMOURS BIZARRES......................	1
CHUT!!	
SHOCKING!............................	1
CUVILLIER-FLEURY	
POSTHUMES ET REVENANTS..............	1
E. DIDIER	
LA PETITE PRINCESSE..................	1
X. DOUDAN	
LETTRES..............................	4
A. DUMAS FILS	
ENTR'ACTES..........................	3

O. FEUILLET	vol.
LE JOURNAL D'UNE FEMME..............	1
COMTE D'HAUSSONVILLE	
SOUVENIRS ET MÉLANGES..............	1
ARSÈNE HOUSSAYE	
DES DESTINÉES DE L'AME..............	1
HISTOIRES ROMANESQUES..............	1
VICTOR HUGO	
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE............	1
LÉGENDE DES SIÈCLES................	2
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET......................	9
JULIETTE LAMBER	
GRECQUE..............................	1
L. DE LOMÉNIE	
ESQUISSES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
J. NORIAC	
LE CHEVALIER DE CERNY..............	1
LA COMTESSE DE BRUGES..............	1
LA FALAISE D'HOULGATE..............	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XVII........	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
LE CAPITAINE PARABÈRE..............	1
Mlle MARS ET Mme VÉNUS..............	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
CORRESPONDANCE......................	2
SAYGÉ	
MÉMOIRES DE TANTE GERTRUDE........	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
DELBURQ ET Cie........................	1
MÉMOIRES DE CENDRILLON..............	1
LOUIS ULBACH	
L'ENFANT DE LA MORTE................	1
JUAN VALERA	
RÉCITS ANDALOUS......................	1

— Imprimerie Dum[...]